

## V

**uabra, uabrum** : v. *uafēr*.

**uacca**, -ae f. : vache; cf. Varr., R. R. 2, 5, 6.

Dérivés : *uacula* (rare, poétique); *uaccinus* (Plin.). *Vacca* est panroman, M. L. 9109; *uaccina* est très rarement représenté, M. L. 9110.

Il n'y a de rapprochement plausible que celui avec skr. *vaṇḍ* « génisse qui vèle pour la première fois ». Le vocabulaire général de l'indo-européen n'avait pas de termes différents pour le mâle et la femelle des animaux domestiques (v. *bōs*); *uacca* doit être un terme d'éleveur, et le *cc* généré de type populaire y est à sa place.

**uacellinium**, -i n. (ordinairement au pl. *uaccinia*) : vaciet (arbuste) et fruit du vaciet. Attesté depuis Virgile. M. L. 9111, *uaccinus*.

On rapproche *ὠκινῶς* (= *Fóκινος* ?), de sens discuté, que sa forme dénonce pour un emprunt à une langue égéenne, et Virgile traduit par *uacellinium* le *ὠκινῶς* de Théocrite. On ne peut déterminer par quelle voie le latin aurait reçu ce même mot.

**uacerra**, -ae f. : -m *dicunt stipitem, ad quem equos solent religare. Alii dicunt maledictum hoc nomine significari magnae acerbitatis, ut sit uecors et uesanus*, P. F. 513, 5. Ancien (Liv. Andr.), mais rare, sans doute populaire et emprunté (à l'étrusque?). Non roman.

Dérivé : *uacerrōsus*, employé par Auguste pour *cerrius*, Suét., Aug. 87. Pour le développement de sens, cf. *stipes*. Rappelle, pour la finale, *acerra*.

**uacillō** (*uacillō*; Lucr. 3, 502, *tum quasi uacillans consurgit et omnis paulatim redit in sensus*), -ās, -ūl, -ātum, -āre : vaciller, chanceler (sens propre et dérivé). Mot favori de Cicéron; non attesté avant lui, rare dans la langue impériale. Formes savantes dans les langues romanes. M. L. 9112.

Dérivés : *uacillātiō* (= *ἀοπασία*), -tor (Gloss.).

Mot expressif (cf. le type *sorbillō*, etc.), d'origine obscure. Le -cc-, attesté chez Lucrèce, est un exemple de gémation expressive. V. Ernout, R. Phil. I, 1927, p. 199 sqq.

**uacō**, -ās, -ūl (-uī tardif), -ātum, -āre : être vide (absolu), être vide de (avec complément à l'ablatif); être vacant, libre; par suite, « avoir du temps pour » (et le datif *u. philosophiae*) « vaquer à ». Impersonnel : *uacat* « il y a temps pour » ou « il est loisible de » (époque impériale). Du participe *uacāns* le neutre pluriel a été substantivé : *uacantia*. Usité de tout temps. M. L. 9108.

Dérivés : *uacius* : vide et « vide de », « libre (de) », « vacant »; *uacuum* « le vide »; v. B. W. *vogue* III; celtique : britt. *gwag*; *uacuitās*; *uacuefāciō*; *uacuo*, -ās (attesté surtout au participe *uacuatū*), M. L. 9114, et *euacuō* (époque impériale)

« vider », dans la langue médicale « purger, évacuer », dans la langue de l'Eglise, d'après le gr. *κενῶ* (traduit aussi par *exinānō*) « (se) dépouiller, abolir, détruire »; et *euacuatiō*; *uacius* : doublet de *uacius*, rare, archaïque (Plt., Tēr.), M. L. 9113; *uacuitās* (Plt.); *uacēfiō* (Lucr. 6, 1005, 1017) « devenir vide », qui suppose un verbe *\*uacēre* (cf. *patēre/patēfiō*), non attesté directement en latin, mais dont le participe *uacitus* (*uocitus*) a survécu dans les langues romanes, v. B. W. *vide*, et qui, d'autre part, est représenté en ombrien par *uacētum*; *uacitiō* : terme de la langue du droit « exemption, dispense », spécialement « dispense du service militaire » (classique); *superuacius* (époque impériale = *ὑπερικός*, Ital.); *superuacūsus* (attesté depuis Caton, classique); *superuacuitās* (Vulg. = *κενοδοξία*); *superuacō* (Gell.).

A côté de *uacō*, *uacius*, *uacitiō* sont attestés des doublets archaïques *uocō*, *uocius*, *uocitiō*. Plaute joue sur *uocō* « être vide » et *uocō* « appeler », Cas. 527 : *fac habeant linguam tuae aedes. — quid ita? — quom ueniam uocent. — Vocius* est, entre autres, dans Tri. 11; *uocitiō* dans CIL I 498, 77 (Lex Repet.). Les formes en *uac-* ont disparu de la langue écrite, mais ont continué de vivre dans la langue parlée; c'est à *\*uocitus* que remontent ital. *uoto*, v. fr. *ouit*, M. L. 9429; cf. aussi 9108, *uacāre* et *uocāre* (logoud. *bogare*); 9115, *uacius* et *\*uacius*, *uoc(u)s* (conservé dans des dialectes italiens).

L'a de *uacāre* se retrouve en ombrien : *uacētum*, *uasetum* « uitiātum »; antervakaze, *anderuacose* « intermissio ». Le flottement entre *uac-* et *uoc-* est un fait singulier, qui ne se laisse ramener à aucune formule (v. Stolz-Leumann, *Lat. Gramm.*, p. 36, avec la bibliographie). Hors de l'italique, ce radical à gutturale n'est pas connu. Tout ce qui comporte une étymologie, c'est le *u-* initial; en latin même, cf. *uānus* et *uastus*; hors du latin, cf. got. *wans*, v. isl. *vanr* « manquant », skr. *ānd-* = av. *ūna-* « qui manque de, incomplet », arm. *unayn* « vide », gr. *ένως* « privé de », gr. *ετός* « sans raison, vainement », (F) *ερώσιος* « vain, inutile », *αῶτις* « vainement », got. *aups* « désert », v. h. a. *ōdi* « vain, léger ».

**Vacūna**, -ae f. : nom d'une vieille déesse honorée chez les Sabins, dont la figure et le caractère sont obscurs; v. Horace, Epist. I 10, 49, et les scolastes. Le rapprochement de *uacō*, *uacius*, proposé par Varron, l'identifie à *Victōria* et l'explique par « *quod ea maxime hi gaudent qui sapientiae uacent* », n'est qu'un calembour.

Dérivé : *Vacūnālis* (Ov.).

**uādō**, -is, **uāsi** (Tert.); usuel dans les composés, -**uāsum** (dans *euāsum*, etc.), -**ere** : aller, s'avancer. Attesté depuis Ennius chez les poètes et dans la langue courante, notamment dans les lettres familières de Cicéron; les composés *euādō*, *inuādō* sont, au contraire,

très classiques. Sur *uādō* avec un réfléchi *u. sē*, u. *sibi*, v. Löfstedt, Syntactica, II, 390. Conservé partiellement dans toutes les langues romanes, où il a fourni des formes de présent, M. L. 9117, avec des dérivés *\*uadīcāre*, *\*uadītare*, M. L. 9118-9119. Sur *eō* et *uādō*, v. Ernout, *Aspects*, p. 156 sqq.; B. W. sous *aller*. Pas de substantifs dérivés du verbe simple.

Composés : *circum-uādō* (époque impériale); *euādō* : sortir de, s'échapper; et, comme *exire*, « avoir un terme, finir par être, ou par devenir »; « échapper à » (accusatif); *euāsio*; *inuādō* : marcher dans ou sur, envahir (sens propre et figuré), M. L. 4525; *inuāsio*; *per-*, *super-*, *trans-uādō*.

*Vādō* comporte, tout au moins dans ses emplois anciens, une nuance de rapidité ou d'hostilité qui n'est pas dans *eō* : cf. Enn., A. 273, *sed magis ferro | rem repente regnumque petunt : uadunt solida ui*; 479, *ingenti uadit cursu quae redditus termo est*. De là *inuādō*, en face de *ineō*. Le simple a perdu cette nuance, qui est restée dans le composé.

Le germanique a un verbe, aussi d'aspect « déterminé » : v. isl. *vaða*, v. h. a. *watan* « aller de l'avant, passer (à gué) »; cf. lat. *uadum*. On est donc amené à supposer soit un ancien athématique *\*wādā-*, *\*wādā-*, soit l'élargissement d'une racine *\*wā-* « venir » par un suffixe caractéristique; l'arménien a *gam*, mais au sens de « je viens » qui fait penser à hittite (*u)wāmi* « je viens ». En vieux irlandais, le prétérit « déterminé » *ducauid* (Mil.), *docoid* (Wh.) renferme une forme du type de lat. *uādō*. Le lat. *uādō* comporte un suffixe -*de/o-* de présent, ce qui explique qu'il n'ait pas de perfectum ancien.

**uadum**, -i n. (*uadus* m., Varr., Sall.) : gué; bas-fond(s). Synonyme poétique de *undae*, *maria*, e. g. Vg., Ae. 5, 158, ... *longa sulcant uada salsa carina*. Panroman, avec mélange de formes influencées par le germanique (ital. *guado*, fr. *gué*, prov. *ga*, catal. *gual*). M. L. 9120 a; B. W. *gué*.

Dérivés : *uadō*, -ās (tardif, rare) : passer à gué; *uadōsus*, M. L. 9120.

Substantif à grouper avec *uādō*, mais la spécialisation de sens et l'a l'en ont complètement séparé. Vocalisme comme dans v. h. a. *watan*. Le germanique a, de même : v. isl. *vað*, v. h. a. *wat* « gué ».

**uae** : interjection marquant la souffrance ou le malheur. S'emploie absolument ou avec un datif d'intérêt : *uae tibi*; quelques exemples isolés avec l'accusatif *uae t.* Appartient à la langue parlée.

Exclamation de date indo-européenne. Avec même valeur, on trouve gall. *gwae*, got. *wai*, leite *wai*, arm. *oay* et, dans l'Avesta, av. *oayōi*, gāth. *avōi*. Cf. M. L. 9126, *wai* (roum. *vai*, ital. *guai*).

**uafēr**, -fra, -frum (doublet *uaber* dans les gloses, qui ont des formes *uabra*, *uabrum*, cf. Thes. Gloss., s. u.) : rusé. Classique (Cic.), mais sans doute familier; manque dans la poésie épique. Le premier sens a dû être « bigarré »; cf. les gloses *uafurum* (*uabrum*) : *uarium, multiforem*; u. : *uarium, pictat* (l. *pictum*) : u. : *uersipellem*. Conservé seulement dans quelques parlers suditaliques, ce qui correspond à l'origine dialectale du mot. M. L. 9120 b.

Dérivés : *uafēr* adv.; *uafriūta*, *uafērmentum*, tous deux d'époque impériale; *uafellus* (Gl.).

La forme dialectale *uafēr* a prévalu sur le romain *uaber*. Sans étymologie connue.

**uāgīna**, -ae f. : gaine (d'un épi, etc., cf. Varr., R. 1, 48, 1; Plin. 18, 3, *ita enim est in commentariis pontificum... priusquam frumenta uaginis exeant et antequam in uaginas perueniant*); fourreau (d'une arme); par suite « enveloppe, étui ». Sens *obsco* dans Plt., Ps. 1181, *conueniebat in uaginam tuam machaera militis*? Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 9122; celtique : irl. *faigin*, britt. *gwain*.

Dérivés et composés : *uāginula*; *\*uāginella*, M. L. 9123; *euāginō*, -ās (depuis l'Italia); *\*inuāginō*, M. L. 4527.

Le lituanien a un verbe *uōžiū* « je couvre en rabattant un objet ». Il n'est signalé aucun autre rapprochement net, et l'on n'ose tirer parti de cette coïncidence. Terme technique sans doute emprunté.

**uāgīō**, -is, -iul (-iī), -itum, -ire : vagir, chevroter. Se dit du cri des petits enfants, des chevreux, des lièvres (Varr., L. L. 7, 104), etc. Par dérivation, « résonner »; Enn., A. 531, *clamor ad caelum uoluentis per aethera uagit*. Ancien, usuel. M. L. 9124.

Dérivés : *uāgior* (Enn., Lucr.); *uāgītus*; *uāgūlatiō* (dérivé d'un dénominatif *\*uāgūlō* d'un adjectif *\*uāgulus* non attesté) f.; cf. F. 514, 6 : *uagulatio in XII* (2, 3) *significat quaestio cum conuicio*. « Cui testimonium deferuit, is tertius diebus ob portum obuagulatatio »; *obuāgiō* (Plt.); *obuāgūlō* (Lex XII ap. F. l. c.); *uāgūllō*, -ās : crier (en parlant de l'onagre).

Formation expressive (« faire *wā* ») du même type que *ragiō*. Le grec a parallèlement, avec un *χ* qui ne peut répondre à lat. -g-, une racine *\*Fāχ-* « crier », le skr. a *vagnāḥ* « cri ».

**uagus**, -a, -um : errant, qui va à l'aventure. Sens physique et moral, d'où « indélicat, capricieux, vague » : *de dis immortalibus habere non errantem et uagam, sed stabilem certamque sententiam*, Cic., N. D. 2, 1, 2. Ancien, usuel et classique. M. L. 9125.

Dérivés et composés : *uagor*, -āris (et *uagō*, archaïque, M. L. 9121 a); *uagābundus* (archaïque et postclassique; formes savantes en roman, M. L. 9121); *uagātiō*; *uagātus*, -ūs m. (époque impériale); *uagulus* (rare et tardif) et *uagulor*, -āris (Ital.); *\*uagātius*, M. L. 9121 b; *circum-*, *di-*, *ē-*, *\*extrā-*, M. L. 3101, *per-uagor*; *circum-*, *arēt-*, *mont-*, *multi-*, *ponti-*, *uolgi-uagus*, -a, -um, composés poétiques correspondant à des composés grecs tels que *βαλασσόπληκτος* (Esch., Eur.), *δρεπλανής*; *uaguriō*, -is « per otium uago » (Gl.).

Sans étymologie précise.

**uah** (*uaha*) : exclamation marquant l'étonnement, la joie, etc. Introduit souvent une réponse à une question marquant un doute.

**ualeō**, -ēs, -uī, -ēre : être fort; par suite « être bien portant » (cf. les formules *si uales bene est*; *uale* « porte-toi bien », formule d'adieu, d'où *ualēdico*, -*faciō* « dire adieu »); être efficace (en parlant d'un remède); être puissant, être en vigueur (*dē lēge*), prévaloir, être in-





épithète d'une sorte de raisin bigarré : u. *ūa* (Plin.) ; *uariēgō*, -ās (Apul.), synonyme de *uariō* ; *uariāscō* (Alex. Trall.). Cf. aussi M. L. 9155, \**uario* ; 9156, \**variola*, déjà attesté en latin comme nom de femme. Sans étymologie. Le groupe de gr. *ουαλος*, v. sl. *pi-strū* n'est pas représenté en latin (cf., cependant, *pingō*).

**uarix**, -icis m. et f. : varice (spécialement aux jambes). Ancien, technique. Représentants savants en roman. M. L. 9158.

Dérivés : *uariōscus* (déjà dans Lucil.) ; *uariula*. Rapproché par l'étymologie populaire de *uārus* ; cf. Non. 26, 7 : *uari dicuntur obtortis plantis... nam et uarices inde dicuntur uenae in suris inflexae uel obtortae*.

Les rapprochements avec *uarus* ou *uārus* sont tout hypothétiques.

**uarus**, -i (d?) m. : éruption sur la face, bouton (= gr. *ιουδος*), Cels., Plin. M. L. 9160. Diminutif : *uarulus* : orgelet, compère-loriot.

Pas d'autre correspondant connu que lit. *viraĩ* (lit. or. *viriai*) « grains de ladrerie (du porc) ».

**uārus**, -a, -um : cagneux, qui a les jambes tournées en dedans, opposé à *uatiūs* ; cf. Varr., R. R. 2, 9, 4, [canes] *debent esse... cruribus rectis et potius uaris quam uatiis* ; par extension, « courbé, crochu ». Horace et après lui Perse l'emploient dans le sens de « tourné de travers », par suite « différent » : Hor., S. 2, 3, 56, *alterum (genus hominum) huic uarum et nihilo sapientius* ; Perse, 6, 18, *geminis, Horoscope, uaro | producis genio*. La ressemblance avec *uarius* a dû jouer un rôle dans ce développement de sens. Ancien (Plt.) ; non roman.

Dérivés et composés : *uāra* f. : bâton fourchu qui supporte un filet ; chevalet de scieur de bois ; perches de soutien formant échafaudage, cf. *uibia*, M. L. 9150 ; *uārō*, -ōnis m., mot de Lucilius 1121, *uaronum ac rupicum squarrosa incondita rostra*, cité par P. F. 443, 1, et, avec redoublement hypercoristique *Varrō*, surnom romain ; *praeuārus* (rare) ; *uārō*, -ās : recourber, u. *aluēdō pontium*, cf. M. L. 9151 a, et Coromina, *Dicc. crit. etim. de la l. castellana*, s. u. *varare* ; *uārōtiō*, *uārātus* : passage d'un cours d'eau ; *obuārō*, -ās (Enn.) ; *uariūcus* : qui écarte les jambes, Ov. ; *uariōcō*, -ās « écarter les jambes » et « enjamber », M. L. 9153 ; *uariōtiō*, -tor ; *praeuariōr*, -āris, d'abord terme de la langue rustique, analogue à *dēlirāre* « s'avancer en faisant des crochets » : *arator praeuariatur*, Plin. 18, 179, et aussi « dépasser en enjambant » ; dans la langue du barreau, s'est appliqué à l'avocat qui entre en collusion avec la partie adverse : *praeuariatores a praetregrediendo sunt uocati*, P. F. 252, 26 ; de là le sens de « prévariquer » et de « transgresser » ; *praeuariōtiō* ; *impraeuariōtiō* (St Ambr.), calque de *ἀναπάρω* (J. B. Hofmann). Cf. aussi F. 212, 6 : *obuariator dicebatur qui cuiuspiam occurrebat quo minus rectum ier conficeret*. Végèce a aussi *transuariōcō*. Aucune des explications proposées n'est établie.

**uas**, **uadis** m. : *appellatus qui pro altero uadimonium promittebat*, Varr., L. L. 6, 74 ; « caution » qui prend oralement l'engagement, *uadimonium*, de payer à un créancier déterminé une somme d'argent fixée, au cas où un débiteur déterminé n'accomplirait pas son obli-

gation. Cf. May et Becker, *Précis*, p. 236. Ancien, technique.

Dérivé : *uador*, -āris « recevoir la caution » (en parlant du créancier) et *conuador* ; ou « fournir caution », par extension « assigner » ; *uadātus* : lié par caution ; *uadimonium* ; *uador* (Gloss.) ; *uadimonium* ; *subuas* (au pl. *subuadēs* dans Aulu-Gelle 16, 10, 8, d'après *ὀνέτης*?). Cf. aussi *praes*, *praedium*.

Les formes romanes comme fr. *gage* remontent au germanique (got. *wadi*), M. L. 9474, ou du moins en ont subi l'influence (comme dans le cas de *uadium*, etc.).

Terme technique du vocabulaire nord-ouest qui se retrouve, à l'état de dérivé, en germanique : got. *wadi* « *ἀπαβολή* », en lit. *vadūoti* « fournir caution », *ūz-vadas* « garant ».

**uās**, **uāsis** n. et **uāsum**, -i (dont le pl. *uāsa* [uassa avec s généré dans Plt., Mer. 781, d'après l'Ambrosianus], -ōrum est seul usité ; *uāsus* m., ap. Petr. 57, 8) : vase, récipient (à liquides) ; au pluriel, équipement, bagages (dans la langue militaire, *uāsa colligere*) ; ustensiles ; instruments, outils (pour l'agriculture, la chasse, etc.) ; *sensū obscēdō* « *colēti*, *mentula* » (Plt., Priap.), d'où *uāsdūs* = *colēdūs*. Panroman. Les formes romanes remontent à *uās* et *uāsum*. M. L. 9161.

Dérivés et composés : *uāsdrium* : fourniture, équipement ; d'où mobilier de bains, archives ; indemnité d'établissement accordée à un magistrat nommé en province ; *uāsculum* : petit vase, M. L. 9164 ; *uāsculārius* ; *uāscellum*, M. L. 9163 ; *uāsciō*, -ōnis (tardif) ; *uāsiſer* (Gloss.) : *σχευοφόρος* ; *conuāsdō*, -ās (arch.) : empaqueter.

L'ombrien a, de même, *uasor* « *uāsa* », *vasus* « *uāsi-bus* ». Mais le vocalisme rend malaisé de rapprocher omb. *veskla* « *uāscula* », volsq. *uesclis* « *uāsculis* » (cf., du reste, irl. *lestar* « vaisseau » ; v. Thurneysen, KZ 37, 95 et IF 21, 175).

**uascus**, -a, -um : de biais ; u. *tibia*, Sol. 5, 19 ; Serv., Ae. 11, 737 ; cf. Thes. Gloss., s. u. *uasca* (*uacca*) : *μελετητικός αὐλός*. Cf. M. L. 9162, \**vascāre*. Même suffixe -ko- que dans *luscus*, *manus*, etc. Cf. aussi *uatiūs*, *uārus*.

**uaseus**, -a, -um : inānis ; -m, *nugātōrium* (Gloss.). V. *uastus*.

\***uaspiſ**, -icis m. : terme culinaire de sens obscur (Apic. I, 17). Dérivé : *uaspiſcētum* (id.). Inexpliqué, texte peu sûr.

**uastus**, -a, -um : adjectif de sens passif et actif « ravagé, dépeuplé, désolé » (joint à *uiduus* dans Enn., Sc. 233 V<sup>2</sup>, *abs te uiduae et uastae uirgines sunt*, à *desertus*, e. g. Cic., Agr. 2, 26, 69, *genus agrorum propter pestilentiam uastum atque desertum*) et « qui ravage », *uasta Charybdis*, « dévastateur » ; de là deux sens dérivés : 1° « inculte », e. g. Sall., Iu. 48, 3, *mons uastus ab natura et ab humano cultu* ; appliqué à l'homme : *uastus homo atque foedus*, Cic., De Or. 1, 25, 117 (cf. 115), par suite « rude » (à l'oreille) ; 2° le désert évoquant facilement l'idée de grandeur « qui s'étend au loin, vaste immense » ; *uasto atque aperto mari*, Cés., B. G. 3, 12, 5 ; *uastissimo atque apertissimo Oceano*, id., ib. 3, 9, 7 ; *uastum antrum*, Vg., Ae. 5, 52. L'adjectif s'est ensuite employé comme un synonyme expressif de *magnus*, no-

tamment des cris qui s'entendent au loin ; cf. Vg., Ae. 10, 716 : *missilibus longe et uasto clamore lacessunt*. Usité de tout temps ; formes romanes savantes.

Dérivés et composés : *uastiūs* : 1° désolation, dévastation (classique et usuel) ; 2° immensité, grandeur, abîme (seulement à l'époque impériale) ; *uastiōis* (Plt.) ; *uastiūdō* (archaïque, Cat., Acc., Pac.) ; *uastiō*, -ās « dévaster », panroman, sauf roumain, avec influence du germ. \**wōstja* (fr. *gâter*, etc.), M. L. 9168 ; *uastiōtiō* (classique) ; *uastiōtor*, -trix, -tōrius ; et *dē*, -ē, *per-uastiō* ; *uastiōscō*, -is (Acc. ap. Non. 185, 8) ; *uastificus* (poétique, archaïque).

Cf. irl. *fās* « vide » et v. sax. *wōsti*, v. h. a. *uuoosti* « vide, désert », ce qui indique le sens premier de l'adjectif. Du même \**wās*, il y a des dérivés avec d'autres suffixes : *uānus* de \**wās-no* et *uascus* « inānis » (v. ces mots) ; le rapport est le même que dans *cānus* : *cascus*). Pour l'ensemble du groupe, v. *uacāre*.

**uatiāx** : et *uaticosus*, *pedibus uitiōsis*, Non. 25, 10, qui cite un exemple de Lucilius, lib. XXVIII 54 (v. Cichorius, *Unters. z. Lucilius*, 155 sqq., qui considère *uatiāx* comme une déformation de *Vatia*). Autre forme *uatiāx* (et *uatiōscus*), CGL V 651, 54 : *uatiāx et uatiōscus, totis pedibus, a ranæ uocabulo, quae graece uoltraz dicitur*. — *Vatiāx* est sans doute une déformation due à une fausse étymologie. *Vatiāx*, en effet, semble s'apparenter à *uatiūs*. Pour le suffixe, cf. *catāx*.

**uatiōis** et **uatiās**, -is c. (gén. pl. *uatiūm* et *uatiūm*) : devin, devineresse ; prophète, prophétesse ; oracle ; et, comme les prophéties étaient généralement rythmées, « poète ». Mot ancien, cf. Varr., L. L. 7, 36, *antiquos poetas uates appellabant*, conservé par la poésie. Quand *poeta* s'est généralisé, *uatiōis* a pris un sens péjoratif ; puis la poésie impériale l'a repris, alors que *poeta* était devenu banal. Cf. M. Rues, *Gesch. d. Wortes uates*, Festschr. Kretschmer, 202-216.

Composés : *uaticinor*, -āris : prophétiser, d'où *uaticinus* (Ov.) ; *uaticinium* (époque impériale) ; *uaticinātōis* (classique), -tor, -trix.

Mot italo-celtique ; cf. gaul. *uātāt* « devins » et irl. *uāt* « poète » ; comme c'est le seul nom d'agent masculin en -ēs du latin, le mot peut provenir du celtique. Le gallois a *gwawd* « chant de louange ». Cf. en germanique : got. *wōds*, v. angl. *wōd*, v. isl. *ōdr* « possédé, inspiré » ; v. angl. *wōp* « chant » ; v. isl. *ōdr* « poésie ». Le vocalisme rend incertain un rapport avec le verbe indo-européen qu'atteste skr. *api-vātai*, av. *api-vataiti* « il comprend » ; de plus, le sens n'est pas proche. M. Rues, IF 55 (1937), p. 122 sqq., rapprochant *uatiōis* de certaines formes étrusques du type *Vati* et de *Vaticānus*, considère le mot comme d'origine étrusque, ceci sans vraisemblance. Sur *Vaticānus*, v. Elter, Rh. M. 40, 112 sqq.

**uatiūm** (*baillum*, *uatiilla*), i n. : pelle ou vase pour transporter la braise : *prunae uatiūm*, Hor., Sat. 1, 5, 36 ; réchaud ; encensoir. La forme *uatiūm* est la mieux attestée (cf. Lejay, Sat. d'Hor., ad loc.), mais les formes romanes supposent *baillum* : v. ce mot.

Le rapprochement avec lat. *uannus* n'est appuyé par rien. Sans rapport non plus avec *batus*, nom de mesure emprunté à l'hébreu.

**uatiūs**, -a, -um : banal, synonyme de *uulgus* (cf.

*uārus*), avec une forme de substantif de type populaire en -a : *uatiā*, -ae m. (usité comme nom propre), cf. Varr., L. L. 9, 10, *si quis puerorum per delicias pedes male ponere atque imitari uatias coeperit*, et Plin. 11, 204. Cf. peut-être les noms propres *Vatinius* et *Vatiēna*. Pas d'étymologie. Cf. *uatiāx*?

**uauatiō**, -ōnis m. : poupée, mannequin. Mot populaire, sans doute enfantin, dans Pét. 63, 8 : *puerum strigae inuoluerant et supposuerant stramenticium uauationem* (qui correspond à *manuciolium de stramentis factum* qu'on lit deux lignes plus haut) ; cf. Friedlaender, ad loc., et W. Heraeus, Kl. Schr., p. 178.

**ūber**, -eris n. (surtout au pl. *ūbera*, -um) : mamelle(s) ; quelquefois joint à *mamma* dans l'expression *ūbera mammārum*, cf. Lucr. 5, 885 et Gell. 12, 1, 7 ; par extension, « fécondité, fertilité » (= *ūbertās*) ; et objet en forme de mamelle, « grappe de fruits », « grappe formée par un essaim qui se pose sur un arbre ». Ancien ; surtout poétique ou de la prose impériale. Le mot courant est *mamma*. M. L. 9026.

**ūber**, -eris adj. : fécond, fertile (sens propre et figuré) ; par suite, « riche, copieux » (du style, du langage, etc.). Pour l'emploi de *ūber* comme adjectif et substantif, cf. *pūbēs* (*pūber*), *gibber*, *tūber*. Ancien, usuel et classique comme adjectif.

Dérivés et composés : *ūbertās* : fécondité, abondance ; *ūbertim*, adv. ; *ūberō*, -ās, absolu et transitif : porter des fruits, être fécond, et : féconder ; *exūberō* (Vg., Tac.) ; *ūbertō*, -ās : féconder ; *ūbertus* (rare) ; *ūberōsus*, dans *uberōsum*, γούρον (Gloss.) ; *inūber*, -eris (Gell.) : maigre ; et M. L. 9027, \**ūberinus* (d'après *uterinus*).

L'emploi d'adjectif semble spécial au latin (cf. *uetus* adj. en face de *ἥτρός* subst.). Le sens de « mamelle » est celui de : skr. *ūdhār* (gén. *ūdhānā*), gr. *οὐδάρ* (*οὐδάρος*), v. h. a. *ūtar* ; en baltique, on a lit. *ūdrūti* « donner du lait, être en état de femelle qui allaite », et, avec un autre suffixe, russe *vymja*, serbe *vime*, tch. *výmě* « mamelle ». A la différence de ce qui a eu lieu dans *ier*, le latin a généralisé la forme en *r* du nominatif-accusatif. V. Ernout, *Aspects*, 129 sqq.

Sur le nom de fleuve volsque *Oufens*, *Ufens*, v. Ernout, BSL 23, 27 ; Lindsay-Nohl, *Die lat. Spr.*, p. 288. Sur tout le groupe, v. O. Szemerényi, Glotta, 24, 1955, 272 sqq.

**ubi** (*ubei*) : adverbe de lieu, relatif et interrogatif, « à la place où » (sans mouvement), « où » ; s'emploie aussi du temps « au moment où, quand, lorsque », de là *ubi primum* « dès que ». N'est pas employé interrogativement dans ce sens. A pour corrélatif *ibi*. Mot iambique dont l'i final, issu de -ei, a été abrégé ; cf. *ibi*, *tibi*, etc. Usité de tout temps ; panroman. M. L. 9028.

Figure dans de nombreux composés correspondant aux divers pronoms indéfinis : *ubique* (cf. *quisque*) ; *ubicumque*, *ubiquaque* ; *ubinam* ; *ubilibet* ; *ubiuis* ; a aussi une forme à redoublement *ubiubi*.

Une forme -*cubi* à gutturale initiale figure dans *alicubi* « quelque part » (le rapprochement de *aliquandō* montre que *alicubi* n'est pas dérivé de *aliquis*, comme on le soutient souvent), *sicubi* « si... quelque part » ; *nēcubi* « de peur que... quelque part... » ; cf. -*cunde*, dans *ali-cunde*.

Comme *unde*, *umquam* et *uter*, fait partie de ces mots à *u-* initial qui appartiennent au groupe du relatif indéfini: *quis*, *qui*. C'est dans *ubi* que ce *u-* initial a son explication la plus nette; car *unde* n'a pas d'étymologie claire et *umquam*, *uter* n'ont *u* que secondairement; pour *ut*, pas de correspondant hors de l'Italie. La forme ombrienne correspondant à *ubi* est *pufe*, *pufe* et la forme osque est *puf*; jointe à *alicubi*, *necubi*, etc., cette forme montre que la forme initiale était *\*quubi* et que le *\*qu-* initial, restitué devant *u* sous l'influence de *quis*, *quae*, etc., dans les composés, s'est amui devant *u* dans le simple. Dès lors, on retrouve ici en italique l'adverbe indo-européen signifiant « où », qui est représenté par véd. *kú*, gâth. *kū*, mais qui est surtout connu avec divers élargissements: véd. *k(ā)va-*, lit. *ku-r̃* et arm. *u-r*; skr. *ku-ha*, gâth. *ku-dā*, v. sl. *kū-de*, hitt. *kumabi*. Osq. *puf* « ubi » répond sans doute exactement à gâth. *kuddā*, v. sl. *kūde*; le latin repose sur cette même forme avec marque du locatif, comme dans *heri*, *rūri*, *Karthagini*. Lat. *ibi*, en face de skr. *īha* (prākṛ. *īdha*), av. *ida*, a la même marque de locatif et, de plus, doit le traitement *b* de la consonne médiane à l'influence de *ubi*, où, après *u*, ce traitement de la dentale est normal; les deux formes sont associées entre elles.

**ūdō** (*ōdō*), *-ōnis* m.: sorte de bottine de peau ou de fourrure. Mot étranger, dont l'origine est indiquée par le titre de l'épigramme de Martial, 14, 140, où il figure pour la première fois, *udones Cilicii*.

**ūdus**: v. *ūuēō*, *ūuidus*.

*-ue*: particule enclitique « ou, ou bien »; peut être redoublée, e.g. Ov., M. 15, 215, *corpora uertuntur: nec quod fuissemus sumusue*, | *cras erimus*. S'emploie souvent dans les phrases interrogatives ou négatives avec le sens de *-que*, e.g. Cic., Phil. 5, 5, 13, *num leges nostras moresque nouit?* Emploi à rapprocher de celui de *uel* avec valeur de *et*. Figure aussi dans *ceu* de *\*ceue* « comme »; *nēue*, *neu* « et ne »; *siue*, *seu* « soit que, soit » — Archaïque et formulaire dès les plus anciens textes (v. Schmalz-Hofmann, *Lat. Gramm.*<sup>5</sup>, p. 676 sqq., § 249). Ernout, *Rev. Phil.* XXXII, 1958, p. 189 sqq.).

Particule accessoire atone, se construisant comme i.-e. *\*kue* « et » (v. lat. *que*) et conservée seulement dans des langues anciennement attestées: skr. *vā* (avec un *ā* qui n'a pas son parallèle dans *ca* « et », mais qui distingue *vā* « ou » de *va* « comme »), av. et v. perse *vā* (l'*ā* n'indique rien sur la quantité originelle en ancien iranien), gr. *-fē* dans hom. *ἡ/φ* *fē*, tokh. B *wa* (avec particule ajoutée). Si *\*ue* n'est pas attesté ailleurs, c'est que la particule est sortie de l'usage avant les plus anciens textes, comme on peut le supposer d'après les langues citées où, avec le temps, *\*ue* n'est pas demeuré dans l'usage parlé. La valeur de *ue* dans *nēue*, *neu* n'a rien de surprenant: la disjonction équivalait souvent à « et »; gâth. *nā vā nairi vā* « homme ou femme » équivalait en tout à « homme aussi bien que femme, homme et femme ». — Quant à *ceu*, le *\*we* qui y figure est à rapprocher de véd. *va* « comme »; on n'examinera pas si les deux sens donnent lieu de poser deux mots indo-européens distincts.

*uē-*: particule privative ou péjorative qui figure dans quelques composés; cf. F. 512, 6: *uegrande significare*

*alii aiunt male grande, ut uecors, uesanus, mali cordis maleque sanus. Alii paruom, minutum, ut cum dicimus « uegrande frumentum », et Plautus in Cistellaria (378): « Quin si, si iura es? nimium is uegrandi gradu ». Figure encore dans *uēscus* (v. ce mot), *Vēdiouis*, *Vēiouis*, divinité infernale, et dans *uēpallidus* (Hor.); *Vēdius* (écrit *Vidius*) = Ἀπόλλων νόμος, CGL III 294, 7.*

Cf. les préverbes indiquant « point de départ, descente, enlèvement »: skr. *dva*, v. sl. *u*, irl. *ua*, lat. *au* (dans *au-ferō*, etc.). Ce préverbe figure au premier terme de composés à valeur négative du type de lat. *ā-mēns*, *dē-mēns*: ainsi v. sl. *u-bogŭ* « pauvre » (litt. « non riche »), lette *au-manis* « insensé »; la négation gr. *oō* doit être le même mot. — Lat. *uē-* représenterait une forme à voyelle finale, comme skr. *dva*, et à vocalisme initial zéro, balancement attendu. Et, en effet, en face de skr. *avāh* « en bas », *avastāt* « sous », le germanique offre v. h. a. *wes-tar* « à l'ouest », qu'on ne peut guère séparer.

**uectigālis**, *-e*: relatif à l'impôt, u. *pecūnia*; et « sujet à l'impôt », u. *ager*; d'où le n. *uectigal* (sc. *aes*) « impôt », cf. F. 508, 18: *uectigal aes appellatur quod ob tri(bu)mum et stipendium et aes equestre et hordiar(um) populo debetur*; et aussi « revenu ». Sur l'emploi de *uectigal* comme adjectif masculin dans la *Sententia Minuciorum*, v. Niddermann, *Mnemos.*, 3<sup>e</sup> sér., 3 (1936), p. 209.

Terme technique du droit public; usuel, classique. A désigné d'abord les redevances perçues sur le domaine public, pour s'appliquer par extension à tout impôt ou taxe régulièrement levée, par opposition au *tributum ciuium Romanorum*. Dérivé tardif: *uectigaliarius*: receveur d'impôts.

Aucune donnée historique précise ne fournit l'explication de ce mot. Le rapport avec *uehō*, *\*uectis* « transport » (cf. *uectiō*), souvent proposé, n'apparaît pas.

**uectis**, *-is* (acc. *uectim*, Varr.; abl. *uecti*) m.: levier; pince monseigneur; barre de cabestan; par extension: barre de porte. Cf. Rich. s. u. Technique, classique. M. L. 9173 (fr. *vit*, v. B. W. s. u.). Apparenté à *uexō*; sans doute ancien abstrait en *-ti*- employé au sens concret et passé au masculin. Répond à v. angl. *wicht* pour la forme et à v. isl. *vag*, *væg* pour le sens.

Dérivés: *uectiārius* m.: ouvrier chargé de la manœuvre du *uectis*: *uecticularius* (Ital. *Lyd. exod.* 13, 5); *uecticulārius*, ap. P. F. 519, 11: *uecticularia uita dicitur eorum qui uectibus parietes alienos perfodiunt iurandi gratia*. Cato (orat. inc. 13): « *uecticulariam uitam uiuere, repente largiter habere, repente nihil* ». V. *uexāre*.

**uegēō**, *-ēs*, *-ēre*: animer, donner de la force ou le mouvement à. Archaïque (Enn., Pompon., Varr.). Cf. Non. 183, 1: *ueget pro uegetat uel erigit, uel uegetum est*. Pomponius Maioli (78): *animos Veni' ueget uoluptatibus*. — Ennius *Ambracia* (4): *et aequora salsa ueges ingentibus uentis*. — Varro Manio (268): « *nec natus est nec morietur: uiget, ueget, utpote plurimum* ». — idem Ὅνος λόγος (351): *quam mobilem diuom lyram sol harmoge | quadam gubernans motibus diis ueget*.

Le sens absolu « être animé », donné par les lexiques, se fonde sur l'exemple de Varron, où l'existence même du couple *uiget ueget* prouve que *uegēre* y est employé

avec son sens transitif: « il a la force (*uiget*), il donne la vie (*ueget*) ».

Dérivés: *uegetus*: vif, animé, vigoureux (classique); *uegetō*, *-ās* (Apul., langue de l'Église) « animer »; et ses dérivés: *uegetābilis*; *uegetiō*, *-tor*, *-men*. Cf. skr. *vājāṣ* n. « force, lutte »; germanique: v. isl. *vagr* « beau, éveillé » (cf. *uigil*), got. *wakan* « wachen », etc.

On ne peut séparer lat. *uigeō*, *uigil*, peut-être *ueles* et *uēlōx*; v. ces mots.

**uehemēns** (*uehmēns*), *-tis* adj.: emporté, violent. Se dit des personnes et des choses: *Galba... uehemens et incensus*, Cic., Bru. 22, 88; *uehemens imber*, Lucr. 6, 517. Ancien, usuel et classique, ainsi que l'adverbe *uehementer*, *uehemter*, devenu synonyme expressif de *ualdē*.

Autres dérivés: *uehementia*; *uehementiō* (Cael. Aur.). Peut-être de *uē-mēns*, comme *uecors*, qui aurait été rapproché de *uehō* par l'étymologie populaire, la violence et l'emportement impliquant l'idée de mouvement, d'agitation: d'où la graphie *uehemēns*, où le groupe *-eh-* noterait un *ē*, comme *-aha-* note un *ā* dans *Ahala*, cf. *mehe* = *mē*, *prehendō* = *prendō*. Le rapprochement établi avec *uehō* explique que l'adjectif se soit appliqué surtout à un mouvement ou à un objet en mouvement: *uehementior cursus fluminum* (Quint.); *uehementissimus cursus* (Hirt.); u. *fuga* (id.); u. *impetus* (Amm.), etc.

On pourrait cependant se demander si l'on n'aurait pas ici un mot de la famille de *uexāre* ou un adjectif en *-mēns*, comme le type indo-iranien en *-mant*.

**uehēs**: v. le suivant.

**uehō**, *-is*, *uēxī*, *uectum*, *uehere*: transporter par terre ou par mer, au moyen d'un véhicule quelconque, voiture, cheval, navire; porter sur ses épaules. S'emploie aussi au sens moyen « se faire transporter », au participe présent *uehēns*, e.g. *equō uehēns*, et au gérondif. Même double sens dans *uector* « qui uehitur » « passager » (sens classique) et « celui qui transporte » (poétique et postclassique); et dans *uectūra* « transport ». Ancien, usuel, classique. Non roman.

Formes nominales, dérivés et composés: *uehēs*, *-is* f.: charroi, charge d'un véhicule, charrette; *uehiculum* (= *ἐχημα*): véhicule en général, moyen de transport, M. L. 9176; *uehicularis*, *-rius* (postclassique); *uectiō* (un exemple de Cic., N. D. 2, 60, 151); *uector*; *uectōrius* (classique); *uectrix* (tardif); *uectūra* (ancien et classique), M. L. 9174, d'où *uectūdius* (tardif).

**uectō**, *-ās*: apparaît d'abord dans la poésie dactylique impériale, là où l'emploi des formes de *uehere* amènerait des suites de trois brèves, e.g. Vg., Ae. 6, 391, *corpora uiua nefas Stygia uectare carina*; s'est ensuite répandu dans la prose, qui a créé les composés, tardifs et rares, *uectābilis*, *uectābulum*, *uectāculum*, *uectātiō*, et le fréquentatif *uectiō*.

De *uehō*: *ā-uehō*; *ad-uehō* et *aduectiō*, *aduectus*, *-ūs*; *aduector*; *aduecticius*; *circum-uehō*, *-uectiō*; *con-uehō*, *-uectiō*; *dē*, *ē-uehō* (qui a souvent le sens accessoire de « élever, porter au faîte », comme *extollō*); *ēuectiō*, *-tus*, *-ūs*; *inuehō*, dont le médiopassif *inuehor* a le sens de « s'élancer contre » et « s'emporter contre », d'où *inuectius* « outrageant », *inuectiua* n. pl. « invectives » (tar-

dif, *Amm.*), à côté des dérivés de sens propre *inuectiō*, *-tor*, *-trix*; *inuectus*, *-ūs*; *inuecticius*; *per*, *prae*, *prō*, *re*, *sub-uehō* « charrier de bas en haut, en amont » (par opposition à *dēuehō* « charrier en aval »); *subuectiō*, *-tus*, *-ūs*; *super*, *trans-uehō* (*trā*), *transuectiō*; *seuectus*.

De *uectō*: *ad*, *circum*, *con*, *ē*, *re*, *sub-uectō*.

Cf. peut-être aussi *uēlum*, *ueia* et *uia*. Mais *uectis*, *-uezus* dans *conuezus* et *uezāre* appartiennent à une racine distincte.

*uehere* (sans doute en raison des contractions amenées par la perte de *h*, *uehere* > *\*ueere*, etc.) n'a pas subsisté dans les langues romanes, où ne sont représentées que *uectūra*, *uehiculum* (ce dernier, du reste, uniquement dans des dialectes italiens). Quant à *uectō*, ce paraît bien être une forme artificiellement créée.

Pour l'aristocratie indo-européenne, chez laquelle le char de guerre avait un grand rôle, la racine *\*ueg'h-* « aller en char, transporter en char » était essentielle. Le présent *uehō* (avec ombr. *arueitu*, *arsueitu* « aduehitō », kuveitu « conuehitō ») a des correspondants exacts dans skr. *adhāti* « il transporte en char », av. *vasaiti*, v. sl. *vezj*, lit. *vežū*; un présent *Fēxō*, qui, partout où, comme en ionien-attique, *F* s'est amui de bonne heure, se confondrait avec *fxō*, a disparu dans la plupart des parlers grecs; toutefois, le pamphylien a conservé *Fēxeto* « qu'il transporte ». L'aoriste en *-s-* *uēxi* a sen pendant dans skr. *avāṣam* et v. sl. *véšū*. Le grec a un nom du char: *ēxōs* (plur. hom. *ēxēs*, d'après un thème *Fēxēs* = *ἐξεσών* *ἐπαυον*, Hes.), l'irlandais a *fén* « voiture » (cf. celt.-lat. *co-uinnus* « char de guerre »), et l'islandais *vagn* « voiture »; on notera, d'autre part, got. *wigs* « chemin » (v. lat. *uia*).

*\*ueia*: apud Oscos dicebatur *plaustrum*; inde *ueiari* stipites in *plaustro*, et *uectura*, *ueictura*, P. F. 506, 3. Non attesté dans les textes, mais a dû s'employer dans la langue parlée, comme le prouve l'italique *veggia*, M. L. 9177.

De la famille de *uehō*.

**Vēiouis**: v. *uē-*.

**uel**: « si tu veux, ou, ou bien, ou si tu veux » (cf. le redoublement *uel, si uis*, Plt., Au. 452; Catul. 55, 21). Conjonction proposant le choix entre deux possibilités dont le sens et la différence avec *aut* sont bien marqués par P. F. 507, 20: « *uel* » *conligatio quidem est disiunctiua, sed non [ex] earum rerum quae natura disiuncta sunt, in quibus « aut » coniunctione rectius uitur, ut: « aut dies aut nox », sed earum quae non sunt contra, e quibus quae eligatur nihil interest, ut Ennius (Var. 4): « uel tu dictator, uel equorum equitumque magister esto, uel consul ».*

Cette distinction entre *uel* et *aut* est observée par les bons écrivains, quoiqu'elle tende à s'effacer, notamment à l'époque impériale (Tacite), et qu'on y trouve *uel* en corrélation avec *aut*. — Enfin, *uel* simple ou redoublé a aussi un sens voisin de *et* (*et... et*) et sert à marquer une liaison un peu moins étroite (comme aussi *aut... aut*); v. Löfstedt, *Philol. Comment.* x. *Pe-regr. Aeth.*, p. 197 sqq. — Du sens de « si tu veux », *uel* en est arrivé à signifier « même » et à servir de particule de renforcement. Le passage à ce sens apparaît dans des emplois comme Plt., Tri. 963-964: *heus, Pax, te tribus uolo*. — *uel trecentis*, « Holà, Pax, deux mots. — Deux cents, si tu veux » (et par là « même deux



cents ») ; de là l'emploi de *uel* en corrélation avec *nōn modo* (Cic., Ac. 2, 29, 93), joint à *immo* ; devant un superlatif, notamment dans *uel maximē*. D'autre part, *uel* « si tu veux » a pu amener une restriction polie du sens de « peut-être », e. g. Cic., Verr. 2, 4, 2, § 3, *domus uel optima Messanae, notissima quidem certe*. — V. F. Beck, *De « uel » imperatiuo quatenus uim priscam seruauerit*, Marburg, 1908. *Vel* sert aussi dans la langue parlée à introduire un exemple particulier après une pensée d'ordre général et a le sens de « par exemple ; ainsi vois ». Non roman, sauf dans v. fr. *ceaus*, M. L. 9177 a.

*uelut*, *uelutū* conj. : comme. Forme renforcée de *ut*, comme *sicut*. Ancien (Enn., Plt.) et usuel.

Lat. *uel* est de la famille de *uolō* ; mais la forme fait quelque difficulté. L'e suppose un *l* prépalatal, donc un ancien *ll* ou *ll(i)* ; mais \**weli* ne fournit pas d'explication sûre et, quant à *-ll-*, on n'en cite qu'une trace tout au plus probable chez Ennius, A. 340. L'osque et l'ombrien recourent pour le sens à d'autres racines : la table osque de Bantia a *loufir*, ancien impersonnel, et l'ombrien a en partie *heris*, *heri*, littéralement « tu veux », en partie *herie*, *heriei* « uolueris ». MM. Leumann et Hofmann, dans leur arrangement de la *Lat. Gr.* de Stolz, partent de \**welsi* « tu veux » (p. 118 et 675, avec bibliographie). Ce \**welsi* attendu est remplacé par *uis* (v. ce mot) dans la flexion de *uolō*.

*ucla*, -ae f. : nom gaulois de l'erysimum (Plin. 22, 158). M. L. 9178.

\**uclābrum*, -i n. : van ? Ce sens est conservé seulement dans la glose de P. F. 68, 3, *euclatum, euclitatum unde uelabra, quibus frumenta uentilantur*. — *Euclātum* lui-même suppose un adjectif \**uclātus* « exposé aux vents », et peut-être un verbe \**uclō* « souffler », disparu en raison de son homonymie avec *uclō* « voiler » ? Est-ce le même mot que l'on a dans *Velābrum*, nom propre désignant un quartier de Rome, cf. Varr., L. L. 5, 13 (qui l'explique *a uehendo* ; v. les références de Goetz-Schoell, ad loc.), et qu'on rapproche aussi de *Velitrae*, étr. *Vela-thri* ? Ammien l'emploie à basse époque comme synonyme de *uclum*, *uclārium*.

*uclātura*, -ae f. : commerce de transport ? Conservé dans Varr., L. L. 5, 48-44 : *Velabrum a uehendo. Velaturam facere etiam nunc dicuntur qui id mercede faciunt* ; et Plutarque, Rom. 3 : *τῆν δὲ πορθείαν βηλατοῦραν καλοῦσιν*.

*uclēs*, -itis m. (usité principalement au pl. *uclitēs*, -um) : vélite, soldat d'infanterie légère, chargé surtout des escarmouches, qui apparaît au temps de la seconde guerre punique et remplace dans la légion les *accēsti uclātū* ou *rōrārū* (v. *uclum* II). — Pour la formation, rappelle *equitēs*, *militiēs*, *arquitēs*, *satellitēs*. Rattaché par les Latins à la fois à *uehō* et à *uclōx*, cf. T.-L. 26, 4, 10, sans doute par étymologie populaire.

Dérivés : *uclūaris* ; *uclūtor*, -āris « escarmoucher », sens propre et figuré, cf. Plt., Men. 778, et P. F. 507, 1 ; *uclūtiō* et *uerbiuclūtiō* (Plt., As. 307). Sans étymologie certaine. V. *uclōx*.

*uclō*, -is, -uclū (*uclsi*), *uolsum* (*uulsum*), *uellere* : arracher, tirer violemment, en particulier « tirer les poils, la laine, les plumes », d'où *uolsus* (*uul-*) « épilé »

(avec *-ol-* issu de *l*), *uolsella* f., dérivé de *uolsus*, « pince à épiler », puis « pince » de dentiste, etc. ; *uellus*, -eris n. (*uellimna* avec un « suffixe » peut-être étrusque ; cf. Ernout, Philologica I, p. 34) « toison » qu'on arrachait d'abord à la main avant de connaître la fonte au moyen de ciseaux ; cf. Varr., L. L. 5, 54 et 130. Panroman, sauf roumain. M. L. 9182.

Autres dérivés et composés : *ucllicō*, -ās : tirailler, pincer, d'où « taquiner, médire de » (cf. notre « déchirer à belles dents »), M. L. 9181, *ucllicū* (un exemple tardif) ; *ucllicūtiō* (Sén.) ; *ucllicūtim* ; *uclsiō* (Vég.) ; *uulsūra* (Varr.) ; *uulsō*, -ās ; *uulsteius* ; *uelligō* (tardifs) ; *u-*, M. L. 817, con- ; *dē-*, M. L. 2611, *dī-*, *ē-*, M. L. 2927, *inter-*, *per-*, *prae-*, *re-*, *sub-uellō* et *ā-*, con-, *ē-*, *re-uulsio*. — *Conuulsio*, dans la langue médicale, a pris le sens spécial de « crampes, convulsion ».

A en juger par *uulsi*, *uulsus*, le *-ll-* dans *ucllō* peut reposer sur *-ld-* comme dans *pellō* ; il s'agirait d'un présent à aspect déterminé d'une racine \**wel-* sur laquelle tout le verbe aurait été construit. On rapproche γῆλαι·τῆλα (Hes.) (sans doute éolien), got. *uulwa* « ἀπαλεῖν », *uulwa* « ἀπαμύδω », peut-être hom. (F) ἔλωρ « proie » si le mot a un *F*, comme semble l'indiquer le texte homérique, et (F) ἀλωμαι « je prends ».

*Ucllicō* est formé comme *foclicō*. Le mot *ucllus* rappelle arm. *gelmn* (gén. *gelman*), qui traduit gr. πόκος « toison » ; la forme ancienne serait \**wel-nos*. Le caractère de la racine rend malaisé le rapprochement avec *lāna*, tantant par lui-même (v. ce mot). V. *uillus* ?

*ucllus* : v. le précédent.  
*ucllōx*, -ōcis adj. : vif, agile (classique et usuel).  
Dérivés et composés : *uclliciter* ; *ucllicitiās*, -atī ; *praeucllōx* (Plin., Quint.).  
D'un dérivé en \**-s-l-o* du groupe de *uegō*. Cf. aussi *uclēs*. V. Ernout, Philologica I, p. 146 et 155.

I. *uclum*, -i n. : draperie, voile (masculin) ; rideau. Panroman, sauf roumain. M. L. 9184. Germanique : v. h. a. *wil-lahhan*.

Dérivés et composés : *uclātus* : voilé, couvert d'un voile ; dans la langue militaire *uclātū*, ancien nom d'une sorte d'auxiliaires, *accēsti uclātū*, qu'on interprète, peut-être par étymologie populaire, par « ceux qui n'ont que l'habit » ; *quia uestitū inermes sequenter exercitum* (P. F. 13, 25 et F. 506, 23), cf. *uclēs* ? *uclātus* semble antérieur à *uclō*, -ās « voiler », M. L. 9179 (sens propre et figuré) ; *inuclātus* (tardif et rare) ; *uclāmen* (poétique et prose impériale) ; *uclāmentum* ; *uclārium* « auvent ou rideau tendu au-dessus d'un théâtre ou d'un amphithéâtre » ; *uclārius* : huissier de la chambre de l'empereur ; *uclātiō* (S<sup>t</sup> Aug.) : prise de voile ; con-, *dē-*, *ē-*, ob-, *prae-*, *re-uclō*, ce dernier souvent employé au sens figuré « révéler » (irl. *relaim*?), comme *reuelātor*, *reuelātiō*, *reuelātorius*. Cf. aussi \**aduclāre* (ar-), M. L. 214 ; \**disuclāre*, 2697.

II. *uclum*, -i n. (ordinairement au pl. *uclā*, -ōrum, d'où les formes romanes féminines du type it. *vela*, fr. *voile*) : voile de vaisseau. Terme général, cf. Rich. s. u. Ancien, usuel ; panroman, sauf roumain. M. L. 9183. Celtique : irl. *fiat*, britt. *goel*.

Dérivés et composés : *uclāris* : de voile (Plin.) ;

*uclifer*, -ger, -uolus (-uolāns), composés poétiques ; *uclifcor*, -āris (*uclificō*, époque impériale) : mettre les voiles (*uclā facere*), faire voile ; s'emploie par image dans le sens de « déployer toutes ses voiles (= tout son zèle) pour quelqu'un » ; cf. Cael. ap. Cic., Fam. 8, 10, 2 ; *uclificātiō* (Cic.) ; *uclificus* « qui fait voile » (seulement dans Pline, peut-être reformé sur *uclifcor*) ; *uclificium* (Hug.).

A *uclum* se rattache étymologiquement : *uezillum* : *deminutiuum est a uelo*, P. F. 19, 5 ; « étendard » ou « bannière » (différent de *signum*, cf. Rich. s. u.), faite d'une pièce d'étoffe carrée attachée par le haut à une traverse horizontale, comme la voile l'est à la vergue, et qui était spécialement l'enseigne de la cavalerie ou des troupes auxiliaires. — Dérivés et composés : *uezillārius* : enseigne ; *uezillāriū* : nom donné à un corps de vétérans sous l'Empire : *uezillātiō* ; *uezillifer*.

Il est difficile de dire si les deux *uclum* se ramènent à un original commun ou s'il y a seulement homonymie ; si *uclum* « voile » est issu de \**wes-lom*, cf. *uestis*, et *uclum* « voile de vaisseau », de \**weg-s-lo-m*, comme v. sl. *veslo* « rame », cf. *uehō* ; ou bien si les deux sens sont issus d'une forme unique \**weg-s-lom* d'une racine \**weg-* « tisser », dont ce serait l'unique représentant en latin. Les formes lat. *uclum*, *uezillum* supposent un point de départ \**wek-slo-*, on rapproche irl. *figim* « je tisse », gall. *gwen* « tisser », v. h. a. *wichil* « chose enroulée ». Pour les Latins, il y avait deux mots distincts, comme le montre la différence de traitement dans les langues romanes.

*uclna*, -ae f. : d'une manière générale, toute espèce de conduit, veine ou filet d'eau, filon de métal (d'où l'expression imagée Hor., A. P. 409, *ego nec studium sine diuitie uena*, | *nec rude quid possū uideo ingenium*), etc. ; en particulier, « veine » (ou « artère ») et tout objet y ressemblant par sa forme : « veines » (du bois, du marbre, etc.) ; rangée ou file d'arbres. *Sēnsū obscuro* dans Martial et Perse. Ancien, usuel ; panroman. M. L. 6185.

Dérivés et composés : *uclnula* ; *uclnōsus* (époque impériale), M. L. 9203 ; *uclnātilis* (Cassiod.), formé sur *aquātilis* ; *intenuclnium* : vide, interstice (Vitr., Pall.). Sans étymologie sûre.

*uclndō*, *uclneō* : v. *uclnum*.

*uenēnum*, -i n. : décoction de plantes magiques, charme, philtre ; teinture, d'après gr. φάρμακον. Sens ancien e. g. Afranius, R<sup>3</sup> 380 sqq., *aetas et corpus tene-rum et morigeratio* | *haec sunt uenena formosarum mulierum*. Synonyme de gr. φάρμακον et, comme lui, a pris vite le sens péjoratif de « poison » (classique, Cic.), bien que Salluste précise le sens du nom par un adjectif, Cat. 11, 3 : *ea (aruitia) quasi uenenis malis imbuta*, et que le Digeste recommande de préciser le mot par *bonum* ou *malum* (comme pour *dolus*) ; cf. Dig. 50, 16, 236 : *qui uenenum dicit, adicere debet utrum malum an bonum* ; *nam et medicamenta uenena sunt*. Ancien, usuel ; panroman, en partie sous des formes savantes. M. L. 9195 ; B. W. *venin*. Celtique : britt. *gwenwyn*.

Les dérivés et composés ont tous le sens péjoratif : *uenēnātus* et *uenēnō*, -ās ; *uenēnārius* (époque impériale) ;

*uenēnifer* (poétique) ; *uenēnōsus* (tardif) ; *uenēficus*, d'où *uenēficus*, *uenēfica* « empoisonneur, empoisonneuse » ; *triuenēfica* (Plt.) ; *uenēficium* (classique).

*uenenum* représente un ancien \**uenes-no-m* avec le sens de « philtre », cf. *Venus*, et pour le sens correspond à la fois à φάρμακον et à φάρμακον. Le suffixe *-no-* a la valeur d'un instrumental comme dans *dōnum*. *Venēficus* est issu par haplogogie de \**uenēni-ficus*, comme *sēmodius* de \**sēmi-modius* ; il traduit le gr. φάρμακός.

*ueneror*, -āris (*uenerō*, Plt., etc.) : adresser une demande aux dieux, demander une faveur ou une grâce (*u. ut*) ; Plt., Ru. 1349, *illaec aduorsum si quid peccasso, Venus*, | *ueneror te ut omnes miseri lenones sient* ; par suite « vénérer, révéler, respecter ». Dénomina-tif tiré de *uenus*, usité d'abord dans l'expression *Venerem uenerāri*, cf. plus haut Plt., Ru. 1349 et 305 ; Poe. 278, du type *pugnā pugnāre*, s'est appliqué ensuite aux autres dieux ; cf. Poe. 950, *deos deasque ueneror, qui hanc urbem colunt* ; Ru. 257, etc. ; T.-L. 8, 9, 6 (dans une ancienne formule où il allitère avec *uenia* : [omnes deos]... *precor, ueneror, ueniam peto feroque ut*), et par extension à tout être ou objet digne de vénération, e. g. T.-L. 36, 17, 15, *quin omne humanum secundum deos nomen Romanum ueneretur*, etc. Ancien, classique ; semble être passé de la langue religieuse dans la langue littéraire ; non populaire. De même les dérivés : *uenerātiō* (classique), -tor-, -bilis (Ov.), etc., tous d'époque impériale. Adoptés par le vocabulaire de l'Eglise. Non roman.

V. *Venus*.  
*uenetus*, -a, -um : bleu-turquoise. Adjectif de la langue impériale, appliqué d'abord à un parti du cirque, « les Bleus », ainsi appelé sans doute parce que les cochers qui portaient la casaque de cette couleur étaient originaires de Vénétie ou parce que leurs vêtements provenaient de cette province (cf. Juv. 3, 170 : *contentusque illic Veneto duroque cucullo*) ; cf. aussi *lutum Venetum*, qui désigne une sorte de pâte de toilette dans Mart. 3, 74, 4. Dérivé : *uenetiānus* « partisan des bleus ». Conservé seulement en roumain. M. L. 9199.

*uenia*, -ae f. : 1° indulgence, pardon : *u. dare, petere* (uniquement dans ce sens chez Plt. et Tér.) ; 2° faveur, grâce (accordée par les dieux) ; cf. T.-L. 8, 9, 6, sous *ueneror*, et Cic., Rab. perd. 2, 5, *ab Ioue O. M. ceterisque deis pacem ac ueniam peto*. Fréquent dans la locution *bonā ueniā*, synonyme de *bonā pāce*.

Dérivés tardifs : *ueniālis* « vénial » ; *ueniābilis* et *inueniābilis*. Pas de verbe. Le latin dit *ignōscō*, auquel *uenia* sert de substantif.

Non roman, sauf dans des mots savants venus par l'Eglise. M. L. 9199.

Appartient sans doute à la racine \**wen-* « désirer » qu'on a dans *uenus* ; mais le sens en est fort éloigné.

*Venilia*, -ae : nom d'une divinité marine « a ueniendo ac uento », Varr., L. L. 5, 72 ; cf. *uenilia unda est quae ad litus uenit*, Varr. ap. Aug., Ciu. D. 7, 22, et Thes. Gloss., s. u. : *uenilia maris exaestuatio quae ad litus uenit*. Varro : *uenilia unda quae ad litus uenit, salacia quae ad mare redit*. Étymologie populaire ?

*ueniō*, -is, *uēni*, *uentum*, *uenire* (formes de subjonctif du type *-uenam* dans *aduenat*, Plt., Ps. 1030 ; *peruenant*,

Tri. 93, etc.) : venir. Ancien, classique et usuel. Panroman ; dans certaines langues romanes, a servi d'auxiliaire pour la formation du passif ou du futur. Le point de départ de cet emploi a dû être l'usage du verbe dans les locutions comme *uenire in amicitiam*, *in calamitatem*, *in odium*, etc., très fréquentes (notamment dans César) ; de là on est arrivé à dire *uenire amicus* et *uenire amatus*, constructions qu'on trouve déjà en bas latin, cf. *Mulomedicina Chironis* (vers 400 ap. J.-C.?), l. III, 157 : *si equus de uia coactus uenerit* ; et, pour *deuenio*, Greg. Tur., Franc. 7, 40 : *quid thesauri... deuenissent* ; Anthim. 4 : *caro... deuenit cruda* ; v. Thes. V 850, 77 sqq. M. L. 9200. Dans l'exemple de Plaute, Au. 239, *dummodo morata recte ueniat*, *dotatast satis*, qu'on invoque parfois (cf. Havers, KZ, 45 (1919), 372 sqq.), *uenire* a son sens normal : « pourvu qu'elle vienne chez moi (en qualité d'épouse) avec un bon caractère... ».

Dérivés et composés : *uentiō* : venue ; un exemple de Plt., Tru. 622 : *quid tibi huc uentio est* ? ; les composés *conuentiō*, *inuentiō*, *interuentiō* sont, au contraire, usuels et classiques ; *uentor* n'est attesté que dans Ennodius, mais *aduentor* est dans Plaute et s'est maintenu dans la langue parlée ; cf. ital. *avventore*. \**Ventus*, -ūs n'existe que dans les composés *aduentus*, *conuentus*, etc. ; de même, un substantif -*uena* figure dans *aduena*, *conuena*.

*ueniō*, -ā, peut-être dans Varr., Men. 150, cité par Non. 119, 2, *cum illuc uento* (sic libri; *uenio*, éd.), attesté en tout cas dans la glose de P. F. 517, 4, *uentabam dicebant antiqui, unde praepositione adiecta fit aduentabam*; et dans *aduentō*, *reuentō* et par les formes romanes du type *\*deuentāre*, M. L. 2612. Cf. *tiō* en face de *eō*, etc.

*uentitō*, -ās : venir souvent, fréquenter (classique, Cic., Cés., mais rare) ; cf. *cantitō*, *dictitō*, etc.

La plupart des composés de *ueniō* n'ont que le sens du simple, précisé par le préverbe de sens local; ainsi *aduēniō* « venir auprès », « arriver » et « advenir » (en parlant d'événements); de là *aduenā* m. « celui qui arrive, étranger »; *aduentus*, -ūs m. (gall. *adfan*, *asvent*); *aduenticius*; *aduentōrius*; *aduēntō*, -ās « approcher à grands pas », avec un sens accessoire d'hostilité, d'où l'emploi au sens de « attaquer » (cf. *aggredi*), bien conservé dans les langues romanes. M. L. 216, *aduenīre*; 218, *aduenīre* et *aruentīre* (cf. *ad* et *ar*); 219, *aduentor*; 220, *aduentus*; 215, \**aduenācīre*; *anteuēniō*; *circumueniō*; *dēueniō*, conservé avec le sens de « devenir », M. L. 2612 et 2613, \**dēuentāre*; *interuēniō*; *ob*-, *per*-, *post*-, *prae*-, *re*-*ueniō* (-*ueniō*), *super*-, *trāns*-*ueniō*.

Des développements de sens particuliers se sont produits dans *conueniō*, -is « venir ensemble, se réunir », qui, à côté de ce sens propre, conservé dans *conuentus*, -ūs m. « réunion » (irl. *conuent*), *conuenticulum*, *conuenticius*, *conueniō* « assemblée » (britt. *cenjaint*), a pris le sens moral de « convenir avec (et « convenir à »), tomber d'accord », qui s'emploie aussi impersonnellement : *conuenit ut* « il est convenu que » ; M. L. 2192 et 2193, \**conuenium*; 2194, *conuentus*. De là *conueniēns* « qui s'accorde avec ; qui convient, convenable » ; *conuenienter* « en accord avec » ; *conuenientia* « accord, conformité », qui semblent créés par Cicéron pour traduire συμφωνος et συμπράττειν et ἀπολογία ; cf. Fin. 3, 21, *quod*

ὁμολογῶν *Στοιχι*, nos appellamus *conuenientiam*, si *ple-*  
*cei*; Diu. 2, 124, *ex quadam conuenientia et coniunctione*  
*naturae quam uocant συμπάθειαν*; et les contraires *in-*  
*conueniēts* (non dans Cic.), *inconuenienter*, -*tia* (tardifs),  
*disconueniō* (Hor., Lact.), *disconuenientia* (Tert.).

Le substantif *conueniētia* suppose un

Le substantif *contio* suppose un verbe \**co-uenio* comme *co-eo*; v. *cum, contio*.

*ēueniō* (subjonctif ancien *ēuenat*, *ēuenant*), qui, en dehors du sens de « venir de, sortir », a pris le sens moral de « résulter » : *euentus est alicuius exitus negotii, quo quæri solet quid ex quaque re euenierit*, *eueniat*, *euenturum sit*, Cic., Inu. I 28, 42 ; puis simplement de « se produire, arriver » ; d'où *euentum* « événement ».

*inueniō* : venir dans, sur ; par suite « rencontrer »,  
et « trouver, découvrir, inventer ». Dérivés : *inuentio*,  
*-tor*, *-trix*, *-tiuncula*, *-tum*, *-tus*, *-ūs* ; *inuentarium* ;  
\**inuentō*, M. L. 4527 a.

*interueniō* : *intervenir* (d'où gall. *attrywyn*); *interuentus*, -*tor* (Cic.), -*tiō*, M. L. 4499.

*prōueniō* : venir au jour, provenir (correspondant à *prōdūcō*, *prōgignō*), pousser et « bien pousser, réussir », *prōuentus*, -ūs m. : production, récolte, réussite.

*subueniō* : 1° survenir, venir subrepticement ; 2° venir au secours de (cf. *succurrō*, *subsidiū*) ; *subuentō*, -ūs (Plt.) ; *subueniō* (Cassiod.) ; 3° venir à l'esprit, M. L. 8408.

Le *u* initial repose ici sur un ancien *g<sup>uo</sup>* : osq. *kumbened* « conuénit », omb. *benust* « uénérît ». Le grec a, au présent seulement, avec le même suffixe, *βαλνω*, synonyme de *ueniō*. Ailleurs, les formes sont en *-m-* : got. *qiman*, v. angl. *cuman* « venir », tokh. A *kakmu*, B *bekamu* « venu », lit. *gemù*, *gimti* « naitre » (venir au monde), véd. aor. *dgamam*, parl. *jagama* « je suis venu » ; le rôle de *\*-em-* ne semble pas être ici le même que dans *premō*. L'arm. *ekn* « il est venu », véd. *āgan* est ambigu, puisque *n* peut représenter ici un ancien *m* devant *t* : *\*e-g<sup>uo</sup>em-t* ou *\*eg<sup>uo</sup>em-t*. Il y a une autre forme *\*g<sup>uo</sup>ā*, dans véd. *d-gāt*, gr. *de* *ἔλα* (ion.-att. *ἔλη*), arm. *e-kayk* « venez » (et peut-être traces en irlandais, au sens de « mourir », v. H. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, 458). Chacune des trois formes *\*g<sup>uo</sup>en-*, *\*g<sup>uo</sup>em-*, *\*g<sup>uo</sup>ā-*, dont la répartition initiale ne saurait être déterminée, fournissent une aoriste radical ; véd. *āgan* = arm. *ekn*, véd. *agāt* = gr. (dor.) *ἔλα*. Le présent est partout secondaire, soit qu'il ait été obtenu par passage au type thématique de formes à vocalismes divers, comme dans got. *qiman* et v. angl. *cuman*, ou par des suffixes, comme dans skr. *gācchati* « il vient », gr. *βάσχω*, ou dans gr. *βαλνω*, lat. *ueniō*. Le perfectum de lat. *uēni* rappelle, pour le vocalisme, le pluriel got. *gemun* « ils sont venus ». Pour *inueniō*, v. *ignōscō* (fin).

**uennū(n)cula, -ae** (*uēnūcula, uēnnuncula, uēnicula*)  
f. : vigne donnant un raisin séché et mis en conserve;  
cf. Hor., S. 2, 4, 71; Col. 3, 2, 2; Plin. 14, 34. V. *uin-*  
*nus*? Cf. André, REL, XXX, 1952, 136.

**uēnor, -āris, -ātus sum, -ārī** : poursuivre le gibier, chasser. Transitif et absolu, sens propre et figuré. Ancien, usuel et classique. M. L. 9186.

Dérivés : *uēnātus*, -ūs, M. L. 9189 ; *uēnātiō* : chasse, battue ; et « venaison, gibier », M. L. 9187 ; *uēnātor*,

M. L. 9188, -trix; uēnātōrius, M. L. 9188 a; uēnātūra  
f. (Plt.); uēnābulum : épieu de chasse, M. L. 9185 a;  
uēnāticus (-ticius) : de chasse, u. canis; -tīuus (Cas-  
s.) Y. Rich, s. u. uēnābulum, uēnātiō, -tor, -trix.

Sorte d'itératif à voyelle longue radicale d'une racine qui fournit notamment av. *vanaiti* « il conquiert, il obtient par la lutte », v. h. a. *winnan* « lutter », skr. *vanōti* « il gagne, il conquiert », lit. *veja, vỹti* « chasser », etc. La racine est sans doute la même que celle de *uenus*. La formation est du type, exceptionnel, de *cēlare*; elle indique un procès qui se poursuit sans terme défini. — Cf. *Venus*.

Anglica : V, uēsica.

**venter, -tris m.** : ventre. Terme général désignant le ventre en tant que réceptacle des entrailles ou des aliments (d'où *uentri operam dare* « soigner son ventre », etc.) ou en tant que réceptacle du fœtus (cf. g. T.-L. 1, 1, 3 : *ignorans nurum ventrem ferre*. S'emploie aussi pour les objets en forme de ventre, notamment dans les langues techniques, u. *parietis*, u. *aquae ductus*. Ancien, quel : Panroman. M. L. 9205.

Dérivés : *uentriculus* : 1° ventricule du cœur (Cic.) ; 2° estomac (Cels.) ; *uentriculōsus* ; *uentriculātio* (Cael.) ; *uentriculus* (Gloss., M. L. 9208 et 9209 ; *uentriōsus* (et tardifs *uentricōsus*, *uentriōsus*, *uentrōsus*) : ventru (Plt.) ; *uentralis*, d'où *uentrale* « ceinture » (époque impériale) ; *uentrigō*, -ās (bas latin) ; *Ventriō*. Composés rares et tardifs : *uentri-cola*, -cultor, -fluus, -loquus ; *uentrificatiō* (Cael. Aur.). Cf. aussi M. L. 9210-9211. \**ventrisca*, \**ventriscula*.

La formation rappelle celle de gr. γαστήρ (gén. γαστρός) « ventre, estomac ». Des mots, du reste différents tirent eux, comme skr. *uddram* « ventre » (cf., chez Hérodote, δίδρεος γαστήρ) et v. pruss. *weders* « ventre, estomac », lit. *vėdaras* « estomac » offrent une ressemblance, mais lointaine. Got. *gīpus* « στόμαχος,, κοιλία » plus loin encore. V. *uterus*; et *uēscia*.

**uentus**, -I m. : vent. S'emploie au singulier et au pluriel; au sens propre et au sens figuré, comme symbole de l'inconscience; e. g. Cat. 70, 4, *in uento et aqua liberare*; Cic., Pis. 9, 21, *alios ego uidi uentos; alios spezi animo procellas*. Pluriel personnifié et divinisé par Ovid. et Propertius. — **uentus** Turp., Com. R<sup>3</sup> 113. Usité de tout temps. Panron. M. L. 9212.

Dérivés et composés : *uentulus* : petit vent (Plt., Pér.); *uentōsus* « plein de vent (-a *cucurbita*, d'où ventouse », venteux, éventé » et « inconstant, vide, vain »; *uentōsē*; *uentōsiūs*. M. L. 9207 a.

*uentilō*, -ās (ital. *uentilō*, CGL V 650, 43, sous l'influence *uentulus*, cf. ital. *ventolare*, etc.) : transitif, 1<sup>o</sup> expo-  
sant au vent (i. facem) ; en particulier, dans la langue rus-  
se, « exposer le grain au vent, secouer, vanner » (sens  
conservé en roman, cf. M. L. 9207) ; absolu, 2<sup>o</sup> faire du  
vent. Employé par image au sens de « agiter » et, dans  
un langage militaire, « s'agiter, s'escrimer, préluder au  
combat » ; *uentiliāto*, -tor « vaneur » et « jongleur » ;  
*uentilābrum* « van », M. L. 9206 ; *uentilāmentum* ; *uen-  
tūrium* (Gloss.) ; *euētilō*, -ās (Col., Plin.). Sur *uen-*  
a été refait à très basse époque *uentō*, -ās « van-  
ner » ; cf. Hoogterp, *Les vies des pères du Jura*, p. 17,  
M. L. 9204.

*ēuentō*, -ās : terme médical peut-être fait d'après ἀποπνέω : chasser par le vent ; cf. M. L. 3112, \**exventāre*; 3113, *exventulāre*.

Le mot se retrouve dans : gall. *gwynt* (peut-être emprunt), got. *winds*; tokh. A *wānt* (B *yente*), hitt. *ḫu-want-* « vent » (de \**ḫwent-*), tandis que l'indo-iranien a une forme autre : skr. *vātaḥ*, av. *vāto*. — La racine \**wē-* « venter » fournissait un présent radical : véd. *vāti* « il souffle (du vent) », gr. *ἄνω*; ce présent a tendu à être remplacé par des dérivés : v. sl. *vejetū*, got. *wdia* (v. h. a. *vāju*) et le sanskrit même a *vdyati*. Le latin n'a pas gardé de forme verbale. — Le vent est une puissance active, capable d'être considérée comme divine : Celui qui souffle »; il est nommé au masculin : skr. *vāyūh* et av. *vāyuš*, lit. *vėjas*, v. sl. *větrū*; et au féminin : v. pruss. *wetro* (lit. *vėtra* « tempête »), cf. gr. *ἄρφα* « brise ». V. *uannus*.

**uēnum** (nominatif non attesté; on trouve seulement l'accusatif *uēnum*, e. g. T.-L. 24, 47, 6, *dare alqm uenum*, et le datif *uēnō*, Tac., A. 13, 51, 1, *quae ueno exercerent*; le datif *uēnui* dans Apulée a subi l'analogie des formes de supin) : vente.

Dérivés et composés : *uēnālis* : qui est à vendre, vénal ; *uēnāliūs* (bas latin) ; *uēnālicius* : concernant la vente ; spécialement, comme *uēnālis* qui désigne un esclave à vendre, *uēnālicius* m. « marchand d'esclaves » ; *uēnālicium* « marché aux esclaves » ; *uēnālicarius*.

*uēnum dō, dās, dedi, datum, dare* : mettre en vente. Les deux termes de ce juxtaposé ont fini par se souder, d'où *uēnundō et uendō, uendis, uendidi, uenditum, uendere* : vendre, mettre en vente, et aussi, le vendeur ayant l'habitude de prôner sa marchandise, « vanter », e. g. Cic., Att. 13, 12, 2 : *Ligarianam praeclare uendisti*. Ce dernier sens est toutefois plus fréquent dans le dérivé *uendūare* « chercher à vendre », où, du reste, il s'explique mieux. De *uendō*, le passif est *uēneō* (de *uēnum eō* « aller à la vente »), -is, -ī, -ire (-iri, Plt., Pe. 577), comme de *perdō*, *pereō* (cf. aussi *interficiō, intereō*). A côté de *uēneō* un passif *uendor* a été créé, qui est attesté des Varron. Panroman. M. L. 9190.

Dérivés : *uendāz* (opposé à *emāz* par Caton); *uendibilis* (classique); *reuendō* et *reueneō* (Dig.); *uenditum* « vente »; *uendior*, *-trix* (d'où \**uenditricula*, M. L. 9194), *-tiō*, M. L. 9192-9193; *uendiū*, *-ās*, M. L. 9191; *uendiūtū*, *-tor*.

Cf. skr. *vasnām* « prix », d'où *vasnāyati* « il trafique », arm. *gin* (*gnoy*; souvent pl. *ginkʰ*, *gnoc*) « prix d'achat, valeur » d'où *gnem* « j'achète ». L'w de hom. *ζωος* « prix d'achat », att. *ζῶη* « achat, prix d'achat », suppose un ancien \*ō; mais l'he. *ōwa* repose sur \**wasnā*. On ne saurait dire si lat. *uēnuo* repose sur \**wesno-* ou sur \**śsno-*; on pourrait même penser à une forme sans -s- si l'on rapproche v. sl. *věno* « prix de la fiancée, dot ». Le hittite *a uššaniya* « vendre » et *waš-* « acheter », celui-ci sans le suffixe *-no-*.

L'usage fait de *uēnum*, *uēnō* est parallèle à celui du supin, comme l'indique le *uēnuī* d'Apulée (cf. *nuptum*, *pessum dō*). Cf. l'infinitif osco-ombrien en *-um*.

**uenus, -eris et Venus f.** : 1° l'amour physique, l'instinct, l'appétit ou l'acte sexuel : sens bien conservé chez



les auteurs qui traitent de l'amour, Lucrèce, Virgile, Columelle, Pline, etc.; 2° qualités qui excitent l'amour, grâce, séduction, charmes; au pluriel, traduit χάρεις; 3° personifié et divinisé, *Vénus* = déesse de l'amour, réplique latine de l'Ἀφροδίτη grecque, dont elle a pris tous les sens, notamment celui de la planète *Vénus*; par suite « objet aimé comparable à Vénus (fr. « déesse »), belle, amante »; 4° coup de dés favorable (dit aussi *uenerius*).

De *uenus* dérivent deux adjectifs : 1° un adjectif en -io-, indiquant la qualité, *uenustus* (cf. *onus/onustus*) « qui possède ou qui excite l'amour », -a *mulier*, et par dérivation « désirable, séduisant, aimable, gracieux », etc. Adjectif de la prose ou de la poésie familière, ignoré de la poésie épique.

Dérivés : *uenustās* (cf. *honestus/honestās*) : séduction, grâce, etc.; *uenustē*; *uenustulus*, diminutif affectif; *inuenerius*; *uenustō*, -ās « parer, embellir » (Naev., S<sup>t</sup> Ambr.); *dēuēnustō* (Gell.).

2° un adjectif en -io- du type *pater/patrius* indiquant la propriété, *uenerius* « qui appartient à Vénus », -a *sacerdōs*, -us *seruus*; et « érotique ».

Sert d'épithète pour désigner certains objets : -s *iactus*, cf. plus haut; -a *concha*, nom d'un coquillage dont la forme évoque le sexe de la femme, M. L. 9196; -um *lābrum* « cardère », etc. Adjectif rare, exclu de la poésie dactylique.

Composés artificiels : *ueneriuagus*, cf. *uolgiuagus*, *ueneri-peta*.

*Venus* est un ancien neutre en -os/-es, du type *onus*, *opus*, etc., qui a perdu son genre originel, lorsque le concept qu'il désignait a été personifié ou divinisé pour traduire l'Ἀφροδίτη grec, comme *cupido* a été masculinisé pour doter *Venus* d'un fils correspondant à Ἔρως. *Venus*, *uenustus*, *uenustās* sont comparables à *honōs* (sans doute ancien neutre), *honestus*, *honestās*; *ueneror* à *operor*.

*Venus* a un correspondant exact pour la forme dans skr. *uanaḥ* « désir », attesté dans l'instrumental védique *uanase*; cf. aussi les composés *gir-vaṇas-* « aimant les hymnes », « épithète des dieux » et *yajña-vaṇas-* « aimant les sacrifices ».

Le passage du neutre au féminin en latin a pu être favorisé par le fait qu'un certain nombre de noms abstraits sont de genre hésitant; ainsi *decus* et *decor*, etc. Cette hésitation est ancienne (cf. *tepor*). Le sanskrit, à côté de *vānaḥ*, a un féminin *vanī*. Le gr. ἔπος m. est sans doute le substitut d'un ancien neutre.

La racine \**wen-* « désirer » est bien représentée dans les langues indo-européennes, notamment en indo-iranien et en germanique : skr. *vānati*, *vānōti*, *vānāhati* « il désire »; v. h. a. *wunskan* « désirer »; got. *wunna* « se réjouir » et *unwunands* « ne se souciant pas de »; v. h. a. *wunna*, *wunni*, dont la forme rappelle celle de *uēnia*, etc. Le degré long \**wēn-* est dans *uēnor*. V. *uēnēnum*, *ueneror*, *uenia*. Sur le groupe, v. Ernout, Philologica II, p. 87 sqq.

*ueprēs*, -ium m. et f. pl. : buisson d'épine. Usité ordinairement au pluriel, quoique le singulier soit attesté dans la langue impériale (Ov., Col., Plin.); aussi la forme de nominatif singulier est-elle peu sûre : *ueprēs*, *uepris* et même *ueper*.

Dérivés : *ueprētum*; *ueprāticus* (Col.); *ueprēcūla*. Sans étymologie.

*uēr*, *uēris* n. : printemps; printemps de la vie (Cat., Ov.); productions du printemps, cf. *uēr sacrum*. Usité de tout temps. M. L. 9213; beaucoup de formes romanes remontent à *primū uēr* (cf. *primū tempus*), e. g. Caton, Agr. 50, 1, *prata primo uere steracerat luna silenti*; et dans les gloses *uernum* : *primū uer*; v. B. W. *primevère* et *printemps*. On a éliminé le monosyllabe.

Dérivés : *uernus* : de printemps; *uernum* (sc. *tempus*) qui dans la langue familière tend à remplacer *uēr* (cf. *hibernum* en face de *hiems*); *uernō*, -ās : être au printemps ou dans son printemps, M. L. 9234; *uernālis*; *uernātio* : changement de peau, mue printanière, et concret « dépouille de serpent » (Plin.); *uernifer* (= ἔσπορεφής); *uernicomus* (Mart. Cap.); *uernisera* « messilia auguria », P. F. 520, 8, de *uerni* + *serus*, de *serō* « semer »; *uernirosus* (Ps. Tert.); *praeurnat* « le printemps est précoce » (Plin.); *uerculum* « petit printemps », terme de tendresse forgé par Plt., Cas. 837; *uērānum* (*tempus*) (Gloss.) M. L. 9216; *Vērānius*, -a, noms propres; cf. M. L. 9215, \**uērānea*.

Cf. v. isl. *vár* « printemps ». On rapproche, de plus, le groupe de gr. (F)εἶπα « printemps », v. sl. *vesna*, av. *vayhar-*, etc.; le passage de \**wēr-* à \**wer-* remonterait à l'indo-européen : pure hypothèse.

*uērātrum*, -i n. : hellébore. Ancien (Caton), usuel. Étymologie inconnue : [?] probablement de *ueru* « broche » avec attraction de *uērus* n.; v. André, *Lex.*, s. u.

*uerbaseum*, -i n. : molène et bouillon-blanc. Depuis Pline. Étymologie inconnue; le rapprochement de *uerpa* (d'Alessio) ou de *uerbum* (P. Fournier) ne convainc pas. Mot ligure avec suffixe en -asco? V. André, *Lex.*, s. u.

*uerbēna*, -ae f. (usité surtout au pl. *uerbēnae*) : *uerbēna* propre est herba sacra, ros marinus, ut multi uolunt, i. e. λιβανωτίς, sumpta de loco sacro Capitoliū, qua coronabantur fetales et pater patratus foedera facturi, uel bella indicaturi. Abusiue tamen uerbenas iam uocamus omnes frondes sacratas, ut est laurus, oliua, uel myrtus. Serv., Ae. 12, 120. *Uerbēna* est le féminin d'un adjectif \**uerbēnus* de \**uerbesnos*, cf. *terrēnus*, dérivé d'un thème en -os/-es-, \**uerbos* (cf. *uerbera*); c'est l'herbe qui sert à frapper le traité, *ferire foedus*, et avec laquelle le roi touchait le pater patratus; cf. T.-L. 1, 24, 6 : *is patrem patratum Spurium Fusium fecit, uerbena caput capillosque tangens*. — A désigné d'autres plantes magiques ou médicinales, cf. Cels. 2, 22; 8, 10, 7, et notamment la « verveine ». Ancien, usuel. M. L. 9219.

Dérivés : *uerbēnātus*; *uerbēnārius*; *uerbēnāca* « verveine », M. L. 9220 (cf. *lingulāca*); *uerbēnāceus*. Celtique : irl. *berbain*, britt. *vervencou*.

*uerbera*, -um n. pl. : verges, coups de fouet. Le singulier n'est attesté avec le sens de « fouet » qu'à partir de l'époque impériale et aux cas obliques *uerbere*, *uerberis*. Le nominatif *uerber* cité par les gloses n'est pas attesté dans les textes; il est refait sur *uerbera*, comme *iugerum* sur *iugera*. La forme ancienne devait être \**uerbos*, \**uerbus*, gén. \**uerbeses* > *uerberis*. Cf. le composé

*subuerbustus* dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15) : *ulcerosam, compediūm, subuerbustam, sordidam*, que F. explique à tort par « *ueribus ustam* ». Ancien, usuel, non roman. Formes celtiques douteuses : irl. *ferb*?

Dérivés : *uerberō*, -ās : fouetter, frapper à coups de verges; malmenier; M. L. 9221; *uerberō*, -ōnis m. « pendard » (langue familière); *uerbereus* adj. plautinien, u. caput; *uerberātio*, -ōnis, -tor, -tus, -ūs m.; *uerberābilis*, -bundus, tous deux plautiniens; *uerberio*, -ās, fréquemment employé par Caton, F. 519, 28; *ad-, con-, de-, di-, ē-, ob-, re-, trans-uerberō*, tous rares et généralement assez tardifs, sauf *dēuerberāre*, qui est dans Terence; *dīuerberāre* (Lucr.); *transuerberō* (Cic., Fam. 7, 1, 3).

Les correspondants les plus proches se trouvent en balteque et en slave : lit. *virbas* « jeune branche, verge », serbe *vrba* « osier ». Cf. aussi gr. βᾶσις « baguette, bâton » et βᾶδος « baguette, verge ».

*uerbex* : v. *ueruex*.

*uerbum*, -i n. : mot; *uerbum*, *uerba facere* « parler ». S'oppose à *res* « chose, réalité ». Dans la terminologie grammaticale, désigne le « verbe », par opposition à *uocabulum*, le « nom »; cf. Varr., L. L. 8, 11; *Aristoteles* (Rhet. 3, 2) *orationis duas partes esse dicit : uocabula et uerba* (= ὀνόματα καὶ ῥήματα), *ut homo et equus, et legit et currit*. Dans la langue de l'Église a servi à traduire le gr. λόγος. Usité de tout temps. M. L. 9223; celtique : irl. *ferb*.

Dérivés : *uerbōsus*; *uerbōsē*; *uerbōsitiās*; *uerbōsor*, -aris (Iren.). *uerbālis* (tardif) et *uerbiālis*; *uerbium* dans *aduerbium* trad. de ἐπίρρημα, d'où *aduerbiālis*, -līter; \**conuerbium*, M. L. 2196; *di-uerbium* ou *dēuerbium* = διλόγιος, partie de la comédie qui s'oppose aux cantica; *praeuerbium* : préposition, préfixe (Varr.); *prōuerbium* n. : proverbe (classique) (irl. *probeirb*); *prōuerbiālis*, -līter; *uēriuerbium* (Plt., Cap. 568); *uerbificātiō* (Caecil.); *uerbigerō*, -ās (Apul.); *uerbiuolūtatiō* (Plt., As. 307); *uerbulum* : petit mot (Ps.-Aug.); \**uerbulō*, -ās, M. L. 9222.

*Verbum* rappelle got. *waurd* « mot »; v. pruss. *wīrds* (Ench.) « mot », lit. *várdas* « mot »; tous de \**wer-dh-*. Si l'e de *uerbum* est ancien, comme il est probable, ce vocalisme est normal dans un neutre; si le vocalisme de gr. *fépyov*, v. isl. *verk*; pour ce vocalisme, v. lat. *uerum*. Le vocalisme de got. *waurd*, v. h. a. *wort* « parole », est d'un type moins courant; cf., cependant, le cas de lat. *iugum*. V. pruss. *wīrds* est masculin; et lit. *várdas*, avec son vocalisme radical de degré o, doit être aussi un ancien masculin; cf. arm. *gorc* « œuvre », en regard de gr. (F)έpyov, v. isl. *verk*. Le mot est limité à une zone dialectale de l'indo-européen : du balteque au latin. Mais la racine en est indo-européenne : cf. hitt. *weriya-* « appeler », gr. *ῥεπέω* (att. *ῥέω*) « je dirai » et (F)ῥήρα « formule légale, loi » (attesté de diverses manières chez Homère, en éléen, en laconien et en cypriot), lesb. *ῥῥήρω* (noté *ῥῥήρω*), att. *ῥῥήρω*, etc.; av. *urōdām* « prescription », skr. *ordām* « vœu », sans doute v. sl. *rota* « serment »; ombr. *uerfale* « \*uerbale », i. e. « templum effātum », T. E. VI a 8; cf. Varr., L. L. 7, 8; Gell. 13, 14, 1.

*uerdus*, -i m. : cheval de trot, cheval de poste. Mot

de la latinité impériale, attesté depuis Martial, emprunté au gaulois. De là : *ueredārius* « courrier »; *parauerēdus* « cheval de renfort », fr. *palefroi*, B. W. s. u.; M. L. 6231; et germanique : v. h. a. *periferid*, *perfid*; irl. *jalafraidh* semble provenir du français.

*ueror*, -ēris, *ueritus sum*, -ēri (passif dans Afran. Com. R<sup>3</sup> 34) : éprouver une crainte religieuse ou respectueuse pour; cf. Plt., Am. 832 : *funonem, quam me uereri et metuere est par maxime*; Cic., Cat. M. 1, 11, 37, *metuebant eum serui, uerebantur liberi*. Parfois employé impersonnellement, cf. Atta (7), *nihilne te populi ueretur*, et les exemples cités par Non. 497, 45 sqq., et encore Cic., Fin. 2, 13, 39, *Cyrenaici, quos non est ueritum in uoluptate summum bonum ponere*. Avec l'infinif : « avoir scrupule à », e. g. Plt., Am. 1168, *ne ille mox ueretur introire in alienam domum*. — S'est rapidement confondu avec *timeō*, *metuō*; Plaute, Cap. 349, emploie déjà *ne uereare* comme il dit *ne time*, et chez Cicéron et César la synonymie souvent est entière. A *ueror* se rattachent directement *uerenter* (rare, tardif), *uerendus* (poésie impériale), d'où *uerenda*, -ōrum (Plin., Vég.) = *puenda*, les « parties honteuses », M. L. 9227.

Dérivés et composés : *uerēcundus* : respectueux, réservé; vénérable; *uerēcundia* : respect, modestie, réserve, sentiment de honte ou de pudeur; panroman, sauf roumain, M. L. 9225; B. W. *vergogne*; *uerēcundor*, -āris, ancien et classique, mais rare, ne semble plus attesté après Quintilien. Sur la forme en -cundus, v. *fecundus*.

*uerēor*, -ēris : respecter, révéler (ancien et classique); *uerērēns*, *uererentia* (irl. *reberens*), -ter; *uererendus*; *uererēcundit* (archaïque) et *iruerērēns*, -tia (époque impériale); *subueror* (Cic.).

Le présent lat. *ueror* doit remplacer un ancien présent radical. Le germanique a un grand nombre de mots apparentés : v. isl. *varr* « qui fait attention, qui prend garde », *vara* « rendre attentif à », got. *war* « attentif », v. h. a. *biwarēn* « surveiller ». Les formes grecques telles que hom. ὄρωμαι « ils veillent (sur) », θυρωρός « gardien de la porte », att. ῥωυρός « gardien » (de ῥω-ἄρω-), ὄρω « je vois », ἔρωρον, etc., supposent une racine \**wer-*, voisine de \**wer-*; le hittite a *werite-* « avoir peur », *weritenu* « effrayer » (Benveniste, BSL, 33, 138). Pour la forme, ce qui est le plus pers., c'est v. h. a. *werēn* « accorder, fournir », que M. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, p. 518, rapproche de v. irl. *ferid* « il accorde », etc. Si l'on rapproche gaul. *ieuru*, qui semble signifier « il a consacré », le caractère religieux du sens apparaît; mais cette forme est énigmatique.

*ueretrum*, -i n. : parties sexuelles de l'homme ou de la femme : u. *muliebrie* (Cael. Aur.). Diminutif : *ueretillum* (Apul.). De *ueror*, comme *uerenda*? Cf. *fulgetrum*. En tout cas, on ne voit pas comment le dériver de *uerū*. N'aurait que dans la langue impériale (Phédre, Suét., etc.). V. *excetra*. Pour l'e bref, v. Phédre IV, 15; Bücheler, Kl. Schr., III, 52.

*uergō*, -is (parfait et supin non attestés dans les textes, *uerzi*, conjecturé dans Ov., Pont., 1, 9, 52, ou *uerzi* d'après les grammairiens), -ere : incliner, pencher vers (transitif et absolu; dans ce dernier sens, on trouve aussi *uergor*), être sur son déclin (en parlant d'un astre). Non roman.

Dérivés et composés : *Vergiliae* f. pl. « les Pléiades ». Attesté depuis Plt. (Am. 275) ; rapproché de *uēr* par l'étymologie populaire : *dictae quod earum ortu uer finem facit*, P. F. 511, 22 ; *a uerni temporis significatione*, Serv., G. 1, 138.

*conuergō* (S<sup>t</sup> Aug., Isid.) ; *dē-uergō* et *dēuergentia* (Gell., Apul., Tert.) ; *diuergō* et *diuergia*, -*drum* (Grom.) ; *euergō* (T. L. 44, 33, 2) ; *inuergō* (synonyme de *infundō*, Plt., Cu. 108, et poésie impériale) ; *reuergō* (Claud. Mam.) ; *aquiuergium* (Grom.). Tous ces composés sont rares et la plupart sont tardifs. *Vergō* lui-même, quoique classique, est peu usuel et semble appartenir surtout à la langue écrite. La langue parlée employait des composés de -*clīnō*, *inclīnāre*, *declīnāre* ou le dérivé de *penderē*, *\*pendicāre*, qui sont demeurés dans les langues romanes.

Le rapprochement avec skr. *ṛpnākti* « il plie, il incline » n'est qu'à demi satisfaisant.

**uermīna** : v. *uermis*.

**uermis**, -*is* m. : ver. Un doublet *uermen* (cf. *sanguis/sanguen*, etc., M. L. ; *Einf* 3, § 177) est attesté par *uermīna* et ses dérivés et par des formes romanes. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 9231.

Dérivés : 1<sup>o</sup> de *uermis* : *uermiōsus* ; *uermiculus* : vermisseau ; larve ; kermès ou cochenille du chêne, écarlate (= *coctum*, d'où les représentants romans du type *vermeil*, M. L. 9230 ; B. W. s. u.) ; *uermiculus*, -*āris* ; *uermiculātus*, qui désigne le pavé en mosaïque où les dessins s'enroulent et s'enchevêtrent comme des vers ; *uermiculāris* ; *uermicāria* « herbe aux vers » ; *uermiculātiō* (Plin.) ; *uermiculōsus* ; *uermescō*, -*is* (S<sup>t</sup> Aug.) ; *uermifluus* (Paul. Nol.).

2<sup>o</sup> De *uermen* : *uermīna*, -*um* : *dicuntur dolores corporis cum quodam minuto motu, quasi a uermibus scindantur. Hic Graece dolor σφόδρος dicitur*, P. F. 515, 6. Proprement « les vers », c'est-à-dire « maladie causée par les vers » (cf. l'emploi de *uermiculus* pour désigner une maladie des chiens, Gratius, Cyn. 387) ; *uermīnor*, -*āris* (et *uermīnō*) « avoir des vers », « souffrir des vers, ou comme si l'on avait des vers », « déman-ger, chatouiller » ; *uermīnātiō* ; *uermīnōsus*. Malgré le synonyme gr. σφόδρος, est sans rapport avec *uertō*, ou avec *uergō*. A pu être influencé par *tormīna*.

*Vermis* n'a un correspondant exact qu'en germanique : got. *waurns*, v. h. a. *wurm*, v. angl. *worm* ; on rapproche aussi le dérivé petit russe *vermīdnjy* « rouge » (couleur obtenue en utilisant certains insectes) et gr. βόμωξ, σκόληξ ἐν ξύλοις (Hes.). Il y a un mot parallèle plus répandu : skr. *ṛsmi* « ver », persan *kirm*, lit. *kirmis* (acc. *kirmi*), v. sl. *črūt* (altéré de *\*črmti* ; cf. *črūmīnū* « rouge »), irl. *cruim*, gall. *pryf*. Le rapport entre *\*ṛsmi*-et *\*kṛmi*- n'est pas clair. Mot « populaire », instable, à variations singulières (cf. le nom de la « puce », par exemple).

**uernā**, -*ae* m. : esclave né dans la maison. Formation populaire en -*a* ; sur ce mot a été fait, sans doute secondairement, un adjectif *uernus* « indigène » (cf. *uatiā* et *uatius*), attesté à l'époque impériale. Rattaché par l'étymologie populaire à *uēr*, e. g. F. 510, 7 : *uernae qui in uillis uere nati, quod tempus duce natura feturae est...*

Dérivés : *uernāculus*, -*a*, -*um* : indigène, domestique ; d'esclave ; *uernula* m. (époque impériale) et *Vernulus* ; *uernilis* (cf. *seruilis*) : servile ; *uerniliās* ; *uerniliter*.

Sans étymologie claire. Peut-être emprunté. L'étrusque a un gentile *Verna* ; v., en dernier lieu, E. Benveniste, R. Ét. lat., 1932, p. 437.

**uernilāgō**, -*inis* f. : nom d'une sorte de chardon, comme *ustilāgō*, dans Dioscoride et le Pseudo-Apulée. V. Fay, KZ, 45, 116. En rapport avec le gaul. *uernā* « aune, ver(g)ne », à cause de sa couleur ?

**uerpa**, -*ae* f. : membre unifié ; *uerpus*, -*i* m. : circoncis. Mots populaires (satiriques, Priapees). M. L. 9237.

**uerres** (*ueris*, Varr., R. R. 2, 4, 8 ; *uerus*, CGL III 18, 27 ; cf. it. *verro*), -*is* m. : verrat. Panroman, sous cette forme ou sous une forme dérivée. M. L. 9239 ; B. W. s. u. et *verin*.

Dérivés : *uerinus* ; *Verrius*.

Les noms d'animaux domestiques indo-européens que représentent lat. *bōs*, *ouis*, *sūs*, etc., étaient indifférents au sexe et, en fait, désignaient le plus souvent des femelles ; car les mâles ne sont conservés qu'en nombre limité, pour les besoins de la reproduction. Les noms de mâles sont ou nouveaux ou de faible extension. On a vu les cas de *ariēs* et de *taurus*. Pour désigner un « mâle » particulier, on a souvent recours au mot signifiant « mâle » en général : skr. *organ-* « mâle » ; ce nom s'est ainsi spécialisé pour certains animaux : skr. *organ-* signifie « taureau », *organ-* « bœuf » ; lat. *uerres* sert à désigner le « porc mâle », le « verrat ». De même, en face de *ἀρσεν* « mâle » (cf. v. perse *aršan-* « mâle »), le grec a *ἀρσενός* « bœuf » ; cf. *ueruex*. — La racine est la même que celle de skr. *vārgati* « il pleut », *vārgam* « pluie », hom. (F) *ἑρση* « pluie ». Pour la forme, lat. *uerres* rappelle, en quelque mesure, le thème en *\*-yo-* de lit. *veršis* « bœuf, veau » ; v. Ernout, Philologica I, p. 150.

**uerro**, -*is* (parfait non attesté dans les textes ; *uerri* ou *uersi* selon les grammairiens), *uersum*, *uertere* : balayer, sens propre et figuré. Ancien, usuel et classique. Conservé dans les langues hispaniques. M. L. 9238.

Dérivés et composés : *uerriculum* : drague, seine. Rare ; la forme ordinaire est *euerriculum*, M. L. 9240<sup>7</sup> ; *auerro* (Lic. Macer) ; *aduerrō* (Stace) ; *conuerrō* : ramasser en balayant, rafler (cf. *conrado*) ; *dēuerrō* (Lucil., Varr.) ; *euerrō* : nettoyer, enlever en balayant, *euerriculum* « quod Graece σάβηνη dicitur » (Dig. 47, 10, 13, § 7) ; *euerriae*, -*ārum* ; *euerriator* : uocatur qui iure accepta hereditate iusta facere defuncto debet... *Id nomen ductum a uerrendo. Nam exueriae sunt purgatio quaedam domus ex qua mortuus ad sepulcrum ferendus est, quae fit per euerriatorem certo genere scoparum adhibito, ab extra uerrendo dictum*, P. F. 68, 8 ; *prae*, *re-uerro*. V. aussi *uerruncō*.

Il y a un rapprochement net avec v. russe *arzu* « je bats (du grain) », inf. *orēsti*, r. *orōz* « tas de grain », lette *vārsmis* « tas de grain battu, non encore nettoyé » et sans doute hitt. *waršiya-* « moissonneur ». Le sens de éléen *Fepev*, *Fapev* « aller en exil » et le sens, plus général, de gr. *ἔρρω* « je marche avec peine, je vais à ma

perte » sont trop éloignés pour qu'on ose en tirer parti.

**uerūca**, -*ae* f. : hauteur (cf. *Verrūgō*, nom d'une ville voisique) ; spécialisé dans le sens de « excroissance, verrue ». V. Ernout, Philologica I, p. 185. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 9241.

Dérivés : *uerūcula* ; *uerūcōsus* ; *uerūcāria* (herba) : herbe à verrues, tournesol (cf. *uerūca* « ellébore », Gl.).

Dérivé d'un thème *\*ursu-* qui se retrouve dans lit. *ūrsūs* « sommet », v. sl. *orūzu* « en haut » ; l'u est long devant le suffixe secondaire comme dans *pecūnia*, *pecūlium*. La même racine se retrouve, avec d'autres formations, dans skr. *vārgman-* « sommet », *vārgiyas-* « plus haut », *vārgiṣṭha-* « le plus haut ». Pour le sens, cf. v. angl. *wearr* « cal, durillon ».

**uerruncō**, -*ās*, -*āre* : tourner ; *uerruncent*, *uertant*, P. F. 511, 14 ; *uerruncant*, *euellunt* (Gloss.). — Mot de l'ancienne langue religieuse, conservé dans quelques formules, comme son composé *auerruncō* « détourner », avec des formes *auerruncassū*, -*int*, -*ere*. Un dieu *Auruncus* est cité par Varr., L. L. 7, 102, et, sous la forme *Auruncus*, par Aulu-Gelle 5, 12, 14. — *Auerruncō* est beaucoup plus fréquent que *uerruncō* ; et l'on peut se demander si *auerruncō*, dénommatif apparenté à *auerro* « écarter en balayant » (avec influence de *runcō* « s'écarter ? »), n'est pas la forme la plus ancienne, dont on a tiré ensuite, d'après l'analogie de *auertō/uertō*, un simple *uerruncō*.

Verbe expressif, sans étymologie claire.

**uersi-**, **uersus**, **uert-** : v. le suivant.

**uertō** (*uortō*), -*is*, -*tī*, -*sum*, -*ere* (il est possible que la flexion ancienne ait été *uertō*, *uortī*, *uorsus* de *\*uors-* ; mais, à l'époque ancienne, le vocalisme *o* s'est généralisé au présent, les manuscrits de Plaute ont indifféremment les graphies *uortō* et *uertō* ; c'est vers 150 av. J.-C. que semble s'être réalisé le passage de *uort-* à *uert-* ; le SC Ba. a encore *oinuorsei*, *aruorsum* ; cf. aussi *aduortit*, CIL I<sup>2</sup> 586) : tourner. Transitif et absolu (cf. *uorte hāc* « tourne (-toi) par là »). Sens propre et figuré, physique et moral ; d'où « convertir, traduire, changer (en) », *uertere*, *uertere sēsē* in. Employé aussi pour l'intensif *uersāre*, *uersārī* ou le composé *euertere*. Correspond à gr. στρέφω. Ancien, usuel et classique, mais assez mal représenté, sauf par des mots livresques, dans les langues romanes, où il a subi la concurrence de mots nouveaux et plus concrets, *torāre* et *gyrāre*. M. L. 9249 ; B. W. *tourner* et *vire*.

Nombreux dérivés et composés : *uertex* (*uortex*), -*icis* m. : est *contorta in se aqua, uel quicquid aliud similitur uertitur* ; *inde propter flexum capillorum pars summa capitis* ; *ex hoc, quod in montibus eminentissimum*, Quint. 8, 2. Distinction artificielle établie par les grammairiens entre *uortex* « tourbillon » et *uertex* « haut de la tête, cime, sommet ». M. L. 9250. Dérivés : *uerticōsus* ; *uerticālis* (Grom.).

**uerticula**, -*ae* (surtout au pl. *uerticulae* ; *uerticulus*, -*um* tardifs) : jointure(s), charnière(s) ; vertèbre(s). M. L. 9255, *uert-* et *uertu-* ; et M. L. 9254, *uerticula* ; *uerticillus*, -*cillōsus* : peson de fuseau, M. L. 9253 ; *uertigō* (époque impériale) : tourbillon, vertige. M. L. 9256. Dérivés : *uertiginōsus* ; *uertiginō*, -*ās* (*uertiginor*).

**uertebra** f. : articulation, jointure (cf. *latebra*) ; spécialement « vertèbre » ; *uertebrium* n. (= *λοχίον*, Gell. Aur.) ; *uertebriātus*.

**uertibulum** (-*bula*) : jointure, vertèbre, pivot, M. L. 9252 ; et *\*uertibellum*, M. L. 9251, fr. *verveux*, v. B. W., dont dérive bret. arm. *borzevellec* « grive ».

**uertibilis** (*uersi-*) = *μετακτῶτος*, -*biliās* et *inuertibilis*, -*biliās*, trad. de ἀπεκτῶτης, mots de la langue de l'Église ; *uertilābundus* (Varr., Men. 108), de *\*uertilo* ?

**uersōria**, -*ae* (*restis*) f. : terme nautique « couet, cordage qui sert à tourner la voile », d'où *uersōriam capere* « virer de bord », M. L. 9244 ; *uersōrium*, non attesté directement en latin, mais supposé par les dérivés romans, avec le sens de « charrie » ou de « van ». M. L. 9245.

**uersūra**, -*ae* f. : tournure, retournement. Spécialisé dans les différentes langues techniques. En agriculture, « extrémité du sillon » (conservé en sicilien, M. L. 9246) ; en architecture, « encoignure » ; en droit (sens le plus fréquent), « emprunt fait pour payer une dette, virement » ; puis « emprunt » en général, cf. P. F. 520, 5, -*m facere mutuum pecuniam sumere ex eo dictum est, quod initio qui mutuabatur ab aliis, non ut domum ferrent, sed ut aliis soluerent, uelut uerterent creditorem*.

**uersus**, -*ūs* (avec des formes de la 2<sup>e</sup> décl. pl. *uersi*, -*ōrum* dans la langue populaire) m. : abstrait « fait de tourner la charrie au bout du sillon, tour, ligne » ; puis concret « sillon » ; par analogie « ligne d'écriture » (d'abord écrite *βουτροπονηδών*, comme dans l'inscription du Forum), et spécialement « vers ». M. L. 9248. Celtique : irl. *fers*, brit. *gwers*. C'est à ce dernier sens que se rattachent les dérivés et composés : *uersiculus* (Gic.) ; *uersificō* (depuis Lucil.), -*ficor*, -*ficus* (Solin.), -*ficātiō*, -*ficātor* (Quint.).

**uersūtus**, -*a*, -*um* adj. (de *uersus*, cf. *astūtus*, *cornūtus*, etc.) : qui sait se retourner, cf. Cic., N. D. 3, 10, 25, *homo uersutus et callidus (uersutos eos appello quorum celeriter mens uersatur)* ; retors, habile, roué. Souvent péjoratif : *uersuti dicuntur quorum mentes crebro ad malitiam uertuntur*, P. F. 511, 8. De là *uersūtia*, -*ārum*, puis *uersūtia* ; *uersūtilogus*. Cf. gr. εὐστράτηγος.

**uersus** (*uor-*), *uersum* : participe de *uertō*, utilisé comme particule invariable, « dans la direction de, vers », généralement postposée au nom qu'elle détermine. Primitivement n'est pas usité comme préposition, *uersum* (*uor-*), p. u. *uersus* (cf. *ad mare uorsum*), mais comme adverbe préposant un mouvement précédemment indiqué. Panroman ; cf. M. L. 9247.

Le nom d'action *\*uersiō* n'existe que dans les composés du type *conuersiō*, *euersiō*, etc. *Versiō*, d'où « version », est du latin moderne.

Nombreux composés : *aduersum*, *aduersus*, adverbe et préposition avec accusatif « en face, contre », v. fr. *avers* M. L. 221 b et *exaduersum*, -*us* ; *aliōrsum* de *\*aliōrsum* ; *altrōuersum* ; *altrōrsus* ; *deorsum* « en bas », M. L. 2567 ; *sūrsus* (*sūsum*) de *\*subuorsum* « en haut », M. L. 8478 ; *intrōrsus* ; « à l'intérieur » *dextrōrsus*, *sinistrōrsus* « à droite, à gauche » ; *prōrsus*, *prōrsus*, *prōsus* (cf. *prōsa*) « en avant, en continuant, en allant jusqu'au bout » ; *rūrsus*, *rūrsus* « en revenant, en arrière, de nouveau » ; *retrōuersum*, *retrōrsus*, *retrōrsus* « en rétrogradant ».

Composés en *uersi-* (*uorsi-*), *uert-* : *uersicapillus* (Plt.),



Pers. 230); *uersicolor*, -ōris (et *uersicolōrus*, -rius); *uersipellis*, -e : qui change de peau, d'où *uersipellis* m.; « homme qui change de peau à son gré; loup-garou »; *Verticordia*, -ae f. : épithète de Vénus (époque impériale); *uertipedium* « verveine » (Ps.-Ap.).

*uersō* (*uorsō*), -ās : faire tourner avec force ou avec peine ou habituellement; tourner et retourner (sens propre et figuré, physique et moral; cf. *uoluere*), souvent avec une idée de peine ou de douleur, qui vient des tours que la souffrance fait faire au malade. Panroman. M. L. 9242.

*uorsor* (*uorsor*), -āris : se tourner ordinairement; d'où « se trouver habituellement, demeurer, vivre parmi; être occupé de » (Cic.). Le participe *uersātus* a le sens de « versé dans ».

Dérivés et composés : 1<sup>o</sup> de *uersō* : *uersātiō* (époque impériale); *uersābilis* (id.); *uersābundus* (Lucr., Vitr.); *uersātūlis* (Lucr.; époque impériale), M. L. 9243; *conuersō*; *reuersō*, M. L. 7276.

2<sup>o</sup> de *uorsor* : *aduorsor*, -āris : se tourner contre, s'opposer à (cf. *aduersus*); *aduorsator*, -trix.

*auorsor* : se détourner avec affectation ou répugnance, marquer de l'aversion pour; *auersātiō*; *auersābilis* (archaïque); *circumuorsor*; *conuorsor* « vivre avec, fréquenter », M. L. 2197 (mots savants); *conuersātiō*, tous deux d'époque impériale; *controuorsor* (rare, cf. *controuersus*); *dēuersor* « descendre ou loger chez quelqu'un »; *inuorsor* (?) « être occupé dans » (Lucilius); *obuersor* : se présenter sans cesse à, être opposé à. Correspondant à des composés de *uertō*, dont ils sont des fréquentatifs-intensifs.

Composés de *uertō*, le plus souvent transitifs et absolus :

*aduertō* : tourner vers ou contre; aborder, appliquer; *aduersus* « situé en face ou contre, opposé, adversaire »; *rēs aduersae* (opposé à *rēs secundae*); *aduersē* « en termes contradictoires »; *aduersārius*; *aduersitās*. Les représentants romans de *aduertere* et *aduersārius* sont en partie des mots savants, cf. M. L. 221, 222, comme irl. *adbirseoir* « le diable »; v. Vendryes, *Lex. étym. de l'irl. ancien*, s. u.; *ante-uertō* « aller devant, prévenir, devancer » et « préférer »; *uertō* : détourner, se détourner; dérober; *auersitō*; *auersus*, M. L. 821; *auorsus*, M. L. 836; cf. *ἀποστρέφω*, etc.; *circumuertō* : faire tourner autour; dans l'argot des comiques, comme *circumdūcere*, duper, escroquer : *circumuersitō*; *conuertō* : (se) tourner, (se) changer; *conuersiō* (sens religieux); *conuertibilis*; M. L. 2198, *conuersus*?; *controuersus* « tourné en sens contraire », d'où « querelleur » ou « controversé »; *controuersia*, mot de la rhétorique; *controuersiosus*; *dēuertō* : (se) détourner; aller loger, descendre chez; à ce dernier sens s'apparentent *dēuerticulum*, *dēuersor*, *dēuersōrius*; *dēuersōrium* : hôtellerie; *dēuersitō*, -ās; *diuertō* : se tourner en sens opposé; se séparer, différer, M. L. 2701; *diuersus* : en sens opposé(s), d'où « différent, divers », M. L. 2700 a; *diuersē*; *diuersitās*; *diuortium* : séparation; demeuré dans la langue juridique avec le sens de « divorce »; *ēuertō* : bouleverser, renverser, détruire; *ēuersitō*; *ēuersor*; *inuertō* : tourner dans; retourner; mettre en sens inverse, intervertir; modifier; *inuersitō* : inversion, transposition = ἀλλογηρία, ἀναστροφὴ en

rhétorique, « ironie »; *inuersūra* : courbure (Vitr.), cf. M. L. 4528-4530, *inuersum*, *inversē*, \**inversāre*; *obuertō* : tourner vers ou contre; *peruertō* : retourner, détourner et « faire mal tourner, pervertir » (sens fréquent), d'où *peruersus*, -sitas (classiques), *peruersiō* (rare); *prauertō* : faire passer avant, préférer; prendre le premier, prévenir; et *prauertor*, -eris : se tourner d'abord vers; devancer, surpasser; *reuertō* : retourner (transitif et absolu dans ce dernier sens, le médio-passif est usuel à l'infinitif *reuertor*); *reuersiō*; M. L. 7277, *rēuersus*, et 7276, *rēuersāre*; 7278, \**rēuertitāre*; 9706 a, \**reuersicus*.

*retrouersus*, *retrorsus*, -a, -um, M. L. 7272.

*subuertō* « faire tourner par-dessous; renverser, retourner » (sens physique et moral, propre et figuré, fréquent, mais non dans Cicéron et César); *subuersor*; M. L. 8410, *subuersus*; 8409, \**subuērsiāre*; *transuertō* (trā-) : diriger au delà; convertir, transformer; *transuersor* : de travers; *transuersārius*; M. L. 8860, *transuersus*; 8858, *transuersa*; *transuersō*, -ās, Moretum et Peregr. Aeth. 2, 1; *transuērsāre*, M. L. 8859.

Le vocalisme trouble de *uertō* tient à ce que les formes anciennes ont dû offrir une alternance : *er* à l'infinitif, cf. skr. *ṛtate* « il tourne » et got. *wairpa* « je deviens »; *or*, peut-être issu de \**or* dans des formes du perfectum, cf. got. *warþ*, skr. *uavāta*, et issu de *r\**, dans d'autres formes du perfectum, skr. *uavṛt*, got. *waurpun*, et sûrement à l'adjectif en -to-, cf. skr. *ṛtādā*. En fait, l'ombrien oppose *kuvertu*, *couertu* « reuertitō » à *kuvurtus* « reverteris »; *couortust* « reuertitō » et à *trahuorfi* « transuersō »; mais l'osque a une forme en -e dans *ṛpoocei* « Versōri », épithète de Jupiter (Vetler, *Hdb.*, n<sup>o</sup> 187). Du reste, si le perfectum sans redoublement est possible, c'est grâce à l'ancienne opposition entre *uertō* et *uortō*. Mais le passage de *uo-* à *eu-* devant dentale, au <sup>ii</sup> siècle av. J.-C., a tout confondu et la graphie est devenue d'autant plus trouble que le latin notait analogiquement plutôt que phonétiquement. Par suite, les faits latins ne permettent pas de reconnaître l'ancienne répartition. Le thème \**uerte-*, courant en sanskrit, en germanique et en latin, manque partout ailleurs, et même l'avestique n'en a qu'une trace. Le balte et le slave ont des formes verbales, mais ignorent ce présent : lit. *verčiu*, *versti* « retourner (quelque chose) », *viršti*, *vi sti* « se renverser, se changer », v. sl. *orūsti se* « περιστρέφω ». Le thème \**uerte-* a souvent une valeur absolue : véd. *vārtate dātāh* « le char roule », got. *wairpa* « γίγνομαι », que le latin conserve en bien des cas : *uortē hāc*, par exemple. Aussi les formes à désinences moyennes sont-elles ordinaires en védique et le latin a-t-il *re-uertor*. Mais il y a aussi des formes à désinences actives partout. Le parlait, marquant l'état, est actif, d'où *reuertitō* en face de *reuertor*.

L'emploi de *uersus*, *uersum* comme préposition a son parallèle en celtique, où irl. *früh*, *fri*, m. gall. *gwrh* ont un emploi pareil. Le tokharien B a aussi *wratstai* « vers ».

La valeur particulière de *peruersus* rappelle got. *fra-waurþans* « κατεβαρμενος », *fra-wardjan* « φέρειν »; pour la valeur de *per-*, cf. *perdō*, *perēō* et *perimō*; v. p. 497 sous *per-*.

**uertragus** (*uertagus*, *uert(r)aga*, *uertagra*), -I m. : vautre, sorte de lévrier. Attesté depuis Martial; em-

prunté au gaulois; cf. Meillet, BSL, 22, p. 90. M. L. 9257; v. h. a. *wint* de \**uentagus*?).

**Vertumnus** (*Vort*, Varr.), -I : Vertumne, divinité des saisons. Joint à Jānus. *Vertumnus* semble d'origine étrusque « *deus Etruriae princeps* » (Varr., L. L. 5, 46); la forme latine est peut-être une déformation de l'étrusque *Volturna* et *Veltune*, due à une étymologie populaire qui a rapproché le nom du dieu de *uertō* et en a fait le dieu des changements de saison (cf. le nom de *uertumnus* donné à l'héliotrope dans le Pseudo-Apulée). Cf. le *fa-num Volturnae*, T.-L. 6, 2, 2. V. *Volturnus*. Cf., en dernier lieu, Devoto, St. Etr., XIV, 1940, 275 sqq.; R. Bloch, Mém. Ec. fr. Rome, LIX, 1947, 13.

**uerū** (*uerum*, Plt., Ru. 1302, 1304; pl. *uerōnēs*, -um m., Aurel. Vict., Caes. 17; dat.-abl. *uerubus* et *ueribus*), -is n. : broche à rôtir; javelot; cf. Rich. s. u. Ancien, technique. M. L. 9259.

Dérivés : *uerūtus* : -a *pila dicuntur quod uelut uerua habent praefixa*, P. F. 515, 9; M. L. 9263; d'où *uerūtum* n. (époque impériale); *ueruculum* (*ueri-*) : petit javelot, M. L. 9260 (v. B. W. *verrou*). avec un doublet *uerubulum*? Cf. Rich. s. u.; *ueruculātus* (Col.); *ueruina*, -ae f. (Plt., Ba. 887), M. L. 9261.

Cf. omb. *berva* « *uerua* », *berus* « *ueribus* », v. i. r. *bir* et gall. *ber* « broche », got. *gairu* « σκόλοψ, pieu ». Mot propre à l'indo-européen occidental.

**ueruāctum**, -I n. : jachère, guéret, M. L. 9264; *Veruāctor* : le dieu des jachères.

**ueruagō**, -is, -ere : retourner une terre en jachère, défricher.

*Veruāctum* est antérieur à *ueruagō*, qui ne se trouve pas avant Columelle et Pline et qui est sans doute tiré du nom, d'après *agō/āctum*. Étymologie inconnue; le rapprochement avec *uēr*, *uēris* proposé par les anciens n'est qu'une étymologie populaire.

**ueruex**, -ēcis (*uerbez*, *berbez*, Act. Fr. Aru.; *berbiz*, Gloss.; les formes romanes remontent à *berbez*, -icis, cf. *berbi*, Gl. Reichenau) m. : mouton, aries (ou *hircus*) castratus (Gloss.); cf. Varr., L. L. 5, 98 : *quoniam si cui uiri mari testiculi dempti ui natura uersa, uerbez declinata*. Formation de type populaire en -ex, cf. Ernout, Philologica I, 141. Usité de tout temps. M. L. 9270; B. W. sous *brebis*, *berger*.

Dérivés : *ueruēcinus* (*uerbē-* et *berbēnus*, Gloss.) : de mouton; *ueruēcina* (*carō*), M. L. 9269; *ueruēceus*, épithète de Jupiter Ammon; *ueruella* : petite brebis (Char.). Cf. aussi \**uervēcale* (\**bērbēcale*), M. L. 9265; \**uervēcarius*, *bērbēcarius*, 9267; \**uervēcile*, *bērbēcile*, 9268.

Aucun rapprochement net. On a pensé, d'une part, au groupe de gr. *ῥαγῆς*, (F) *ῥαγῆς* « agneau », arm. *gairn* « agneau », skr. *uranaḥ* « agneau, bœuf », d'autre part à i. r. *ferb* « vache ». Cf. *uerres*. †

**uērū**, -a, -um : vrai, véritable, véridique. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9262. Souvent joint à *uincērus*, à *rectus*, opposé à *falsus*; *uērū* n. « le vrai »; *uēr* *uērā* « en réalité »; *uērē* adv. « véritablement », M. L. 9224; *uērū* « vraiment, à la vérité », souvent avec un sens adversatif, opposant la réalité à une assertion fautive précédemment exprimée, « mais en vérité », cf.

Plt., Am. 572-573 : *merito maledicās mihi, si non id ita factum est*. | *Verum hau mentior, resque uti facta dico*; puis simple équivalent de *sed*, surtout après des phrases négatives, cf. *nōn solum... uērū etiam*; *uērō* « en vérité, vraiment; oui vraiment »; peut avoir un sens fort et se placer en tête de la phrase; ou un sens atténué et, dans ce cas, considéré comme enclitique, se place le second mot. Il est alors, par le sens, voisin de *quidem* « or, mais ». *Verum* et *uērō* peuvent se renforcer, d'où : *uērū uērō*; *uērū hercle uērō*; *uērū enim uērō*; *uērū enim*; *immo uērō*; *uērū tamen*, toutes expressions de la langue parlée. Usuel et classique, très fréquent chez Cicéron. Panroman, sauf roumain. M. L. 9228.

Dérivés et composés : *uērītās* : vérité, réalité; *uērāz* : véridique (formé sur *fallāz*, *mendāz*, auquel il s'oppose); *uērāciur*, d'où *ueratius*, M. L. 9216 a; \**uērācus*, fr. *vrai*; *uērō*, -ās : dire vrai (un exemple d'Enn., A. 380); *uērīcola* c. (Tert.); *uērīdīcus*, d'où *uērīdīcentia* (tardif); *uērīfīcō* (Boèce) « présenter comme vrai »; *uērīloquius*, création proposée par Cicéron pour traduire le gr. *ἐτυμολογία*; *uērīloquus*, substitut tardif du *uērīdīcus*; *uērīuerbium* (Plt., Cap. 568); *uērīsīmīlis*, ancien juxtaposé dont les termes sont soudés; *uērīsīmīliter*; *uērīsīmīlītūdō*.

*Vērū* se retrouve dans i. r. *fir*, gall. *gwr*, v. h. a. *wār*. Le slave a *vera* « croyance ». La racine qui, en iranien, signifie « croire »; gāth. *varənaē* « je crois », irait pour le sens; mais *r* y peut reposer sur *l*, et le sens initial est « choisir »; cf. got. *tuz-werjan* « douter ». Le pehlevi a *vāvar* « authentique, qui mérite foi ». V., de plus, l'article *uerbum*.

**uēsānus** : v. *sānus*.

**uescor**, -eris, *uesci* : 1<sup>o</sup> se nourrir (généralement avec un complément à l'ablatif instrumental; avec accusatif, comme *fungor*, dans Acc. 189, 217, Sall., et à l'époque impériale), d'où à basse époque un actif *uescō* « nourrir » (Tert.); 2<sup>o</sup> par extension de sens, « se régaler de », ainsi Acc. 189, *prius quam infans facinus oculi uescuntur tui* et, par suite, « jouir de, user de ». Emploi poétique, sans doute à l'imitation de gr. *ἐστιάμαι* (ἐ. λόγος τῶν τέκνων etc.); cf. Pacuv. 108, *fugimus qui arte (var. arce) hac uescimur*; Lucr. 5, 71, *quoque modo genus humanum uariante loquella | coeperit inter se uesci (= ūti) per nomina rerum*; Vg., Ae. 1, 546, *quem si fata uirum seruanti, si uescitur (= fruitor) aura | aetheria* (peut-être d'après le *uesci uitalibus auris* de Lucr. 5, 857); et même en prose : Cic., Fin. 5, 57, *si gerundis negotiis orbatus possit paratissimis uesci uoluptatibus*. Il y a quelques exemples de Pacuvius et d'Accius où *uescor* est joint à *armis* ou *praemiis* : ainsi Pac. 22 : *qui uiget, uescatur armis*; id. *percipiat praemium*; Acc. 145 : *sed ita Achilli armis inclutis uesci studet*, | *ut cuncta optima leuia prae illis putet*; id. 591 : *nam pariter uideor patriis uesci praemiis*? En outre, un vers de Novius, 52, malheureusement rompu, porte *cur istuc uadimonium | tum uestimentum uesceris* (Nonius, p. 416, 4 sqq.). De ces exemples, F. Muller a conclu à l'existence d'un second verbe \**uescōr* « je me vêts », apparenté à *uestis*. Mais l'hypothèse est inutile et, du reste, *uestiō* ne se trouve jamais employé avec *arma*. Ancien, classique. Non roman.

F. Muller, *Alt. Wört.*, p. 541 sqq., distingue deux

Dérivés : *uterinarius* « concernant les bêtes de somme », *u. ars*; *uterinarius* m. : médecin-vétérinaire; *uterinarius* : infirmerie pour bêtes de somme. L'étymologie a *uehendo*, donnée par P. F. 507, 9, n'est qu'une étymologie populaire; peut-être dérivé de *uetus*; se serait dit d'animaux vieilliss, impropres à faire



des chevaux de course ou de guerre et bons seulement à traîner ou à porter des fardeaux.

**uetō** (ancien *uotō*, cf. Non. 45, 4), -ās, -ul-, -itum, -āre : ne pas permettre, défendre, interdire. Peut-être ancien terme rituel; cf. Non. 45, 4 : *uotium ueteres religione aliqua prohibitum uel interdictum uoluerunt*. Plautus in *Asinaria* (789) : *nolo illam habere causam et uotum dicere*. S'emploie souvent d'interdictions légales. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 9286.

**uetitum** « défense »; *prae-, in-uetius* (tous deux de Sil. Ital.).

Suivant que l'u initial reposerait sur \*u ou sur \*g<sup>uo</sup>, on est tenté de rapprocher soit v. gall. *guetid* « il dit », gall. *dy-wedaf* « je dis », soit got. *qipan* « dire », arm. *koçem* « j'appelle ». Ni l'un ni l'autre rapprochement n'explique ni la forme, qui est du type de *domāre* (racine dissyllabique), ni le sens.

**uetōnica**, -ae (*ueto-*, *beto-*) f. : bétaine, plante (Plin. 25, 84). M. L. 9290 (et *brettonica*, *bri-*, CGL 3, 545, 6). Dérivé par Pline de l'éthnique *Vetūnēs*, ibéro-celtique, mais scandé avec *ō* dans Serenus Samm., v. 821 et 1072, et sans doute à lire *bētōnica*.

**uetus** (et *ueter* refait sur *ueteris*, ap. Enn., Acc.; abl. *ueteri* chez les dactyliques pour éviter le tribrache), -eris adj. : vieux, ancien; d'où subst. *ueterēs* m. pl. « les anciens », *ueterēs* f. (sc. *Tabernae*) « les vieilles Boutiques » (opposé à *Nouae*), nom d'un quartier du Forum; *uetera* n. pl. « vieilles choses, le passé »; dans la langue militaire, « vieux » au sens de « vétérân expérimenté » (sens fréquent et classique, cf. *ueterānus*). Ancien, usuel et bien représenté dans les langues romanes, moins pourtant que le diminutif *uetulus*, qui est panroman (cf. *nous*, *nouellus*). M. L. 9291-9292; B. W. s. u. Irl. *fetarlaic*, de *ueterem* *légem*.

**Vetus**, comme *pūber*, *ūber*, a dû être à la fois adjectif et substantif. Une trace de la valeur de substantif apparaît peut-être dans *uetustus*, dérivé de *uetus* (ancien \**uetos*), comme *onustus*, de *onus*, etc., M. L. 9293 (si *uetustus* n'a pas été formé secondairement sur *uetustās*). A l'époque classique, *uetustior* tend à remplacer *ueterior*. — **Vetus**, *uetustum* *uinum* « vin vieux », s'oppose à *nouum* *uinum*; cf. la vieille formule citée par Varr., L. 8, 21, *nouum uetus uinum bibo, nouo ueteri [uino] morbo medeor*, et P. F. 110, 23. — Le dérivé *uetustās* f. « vieillesse » peut avoir été formé sur *uetus* ou sur *uetulus* (cf. *honestus*, *honestās*).

Autres dérivés et composés : *uetulus*, diminutif de la langue familière; *uetulus* m., *uetula* f. « un vieux, une vieille », M. L. 9291, *uetulus* et *ueclus*; *uetusculus* (Front., Sid.); *uetustēscō*, (-*tiscō*) : vieillir (avec un sens péjoratif, cf. Nigidius ap. Non. 437, 23); *ueterānus* : vieux, âgé; vétérân. Terme technique de la langue rustique ou militaire (cf. *primānus*, *decumānus*, etc.), d'où *conueterānus*; M. L. 9287, *ue(e)trānus*; *ueterāmentārius* (qui suppose un substantif *ueterāmen*, -*mentum*) : savetier qui raccomode les vieilles chaussures (Suét.); *ueterārius* : -a *uīna*; -a *horrea* (Sén.; sans doute aussi adjectif de la langue rustique).

**ueterāscō**, -is : vieillir; *ueterātor* « qui a vieilli dans un métier, exercé par une longue pratique; vieux routier » (souvent péjoratif, cf. P. F. 507, 7); *ueterātrix*; *ueterātorius*; *ueterātoriē* (Cic.). De *ueterātus*, adjectif ver-

bal de *ueterāscō*, a été tiré à basse époque un verbe *ueterō* « rendre vieux » (Vulg.); de *inuerātus*, adjectif de *inuerātscō*, classique et plus fréquent que *ueterāscō*, un verbe transitif *inuerō* (classique, M. L. 4582), *inuerātō* (Cic.). Cf. aussi *ueterescō*, M. L. 9288.

**ueterētum** : mot de la langue rustique (Col.) « champ laissé en jachère, qui n'a pas été cultivé depuis un an », formé d'après *dāmētum*, etc.; cf. *nouellētum*.

\**ueterilis* (Mul. Chir.), d'après *senilis*, *anilis*; *ueterinus*? : v. ce mot.

**ueternus** (formé comme *aeternus*, *sempiternus*, etc.), ancien, M. L. 9289. Usité surtout comme substantif : *ueternus* m. (scil. *aeternus*) : 1° vieillesse, vétusté; 2° engourdissement, torpeur (sens le plus fréquent issu de u. *morbosus*); *ueternōsus*; *ueternōstias*. Il est à noter que la plupart des mots romans qui descendent de *uetus* et de ses dérivés appartiennent à la langue rustique; cf. M. L. s. u.

**Vetus** et *uetulus* désignent ce qui est détérioré, diminué par l'âge et s'opposent à *nous*; au contraire, *senex* indique simplement une classe d'âge qui s'oppose à *iuuenis*; cf. le *uetulus decrepitus senex* de Plt., Mer. 314, et ibid. 290, *Accherunticus senex uetus, decrepitus*. Toutefois, Caton écrit, R. R. 2, 7 : (*pater familias*) *uendat boues uetulos, plostrum uetus, ferramenta uetera, seruum senem*. La nuance du sens de *uetus* se retrouve dans le correspondant balte et slave passé au type thématique : lit. *vētūsas*, v. sl. *vetūxū*. Il n'y a aucun mot pareil dans d'autres langues. — **Vetus** est apparenté au nom de l'année \**wet-*, par exemple dans hitt. *wet-*, gr. *vētor*, *πέτρος*, et \**wetes-*, dans gr. (F)έτος. On a objecté qu'une ancienneté d'un an ne détermine pas chez l'homme ou chez les animaux domestiques la dégradation indiquée par lat. *uetus*, sl. *vetūxū*; skr. *vatsāh* désigne le « veau » (animal de l'année, cf. *uiulus*), got. *wiprus* l'« agneau ». Mais on voit dans la vieille formule conservée par Varon, où *uetus* opposé à *nouum* désigne le vin de l'ancienne année, c'est-à-dire de l'année précédente, comment *uetus* a pu prendre le sens de « vieux ». Cf. Benveniste, R. Phil., XXII (1948), p. 124 sqq., et Skutsch, Arch. L. L. G., XV, 36 sqq. Les langues qui ont \**wet-* « année » ignorent \**wetus* « ancien », et inversement : l'irlandais a *on hurid* « ab anno priore » en face de gr. *πέτρος* « l'année dernière » et *feis* « trüie » en face de skr. *vatsāh*; mais il n'a rien de pareil à lat. *uetus*; en revanche, le latin n'a rien qui réponde à gr. *πέτρος*, etc., et le balte et le slave ont recouru à un nom de l'année révolue dans lit. *pėrnai* « l'année dernière », v. sl. *lani* (même sens), en face du vieux composé représenté par gr. *πέτρος*.

**uexillum** : v. *uēlum*.

**uexō**, -ās, -āul-, -ātum, -āre : agiter, inquiéter, tourmenter; attaquer. Ancien (Caton), usuel et classique, au sens physique comme au sens moral. Formes romanes savantes. M. L. 9294.

Rattaché par les anciens à *uhere*; cf. Gell. 2, 6, 5 : *uexasse graue uerbum est factumque ab eo uidetur quod est « uhere », in quo inest uis iam quaedam alieni arbitrii; non enim sui potens est iam uehitur. « Uexare autem, quod ex eo inclinatum est, ui atque motu procul dubio uastiore est. Nam qui fertur et rapsatur (sic A. raptatur ω) atque huc et illuc distrahitur, is uexari pro-*

prie dicitur... Non igitur, quia uolgo dici solet « uexatum esse » quem fumo aut uento aut puluere, propterea debet uis uera atque natura uerbi deperire, quae a ueteribus, qui proprie atque signate locuti sunt, ita ut decuit, conseruata est. On trouve, en effet, *uexō* au sens de « entraîner violemment, emporter », notamment en parlant de vaisseaux; cf. Lucr. 6, 430 : *nauiqia in summum ueniant uexata periculum*, ou de nuages, Ov., M. 11, 435 : *uenti caeli nubila uexant*; de même, *uexatio* a aussi le sens de « mouvement(s) violent(s), secousse(s) » : u. *partus* (Plin.); *ipsa enim uexatione constringitur (arbor) et radices certius figit* (Sén., Prov. 4, 16), à côté du sens de « tourment(s), trouble(s), vexation(s) »; *uexāmen*, celui de « secousse(s) », Lucr. 5, 340.

Autres dérivés : *uexātor* (Cic.), -*trix* (Lact., Prud.), -*tius* (Cael. Aur.); *uexābilis*, -*biliter* (Lact., Cael. Aur.). — Composés : *conuexō* (rare); *diuexō* (= *distrahō*, ancien et classique).

La racine de *uexāre* est homonyme de celle de *uhere*; mais elle en semble distincte car le groupe de *uhere* indique, précisément, la notion de « transporter dans un char ». La valeur affective du verbe latin tient à la formation désidérative, marquée par -s-. Cf. got. *gawigan* « mettre en mouvement, secouer », *wegs* « mouvement violent de la mer, vague », v. h. a. *wāga* « balance », dor. *γῶάφοχος*, hom. *γῶάφοχος* « qui secoue la terre ». Lat. *uexis* « levier » rappelle gr. *ὄχλαός* et *ὄχλας* « soulever avec un levier ».

**-uexus** : v. *conuexus*.

**uia** (*ueha*, forme attribuée aux *rūstici* par Varr., R. R. 1, 2, 14), -ae f. : voie, route, chemin, rue (opposé à *uēmia*, sentier, trottoir); chemin parcouru (= *iter*), marche, voyage; chemin à suivre, méthode (= *méthode*). Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain, et a fourni de nombreux dérivés et composés romans. M. L. 9295.

Dérivés et composés : *uiō*, -ās : voyager. Attesté depuis Quintilien, 8, 6, 33, qui en blâme la forme, « *uiō* » pro « *eo* » infelicitius *factum*; *uiantes* « les voyageurs », M. L. 9296. Composés : \**conuiō*, M. L. 2199; *deuiō* (tardif; peut-être formé directement sur *dūius*); *inuiō* « marcher sur » (Sol.); sur *inuiāre* « envoyer », v. M. L. s. u. *uia*, p. 776; B. W. s. u.; *transuiō* (Lucr. 6, 349 (?); *uiātor* : 1° voyageur; 2° appariteur, quia *initio*, omnium *tribuum cum agri in propinquo erant Vrbis atque adsidue homines rusticabantur, crebrior opera eorum erat in uia quam urbe, quod ex agris plerumque euocabantur homines a magistratibus*, F. 508, 27 sqq. Sans doute formé directement sur *uia* (cf. *olus*, *olitor*), et non dérivé de *uiō*, qui est beaucoup plus tardif. De là *uiātorius*. L'ancien juxtaposé *ob uiam* « devant la route, à l'encontre de » (cf. Plt., Amp. 985), *qui obuiam obsistat mihi*, cf. *obiter*, s'est employé comme adverbe.

**uiālis** : épithète des dieux Lares placés sur la route; *uiārius* (ancienne forme d'ablatif pluriel *uia-sis*, CIL I<sup>2</sup> 585, l. 12) : qui concerne la route, M. L. 9297; *uiāticus* : du voyage, -a *cēna* (cf. *rūsticus*); *uiāticum* n. : provisions de voyage, argent pour le voyage (d'où *uiāticus*, Plt., Men. 255; *uiāticulum*, Dig., Apul.) ; puis « ressources, provisions » et, à basse

époque, « voyage »; *āuius* (surtout poétique); *dēuius*, tirés de *ā uiā*, *dē uiā* (cf. *sēdulus*, de *sēdulō*); *in-uius*; *obuius*, tiré de *obuiam*, M. L. 6026; *obuiāre* (tardif), M. L. 6027; *peruius*, M. L. 6438, et *imperuius*; *praeuius*; *biuius* « qui se partage en deux routes »; *biuium* n. « embranchement de deux routes »; *truius*, d'où *truium* n. « embranchement de trois routes », M. L. 8928; *Triuia*, épithète de Diane (poétique); *truiādm*; *truiālis* : de carrefour, banal, trivial (époque impériale); *truiāliter*; *quadriuius*, d'où *quadriuium* n. « carrefour » (cf. aussi \**quadrifurcum*, M. L. 6947); *uiocūrus* : agent-voyer, Varr., L. L. 5, 5, 7 et 158, dont le vocalisme *o* dénonce la formation récente (d'après les composés grecs en -*o*? V. Stolz-Leumann, Lat. Gr.<sup>6</sup>, p. 248, bas).

Le mot est italique : osq. *viū*, ombr. *uia*, *uia* et, à en juger par got. *wigs* « chemin », doit représenter \**weghyā*, cf. lit. *vežė* « ornière de voiture. V. *uehō*; toutefois, l'osq. *veia* « plastrum », P. F. 506, 3, est embarrassant. Le genre féminin du mot ne surprend pas : cf. gr. *ὁδός*, *ἀρπαγός*, russe *troptā* « sentier, voie (d'une bête) », en face de pol. *trop* « voie (d'une bête) », dont le genre est masculin. Le genre féminin tient à ce qu'il s'agit dans lat. *uia* de la trace des chars comme dans \**tropo-*, \**tropo-* d'un creux tracé par les pieds (pès est masculin). Sur *uia* et *iter*, v. Ernout, *Aspects*, p. 146 sqq.

**uibia**, -ae f. : traverse horizontale posée sur les pieds fourchus d'autres planches dites *uarae*, pour former un tréteau sur lequel les ouvriers peuvent se tenir, d'où le proverbe *sequitur uaram uibia* « la planche tombe avec ses étais », cf. Aus., Id. 12. Technique et rare; sans étymologie.

**uibrēcs**, -um f. pl. (pour la quantité des deux *i*, v. Perse 4, 48) : *plagae uerberum in corpore humano*, P. F. 507, 36. Attesté d'abord au pluriel, cf. Varr., L. L. 7, 63 (*uibrices*), et Non. 187, 14; le singulier *uibex*, *uibris* est tardif (époque impériale). Mot ancien, populaire. Les gloses ont aussi *uimex*, *μολόψ*, *cicatrix*, et *uipex*, q. u. Sans étymologie, mais rentre dans la série des noms en -*ex*, -*ix*; v. Ernout, *Philologica* I, p. 154.

**uibrōnēs** : fleur de la plante appelée *Britannica* (sorte de patience), Plin. 25, 21.

**uibracae** : *pili in naribus hominum, dicti quod his euolsis caput uibratur*, P. F. 509, 1. Texte de Lindsay; mais la forme est peu sûre. Certains lisent *uibrissae* d'après *uibrissō*; les gloses ont *uibracae*; cf. l'apparat critique de Lindsay et Thes. Gloss., s. u. Sans doute formation populaire rattachée à *uibrō*?

**uibrō**, -ās, -āul-, -ātum, -āre : transitif et absolu « agiter rapidement, secouer, darder, brandir, balancer; faire vibrer »; et « s'agiter, trembler, vibrer, scintiller ». Se dit souvent de la voix, de là le dérivé avec suffixe imité du grec, *uibrissō*, -ās : -are est usé en *cantando crispare*. Titinius (170) « *si erit tibi cantandum, facito usque exuibrisses* », P. F. 509, 3. Classique, usuel. M. L. 9300.

Autres dérivés et composés : *uibrāmen*; *uibrātiō*; *uibrātus* m. « fait de brandir ou de darder »; *uibrābilis*; *uibrābundus*, tous rares et tardifs; *uibrissa* : *σεισμον-γίς*, CGL 517, 43; *uibrō* (rare, latin impérial); *reubrō*

« réfléchir (la lumière) »; *reuibrātio*; *reuibrātus*, -ūs m.  
« réflexion » (tardifs).  
On rapproche skr. *vepate* « il s'agit, il tremble »; v.  
isl. *veifa* « être dans un mouvement vibratoire ». Le  
latin reposerait sur \**weib-* en face de \**weip-*.

**utburnum**, -I n. : viorne, arbrisseau (Vg., B. 1, 26).  
M. L. 9301.

Sans étymologie. Pour la formation, cf. *laburnum*.

**uica peruica** : v. *uinca*.

**Vica Pota** : nom d'une déesse (Cic., Leg. 2, 11, 28;  
T.-L. 2, 7, 12) de la Victoire. De *uincō*?

**uicānus** : v. *uicūs*.

**uicēni**, **uicēsimus** : v. *uiginti*.

**uicessis** : v. *as*.

**uicia**, -ae f. : vesce, plante. Attesté depuis Caton.  
M. L. 9308. Celtique : gall. *gwyg*; germanique : v. h. a.  
*wicka*.

Dérivés : *uiciālia*, -ium : tiges de la vesce; *uiciā-  
rius* (Col.) : -m cribrum.  
Sans correspondant.

**uicēnus** : v. *uicūs*.

**uicis**, **uicem**, **uice** : génitif, accusatif et ablatif d'un  
substantif féminin *uix* dont le nominatif et le datif ne  
sont pas employés (le génitif lui-même est rare et tar-  
dif; la période républicaine ne connaît que *uicem* et  
*uice*); au pluriel, *uicēs*, nominatif et accusatif pluriel  
et *uicibus*, datif-ablatif : place occupée par quelqu'un;  
cf. Plt., Cap. 526 : *quin male occidam optetamque pes-  
tem eri uicem* — *meanque*. S'emploie surtout dans des  
locutions adverbiales *uicem* « à la place de », *uice* « au  
lieu de », *uice uersā* « la place étant tour-  
née », *mutuā uice* « en changeant réciproquement de  
place », *in uicem* « pour prendre la place de, au lieu de »  
(M. L. 4533), *ad uicem*, même sens (époque impériale)  
et *ad inuicem* (Vég.). Du sens de « à la place de », on est  
passé au sens de « au tour de », de là le sens de « tour,  
fois » (époque impériale); *ager tertia uice arabitur*,  
Pall. 10, 1; *tesserulas in medium uice sua quique iacie-  
bamus*, Gell. 18, 13, 1; *uice quadam* « une fois », Sid.,  
Ep. 7, 1; et au sens de « en échange de », de là le sens  
de « échange, retour, juste retour, compensation » :  
*reddere, referre uicem*, etc.; de « retour de la fortune »,  
« sort, destinée humaine, avec ce qu'elle comporte de  
changeant »; *vicissitudes*, sens surtout réservé au plu-  
riel *uicēs*, dont l'emploi appartient à la langue impériale  
et qui a passé dans les langues romanes, où il a fourni  
les mots du type fr. *fois*. M. L. 9307; B. W. s. u. Panro-  
man, sauf roumain.

Dérivés : *uicārius* : qui prend la place de, qui rem-  
place, qui supplée; substantif « lieutenant, sup-  
pléant », M. L. 9303 a; B. W. *voyer*; celtique : irl.  
*bicaire*, *fichire*; *uicāria* « esclave suppléante »; *uicā-  
riānus* (bas latin); *uicissim* : à son tour, tour à tour  
(bâti sur le pluriel, de \**uices-im*, avec assimilation  
par harmonie vocalique); et *uicissatim* (archaïque);  
*uicissitās* (Acc. 586 ap. Non. 185, 16); *uicissitūdō*  
(classique, singulier et pluriel) : alternance, vicissi-  
tudes(s).

Cf. aussi, en bas latin, *uicequæstor*, *uicequæstura*  
(Ps.-Asc.), au lieu de *proquæstor*, *uicedominus* (Gloss.),  
demeuré dans *vidame*, M. L. 9305; et M. L. 9304, \**ut-  
cāta* « fois »; 9306, \**uicēda* « échange ».

On rapproche gr. (F)εῖω je « cède », en face des  
formes germaniques qui supposent \**g* : v. sax. *wikan*  
« céder ». Cette alternance indique un ancien type athé-  
matique qui rendrait compte de lat. *uic-*, qui est sûre-  
ment ancien et non emprunté. Pour le sens, cf. v. h. a.  
*wehsal* « changement », où le caractère de la gutturale  
n'est pas déterminable.

**uictima**, -ae f. : victime, bête offerte en sacrifice aux  
dieux. Ancien (Naevius, Plaute) et usuel; sens propre  
et figuré. Cf. *hostia*. Non roman. Étymologies populaires  
dans Festus, 508, 15 : *uictimam Aelius Stilo ait esse uti-  
tulum ob eius uigorem. Alii aut quae uincta adducatur ad  
altare, aut quae ob hostis uictos immoletur*. La finale  
rappelle celle de *sacrima*, cf. *sacer*.

Dérivés : *uictimārius* adj.; *uictimārius* « victi-  
maire »; *uictimō*, -ās : offrir comme victime (rare et  
tardif).

On s'accorde à rapprocher ombr. *eveietu* « voué »,  
T. E. II b 28, qui peut reposer sur \**z-weigetōd* (cf., tou-  
tefois, Vetter, *Hdb.*, p. 205), et le groupe de got. *weiha*  
« consacrer ». Mais la formation, comme celle de *sacrima*,  
est d'un type non représenté en latin. Il y a lieu de se  
demander si, tout indo-européen qu'il paraisse être, le  
mot est proprement latin; il n'est, du reste, pas exclu  
que l'étrusque ait emprunté le mot à quelque langue  
indo-européenne et l'ait transmis au latin. En somme,  
cas obscur.

**uicūs** (*uēcus* dialectal; cf. CIL I<sup>a</sup> 1806), -ī m. : pâté  
de maisons, quartiers dans une ville, rue (*uicūs Tuscus*  
à Rome); village, bourg. Ancien (Caton), usuel. M. L.  
9318. Celtique : irl. *fich*, gall. *gwig*; germanique : v.  
néerl. *wik*, v. h. a. *wich*.

Dérivés : *uiculus*, -ī m. : bourgade, hameau (clas-  
sique), M. L. 9316; *uicānus* « de village »; subst. *uicē-  
nus* « villageois », cf. *pāgānus*, M. L. 9302; *uicānus*  
(Cod. Just.); *uicātum* adv. « par rues, par quartiers,  
par villages »; *uicinus* : qui est du même quartier,  
ou du même village, voisin; subst. *uicinus* m., *uicina*  
f. « voisin, voisine »; *uicinium* « voisinage »; panroman.  
M. L. 9312 (les formes romanes supposent *uicinus* et  
*uēcinus*, sans doute dialectal). Dérivés : *uicinālis*  
vicinal; *uicinia* f., M. L. 9310 a; *uicinītās* : voisinage  
abstrait et concret, M. L. 9311; *uicinītus* adv. (Cod.  
Theod.); *uicīnor* (*uicīno*), -āris : voisiner, M. L. 9309;  
*aduicīno*; \**uicīnātus*, -ūs, M. L. 9310; *uicīnārius* :  
uia (Hyg., Grom.) : rue vicinale (entre les quartiers  
d'un camp).

**uilla**, -ae f. (et *uella* attribué aux *rūstici* par Varr.  
R. R. 1, 2, 14) : 1° ferme, maison de campagne; 2° vil-  
lage (Apul., St Jér., Rutil. Namat.). Sur ce second sens  
v. Sofer, p. 178, n. 1, et Ernout, *Philologica* I, 108; B.  
W. *uille*. Ancien, usuel; panroman, sauf roumain. M.  
L. 9330; v. h. a. -*uīl*.

Dérivés : *uillāris* (Plin. 10, 116, u. *gallinas*), M. L.  
9332, v. h. a. *wīlari*, bret. *gwiler*; *uillāticus*, adjectif  
de la langue rustique (Varr., Col., Plin.; cf. *siliuāti-  
cus*); *uillānus*, M. L. 9331 (cf. *siliuānus*, *campānus*

etc.); *uillārius* (bas latin); *uillatōria* : *terriōria* (Gl.)  
*uillicus*, *uillica* : fermier, fermière (M. L. 9333 a,  
*uillicus*); *uillīcor*, -āris (*uillīco*) : « faire fonction de  
*uillicus*; séjourner à la campagne »; *uillīcō*, -ōnis m.  
(Apul.); *uillīcātio* f.; *uillīcātus*, -ūs m.; *subuillicus*  
(Inscr.).

Il n'est pas douteux que *uicūs* soit, comme gr. (F)οῖ-  
ος et skr. *vepā* « maison », une formation thématique  
dérivée du thème i.-e. \**weik-* indiquant l'unité sociale  
immédiatement supérieure à la « maison » du « chef de  
famille »; ce sens est indiqué par av. *vis-*; c'est au fond  
celui de véd. *vi*, où il est moins net; on s'explique par  
là le sens de v. sl. *viśt* « village », comme celui du dérivé  
lat. *uicūs*. Le fait que le thème \**weik-* avait un sens  
précis dans l'organisation politique indo-européenne  
ressort du composé : skr. *viśpātī*, av. *viśpātī* « chef  
de vis- », qui, avec un autre vocalisme, a un pendant  
dans lit. *višpātis* « seigneur », v. pruss. *waipattin*  
« dame ». L'accusatif du thème se retrouve sans doute  
dans gr. (F)οῖα-δε : à la maison; avec vocalisme radi-  
cal zéro, on a hom. τριχλ-(F)αες « en trois tribus ».  
— Le gotique désigne le « village » par un dérivé de  
thème en \**-es*, *weihs*. — Au groupe de *uicūs* se rattache  
*uilla*; mais la formation n'est pas transparente. En  
raison de got. *weihs* « xόμην », on peut partir de \**weik-s-lā*;  
la gémination de *l* serait secondaire et relèverait du  
type des mots expressifs (ou noterait, comme dans *mille*,  
la prononciation palatale de *l*). Les formes celtiques,  
du type irl. *fich*, sont empruntées au latin.

**uidēlicet** : adverbe, formé comme *uicēlicet*, « évi-  
demment, comme c'est visible », souvent avec un sens  
ironique, comme *scilicet*. Quelquefois suivi d'une propo-  
sition infinitive dans l'ancienne langue, e. g. Plt.,  
St. 555 : *uidēlicet parcum fuisse illum senem*, comme  
s'il y avait *uidēre licet*, mais la construction paratactique  
est la plus fréquente. Ancien, usuel et classique; mot  
de la prose.

**uidēō**, -ēs, **uīdī**, **uīsum**, **uīdēre** : voir. Absolu et tran-  
sitif; e. g. Plt., Mi. 630 : *clare oculis uideo, pernix sum  
pedibus, manibus mobilis*; Vg., B. 6, 21 : *iamque ui-  
denti sanguineis frontem moris et tempora pingit*; et  
l'emploi de *uidēns* dans l'expression proverbiale *uiūus  
et uidēns*, Cic., Sest. 59; à côté de Plt., Mi. 368 : *tun me  
uidistis? 369-370, numquam hercle deterrebore | quin uide-  
rim id quod uiderim*, etc. Par extension, « regarder, aller  
voir » (= *uisō*), etc.; et, d'une manière générale, « s'aper-  
cevoir ». *Uideo*, marquant un état, est d'aspect indé-  
terminé. L'aspect déterminé s'exprime par les compo-  
sés de *speciō* : *aspiciō*, *cōspiciō*, etc. Il n'existe pas de  
composés \**ad-*, \**cōn-uidēō*. — Se dit aussi d'autres sens  
que la vue et de la vue d'esprit, e. g. Cic., Fam. 6, 3, 2 :  
*quem exitum ego iam uideo animo quam ea quae oculis  
cernimus*, et cf. l'emploi de *uidēns* dans la langue de  
l'Église pour désigner le « prophète »; de là « com-  
prendre » (= *percipiō*), « examiner » (= *cōsiderō*, *re-  
puō*); « voir à » (*uidēre ut, nē*). Ce sens moral se retrouve  
dans les composés, et notamment dans *prōuidēre* et ses  
dérivés. Usité de tout temps; panroman. M. L. 9319.

A *uidēō* correspond le passif : *uideor* : 1° être vu; e.  
g. Varr., R. R. 1, 3, 4 : *ubi sol sex mensibus continuus  
non uidetur*; 2° sembler, paraître; d'où l'impersonnel  
*uideatur* « il semble ».

Dérivés et composés : *uīsum* n. : vision, apparition  
(sens concret), songe; dans la langue philosophique,  
traduit le gr. *φαντασία*, cf. Cic., Acad. 1, 11, 40, etc.,  
M. L. 9383; *uīsor* (St Aug.); *uīsiō* : vision (abstrait  
et concret), vue, faculté de voir; point de vue  
(= *θεσπεία*). Rare et technique; appartient à la  
langue philosophique, qui l'a sans doute créé pour  
traduire *φαντασία* et *φαντασμα*, M. L. 9376 a; *uīsus*,  
-ūs m. : vue (sens actif et passif : faculté de voir ou  
d'être vu [abstrait ou concret]), aspect, apparence,  
M. L. 9384; *uīsius* (Mar. Victor.); *uīsuālis* (Chalc.).

*uīsbilis*; -*bilitās* et *inuisibilis*, -*bilitās*,  
-*bilitās* (tardifs et rares); *uīsuālis*, -*liter*, -*litas* (id.),  
créations de la langue de l'Église ou de la langue  
philosophique pour traduire *ὁρατός* et *ἀόρατος*, *θεα-  
τός*, *θεωρητικός*; *uīsficus* (bas latin).

Composés de *uidēō* : *uidēns* : v. ce mot; *inuideō*, id.  
*per-uideō* : voir à fond, distinctement (substitut du  
terme ordinaire : *perspicio*).

*praeuideō* : prévoir (surtout au sens moral; le sens  
physique est poétique : Vg., Ov.; le terme ordinaire est  
*prospiciō*).

*prōuidēō* : voir d'avance, prévoir; pourvoir à. Ancien,  
usuel et classique. M. L. 6793 a. Le participe *prōuidēs*,  
qui n'a en face de lui aucune forme verbale ainsi réduite,  
a pris un sens spécial : « conscient, sage, habile »; le  
dérivé *prōuidētia* a la valeur correspondante « connais-  
sance, sagesse ». La forme *prōuideō*, qui se trouve déjà  
chez Plaute, est refaite et a par suite toute la valeur  
que lui donnent les éléments composants : « connaître  
d'avance, prendre des précautions ». C'est ce qui a per-  
mis de faire *prōuidēs*, *prōuidenter*, *prōuidētia*, non  
attestés, semble-t-il, avant Cicéron, qui a peut-être créé  
ce groupe sur le modèle de gr. *πρόνοια*, et qui définit  
correctement, Inu. 2, 53, 160 : *providentia est per quam  
futurum aliquid uidetur ante quam factum sit*, et l'em-  
ploie déjà en parlant de la Providence divine, e. g.  
Diu. 1, 51, 117, *deorum providentia mundum adminis-  
trari*. La Providence a même été divinisée à l'époque  
impériale, comme en gr. *Πρόνοια*, et par là le terme a  
passé dans la langue religieuse, tandis que *prōuidētia*  
restait un mot « laïc », correspondant au gr. *πρόνοιας*,  
cf. Cic., Off. 1, 43, 153; *prōuidēs* (cf. *inuidēs* et *inuideō*)  
qui prévoit, et « qui pourvoit à », joint à *prōuidēs* par  
Cic., Part. 5, 15 : *orator prudens ac providus*; classique,  
mais non attesté avant Cic.; *imprōuidēs* : imprévoyant,  
d'où *imprōuidētia* (Ter.); *prōuidē* et *imprōuidē*; *prōui-  
sus*, -a, -um; *prōuīdō* « à dessein » (Tac.); *imprōuīdus*  
« imprévu » (= *ἀνπροβόητος*); *imprōuīdō*, *dē*, *ex im-  
prōuīdō* et *imprōuīdē* « à l'improviste » (attesté depuis  
Plaute); *prōuīsiō* (Cic.) = *πρόσφωσις*; *prōuīsus*, -ūs m.  
(Tac.); *prōuīsor* (époque impériale).

*prōuidēs* : v. ce mot.  
*reuideō* (rare, mais déjà dans Plaute); *reuīsiō* (Claud.  
Mam.).

**uīdō**, -is, -ī, -um, -ere : désideratif et intensif de  
*uidēō*, transitif et absolu « chercher à voir, aller voir,  
visiter examiner »; d'où *uīsenda*, -ōrum « choses dignes  
d'être visitées, curiosités ». Ancien, usuel et classique.

*Visō* a un fréquentatif : *uīsiō*, -ās : 1° (aller) voir  
souvent; 2° dans la Vulgate, *uīsiō* se dit d'une manifes-  
tation de Dieu à l'homme pour l'examen, rigoureux ou



bienveillant (ce dernier sens plus rare), de ses actes, de là « avoir l'œil sur, contrôler, châtier » (cf. le sens de fr. *visiter* dans Massillon ou de l'all. *heimsuchen*), M. L. 9377; 9378, \**visitor*, d'où *uisiatio*, *uisiatio* = ἐπι-ορισμός, rares et tardifs; *reuisiō*, -ās, M. L. 7281; *inuisiātus*. Composés de *uisō* : *circum-*, *con-*, *in-*, *inter-*, *re-* *uisō*; cf. ombr. *revestu* « *reuisiō* ».

Certaines formes romanes supposent aussi \**uisāre* (cf. *uisabundus*, Itin. Alex. 24) et \**reuisāre*, M. L. 9372, 7280 a.

Des trois racines qui servaient en indo-européen à indiquer la « vision », le latin ignore \**derk-*, qui indiquait proprement l'acte de voir et qui fournissait des aoristes et des parfaits (ainsi gr. δέδορκα, δέδορκα); il a les deux autres, l'une dans *speciō* (v. ce mot), la seconde dans *oculus* et dans les composés des types *ferōx* et *antiquus* (v. ces mots); c'est la racine qui sert à indiquer l'organe et, au désidératif (gr. δέδορκα), l'acte de l'organe. De plus, il recourt à la racine \**weid-*, où le sens de « voir » est un cas particulier d'un emploi plus général : \**weid-* indique la vision en tant qu'elle sert à la connaissance.

Le parfait de \**weid-*, qui exprime un résultat acquis, a le sens de « savoir »; skr. *veda* « je sais », gr. (f) *oīda*, arm. *gitem*, got. *wait*, v. sl. *vědě* (et v. pruss. *waidima* « nous savons »). Ce parfait a existé en italo-celtique, à en juger par la forme obscure irl. -*fītr*, gall. *gwytr* « il sait ». — L'adjectif en \*-*to-* a ce même sens : skr. *vit-tāh* « connu », gr. δ(φ) *istos* « inconnu », got. *un-wiss* (même sens), et en celtique : v. irl. *ro-fess* « scitum est ». Les noms d'action et d'agent ont cette même valeur, ainsi gr. *νῆ-φ(λ)ς* « qui ne sait pas », *ἴδμων* « qui sait », (f) *istōp* « témoin, qui sait », *ἴδην* « connaissance ». De tout cela, le latin n'a rien gardé.

Les présents à nasale qui indiquent qu'on parvient à la connaissance ont en indo-européen oriental le sens de « trouver » qui s'étend aux aoristes correspondants : skr. *vidāti* « il trouve » (aor. *avidat*), arm. *gtanem* « je trouve » (aor. *egit*). Rien de pareil en latin. Le présent irlandais -*finnadar* « il sait » a au moins subi l'influence de l'ancien parfait.

La forme verbale radicale athématique fournissait un aoriste athématique : véd. *viddhi* « prends connaissance de », dont le sens se retrouve dans got. *witan* « s'assurer de, observer ». Ce sens aboutit à celui de « voir » qui est assuré par l'impératif v. sl. *viděti* « vois », l'un des anciens impératifs athématiques subsistants. Le vieux prussien a aussi *widdai* « il a vu ». — De là a été tirée une forme à élargissement \*-*ē-*, de sens aoristique, mais exprimant un état (cf. Vendryes, Choix d'ét. ling., p. 115 sqq.). Et c'est ainsi qu'on a v. sl. *viděti* « voir », avec le présent correspondant *vidě*; l'accent de r. *vižu*, etc., montre que, ici, l'i slave intonné rude doit reposer sur un ancien \**ei*, dont l'*ē* s'explique dans le type athématique; le lette a de même *viēdēt* « voir »; dans lit. *veizdmi*, *veizdėti*, on a le même type, avec influence d'un impératif *veizdi*. Le type élargi par \*-*ē-* se retrouve dans got. *witan* (prétérît *witaidendun* « ils ont observé ») et dans dor. *lōgōw* « je verrai », à côté de formes citées par Hésychius, peut-être dorienelles elles aussi, *lōgma* « *δραμα* et *lōgōn* « *γῶστικός*. Cf. aussi ombr. *uirseto* « *uisum* », *uirseto* « *inuismum* ». Le type de lat. *uideō*, *uidere* n'est donc pas isolé.

Sur \**weid-*, il a été fait, d'autre part, un perfectum, de type archaïque : *uidī*, que le sens ne permet pas de rapprocher de gr. *foīda*, etc. Sur ce perfectum a été fait l'adjectif en \*-*to-*, *uisus*, indépendamment de la formation de got. -*weis* dans un-*weis* « ignorant ». Et, à son tour, *uisus* a donné naissance aux substantifs rattachés à la conjugaison : *uisus*, *uisiō*. Il n'y a pas d'autre forme nominale de la racine en latin. Le latin n'a même pas le correspondant de gr. (f) *εἰδος* « aspect, forme », skr. *vedaḥ* (sl. *vidū* « aspect » et lit. *oīdas* « aspect ») en sont tout au plus des arrangements; il n'est pas sûr que le mot soit indo-européen commun; toutefois, l'irlandais a *fiad* « en présence de »).

*Visō* est une forme normale de désidératif en \**se/o-*. Le germanique a un dérivé de la même forme dans got. *ga-weison* « visiter » (où il ne faut pas voir un emprunt au latin) et n'a pas de désidératif tel que skr. *ikṣate* « il voit » et gr. *δῆμα*, de la racine de *oculus*.

Mais le latin n'a pas de causatif tel que skr. *veddyati* « il fait connaître », v. h. a. *weizen* « indiquer ». L'irlandais emploie une forme faite sur \**weid-* avec valeur factitive : v. irl. *ad-fladai* « ils annoncent, ils racontent ».

Comme on l'a vu sous *speciō*, le verbe « voir » est suppletif en latin, en ceci que, avec préverbes, au sens de « voir », on use seulement de -*spiciō*, soit *a-spiciō*, etc. Mais il y a eu des formes à préverbe, et il en survit, du reste. Le participe *prūdēns* (de *prōuidēns*) sert d'adjectif; le type à préverbe est *prō-spiciō*; puis, pour exprimer l'idée de « voir d'avance », on a fait *prō-uideō*; *euideō* conserve le souvenir d'un emploi absolu de *uideō*; l'aspect déterminé qui conditionne le sens est dû au préverbe. Enfin, on a indiqué ci-dessus *inuideō* avec un sens spécial, lié à l'idée de « mauvais œil »; cf. v. sl. *nenaviděti* « haïr ». Comme le slave, qui recourt à un autre verbe que *uidēti* pour exprimer l'idée de « voir » avec préverbe, à savoir *zřěti*, ainsi *prezřěti*, *prozřěti*, le latin ne se sert pas, au sens de « voir », de formes à préverbes de *uidere* : ceci tient sans doute à ce que le sens initial de *uidere* était relatif à la connaissance, non à l'acte de « voir » ou d'« observer ». Sl. *obiděti* (c'est-à-dire \**ob-viděti*) signifie « offenser » et *zaviděti* « envier ».

**uidulus**, -i m. : valise. Ne semble attesté que dans Plaute, avec le dérivé *uidulārius* dans *uidulāria* (*fābula*). Apparenté à *uieō*. Plaute appelle *uitor* le fabricant de *uiduli*.

**uiduus**, -a, -um : privé de, vide de; veuf, veuve; e. g. Plt., Mer. 829 : *plures uiri sint uidui quam nunc mulieres*; Stich. 4 : (*Penelopam*) *quae tam diu uidua uiro suo caruit*. Se dit surtout de la femme veuve, e. g. Plt., Cu. 37 : *dum te apstineas nupta, uidua, uirgine*; ou non mariée (correspondant à *caelebs*, cf. T.-L. 1, 46, 7). Par extension, s'est appliqué aux objets mêmes du mariage : u. *torus*, etc., aux plantes (cf. *maritus*, en parlant du mariage de la vigne à l'ormeau); et, à l'époque impériale, d'abord dans la langue poétique, s'est employé avec le sens de *uacuuus*, *orbis* « vide de, privé de ». Ancien, usuel; panroman. M. L. 9321; B. s. u.

Dérivés : *uiduitās* : privation, veuvage, M. L. 9322; *uiduertās*, Cat., Agr. 141, 2, et P. F. 507, 14, formé d'après *paupertās*, *ūbertās*.

**uiduō**, -ās : rendre veuf, e. g. Suét., Galb. 5 : *Agrip-pina, uiduata morte Domitii*; priver, vider de (époque impériale); *uiduuuū* n. : veuvage (depuis Pline); *uiduālis* : de veuve (langue de l'Eglise); *uiduātus*, -ūs (Tert.).

Les formes masculines et neutres ont sans doute été faites sur le féminin *uidua*, qui seul paraît ancien (cf. *spōnsa* et *spōnsus*). Le nom de la « veuve » figure dans une grande partie des langues indo-européennes, sous deux formes, l'une à vocalisme radical zéro à l'Occident, dans irl. *fedb*, got. *widuwo*, l'autre à vocalisme *e*, à l'Orient, dans v. pruss. *widewū*, v. sl. *vidova*, skr. *vidhāvā*. Le vocalisme étymologique de lat. *uidua* n'est pas déterminable; il est naturel de supposer qu'il est le même qu'en germanique et en celtique. Le mot est inconnu au grec (sauf peut-être dans ἡτέος) et à l'arménien. Il s'apparente sans doute à *diuidō*; v. ce mot.

**uiēō**, -ēs, -ēre : courber, tresser, notamment avec de l'osier (*uimen*, cf. Varr., R. R. 1, 23, 5 : *ut habees uimina unde uiendo quid facias ut sirpeas, uallus, crates*). Attesté depuis Ennius. Technique, non roman; cf. M. L. 9324 et 9325, 9394.

Dérivés : *uitor* (Plt., Ru. 990), puis *uietor* m.; *ui(e)-trix* f. « vannier »; *uimen* : 1° bois pliant dont on peut faire des liens ou qu'on peut tresser (peuplier, vigne, osier), spécialement « osier »; baguette; 2° ouvrage en osier, corbeille. Panroman, sauf roumain, M. L. 9336, et germanique : b. all. *wimen* « perche »; *uimentum* n. (Tac.) et *reūimentum* (Fronton); *uimnālis* : propre à tresser ou à lier; u. *salix*; *Viminālis collis* « le Viminal », colline de Rome ainsi nommée des plants d'osier qui y poussaient; cf. Juv. 3, 70, *Esquilias dictumque petunt a uimine collem*; gr. Ἐλευ-κών de ἔλκεν; *uiminārius* : vannier (Inscr.); *uiminē-tum* : oseraie, saussaie; *uimineus* : d'osier; *uittilis* : tressé; *uittilia*, -ium « objets tressés ». Cf. aussi *uittis*, *uitticella*, *uitta*.

**uiēscō**, -is : inchoatif correspondant à *uieō* « se ramolir sur sa tige », « se flétrir » : *uiēscēns ficus* (Col.); de là *uiētus* (dissyllabe dans Hor., Ep. 12, 7) qui penche, flétri : *aliquid uietum et caducum*, Cic., Cat. M. 2, 5; \**uietiāre*; \**uietiāre*, M. L. 9324.

Comme dans *uereor*, type de présent secondaire d'une racine, sans doute dissyllabique, dont on n'a guère que des formes secondaires : lit. *vejū*, *výti* « tordre (pour tresser, enrouler un fil, etc.) »; v. sl. *vtje*, *viti* (même sens), skr. *vydyati* « l'enveloppe » (*vītāh* « enveloppé »); aor. véd. *dayat* « il a enveloppé ». Pour l'irlandais, v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., II, 517. — Des formes nominales rendent mieux compte du sens de « tresser » qu'à spécialement le verbe latin. On a ainsi, en face de lat. *uimen* et *uittis* (et aussi *uitta*) : skr. *vetasāh* « verge », av. *vaēitiš* (persan *bēd*) « branche de saule », v. sl. *oŭti* « *χλάδος* », slov. *oŭta* « branche flexible pour tresser », v. pruss. *wiitan* « saule », lit. *vytis* « branche de saule », v. isl. *við* « objet tressé », gr. *lētāz*, *lētāz* « saule », irl. *jé* « baguette », etc. Cf. *uidulus*.

**uigēō**, -ēs, -uī, -āre : être bien vivant; être vigoureux, être éveillé (joint en alliteration à *uīuō*, *ualeō*); figure étymologique dans T.-L. 6, 22, 7, *uegetum ingenium in uiuio pectore uigebat*, où apparaît le rapport

avec *uegēō*. Ancien (Naevius), classique; mais rare à l'époque impériale. Non roman.

Formes nominales et dérivés : *uigor* : vigueur (époque impériale, d'abord poétique); *uigōrō*, -ās (Tert.); *uigōrātus* (Tert.); *uigēscō*, -is : prendre ou reprendre vie, vigueur; *ē*, *re-uigēscō* (Juvenc.); *peruigēō* (Tac.).

**uigil**, -ilis adj. : bien vivant, dispos, bien éveillé; subst. *uigil* (g. pl. *uigilum* et *uigulum*, Inscr.; v. Nierdermann, *Phonēt.*, p. 50) m. : veilleur, sentinelle, cf. Rich. s. u.; dérivés : *uigilia* f. (*uigilium* n., Varr. ap. Non. 231, 30 sqq., ce qui suppose peut-être un ancien collectif neutre \**uigilia* « le temps des veilles ») : « veille » souvent au pluriel, la nuit romaine se divisant en quatre veilles ou « quarts »; « vigilance ». Conservé par l'Eglise en celtique : irl. *uigil*, *feil*, *figell*, britt. *gwyl*; *uigilō*, -ās : être éveillé, veiller, être vigilant, M. L. 9326; *uigilāns*, -ter; *uigilāx* (époque impériale); *uigilantia* (classique); *uigiliatō* (Cael. Aur.); *uigiliarium* : corps de garde, tour du guet, guérite; *uigilabilis* (Varr.); noms propres : *Vigil*, *Vigilius*.

**ad-**, **ē-**, **in-**, **inter-uigilō**; **obuigilātus** « surveillé » (archaïque); **peruigil**, -ilis; **peruigilō**, -ās : prolonger une veille, passer en veillant; **peruigilium** n., -lia f., **peruigiliatō**. — La veille de toute une nuit était consacrée à Vénus : p. *Veneri*, Plt., Cu. 181; d'où le nom d'un petit poème, *peruigilium Veneris*. Cf. aussi *exuigilāre*, *exuigilāre*, M. L. 3114, 3065.

En partant de *uegēō*, qui est évidemment ancien, on n'aperçoit guère comment peut s'expliquer l'i de *uigēō*, *uigil* par des procédés normaux de la phonétique latine (à moins d'admettre une assimilation \**uegil* > *uigil*?). L'i ne peut être qu'une variation de caractère expressif; cf. le cas de *cicindēla* ou celui de *scintilla*. Quant au sens de « veiller », cf. le groupe de got. *wahan* « veiller », v. isl. *vakr* « éveillé ».

**uigintī** indéc. : vingt. Forme vulgaire et récente *uinti*, CIL VI 19007, 4; VIII 8573. Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain, M. L. 9327.

Dérivés et composés : *uicēsimum* (*uicēn*) *sumus*; *uicēsimum* : vingtième; *uicēsima* f. (sc. *pars*) : impôt ou taxe du vingtième; d'où *uicēsimārius*; *uicēsimārius* m. : collecteur de l'impôt; *uicēsimatiō* : tirage au sort d'un soldat sur vingt pour le punir de mort (cf. *decimatiō*); *uicēsimānī* : soldats de la 20<sup>e</sup> légion.

**uicēnī** (*uigēnī*), -ae, -a adjectif distributif : chacun vingt, vingt par vingt; et « vingt »; *uicēnārius* : âgé de vingt ans; qui a vingt pouces de diamètre; *uicēnārius* m. : jeune homme de vingt ans; *uicēnālis* : contenant le nombre vingt (Apul.); *uicēns*; *uicēns* adv. : vingt fois; *uicennium* : période de vingt ans (Dig.); *uicennālis*; *uicennālia*, -ium « fêtes célébrées après vingt ans de règne d'un empereur » (tardif); *uicessis*, -is (*uigessis*) m. : somme de vingt ans; *uigintiūri*, -ōrum m. pl. : vigintivirs, magistrats romains, d'où le singulier *uigintivir*, et *uigintivirātus*.

**uigintiāngulus**, -a, -um (Apul.).

Cf. aussi les juxtaposés *duodeuiginti*, *undēuiginti*. Les noms des dizaines se composent des noms des unités suivis d'une forme de nom signifiant « dizaine ». Le mot latin pour « vingt » contient l'un des types indo-européens, où le nom de la dizaine est au neutre : av. *visaiti*, gr. (dor. béot., etc.) *Flxatu* (ion.-att. *εἴκοσι*),

arm. *k'san* représentent un ancien \**wi-km-* qui est un nominatif-accusatif duel neutre; la forme s'est fixée hors de toute flexion. La sonore *g* ne se trouve pas hors du latin, mais elle est ancienne (cf. le *b* de *bibō*, le *d* de *quadrāgintā*, etc.) et figure aussi dans les autres noms latins de dizaines: *trīgintā*, etc. où l'on a l'ancien « pluriel neutre » du nom des dizaines. A côté de ce type, il y a eu, dans les mêmes langues, un composé représenté par gr. (F) *ῥάδα*, irl. *fiche*, skr. *vimpatiḥ* 1.

**uiliċiō, -onis** f. : sorte de plante ombellifère, gr. *ἄμυ* (Cass. Fel. 44).

**uiliſ, -e** : bon marché; qui est à vil prix, et par conséquent de peu de valeur (sens propre et figuré); d'où « commun ». Ancien (Plt.), usuel. Panroman. M. L. 9328.

Dérivés et composés : *uiliſter* adv.; *uiliſas* f. (classique), M. L. 9329; *uiliſ, -as* : avilir (Turp. ap. Non. 185, 27); *uiliſcō, -as* (St Jér.) ; *uiliſcō, -is* (bas latin; langue de l'Eglise, mais *uiliſcō* est dans Val. Max., *reuiliſcō* dans Sén., Tranq. 17, 2); *uiliſ (uiliſ)* : *εὐλιſ* (Gloss.) ; *ueilannonam*, CIL IV 4240, dont la forme est surprenante; faut-il lire *ueilannonam* avec *ei* = *i*? ; *uiliſpēdō*, Plt., Tru. 539. Il semble que le doute émis sur cette forme par Lindsay, qui propose de lire *uiliſpēdō*, n'est pas justifié; en effet, on trouve dans les glossaires *uiliſpēdō* et *uiliſcō*.

Le rapprochement de Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, I, 181, avec irl. *fiat* « chaste » ne va pas pour le sens. Les autres rapprochements proposés sont vagues; le rapprochement avec *uēnum* ne va ni pour le sens ni pour la forme.

**uilla** : v. *uicus*.

**uillum** : v. *uinum*.

**uillus, -I** m. : touffe de poils; le pluriel *uilli* désigne les « poils » ou le « duvet ». Se dit des animaux, des étoffes, des arbres. Classique (Cic.), technique. M. L. 9335.

Dérivés : *uillōsus* : velu, M. L. 9334, B. W. *velours*; *uillūsus*, CGL IV 87, 5, glosant *hirsūsus*, auquel remontent les formes panromanes, sauf roumain, du type fr. *velu*.

Forme populaire, à côté de *uellus*?

**uimen** : v. *uieō*.

**uinea peruinea** : v. *peruica*.

**\*uineiam** (*uintiam, untiam* var.) : *dicebant continenter*, P. F. 520, 7. Sans autre exemple. De *uincio*?

**uincio, -is, -xī, -etum, -ire** : lier; cf. la glose *uincio, δεσμός*. Sens physique et moral. Se dit surtout de liens qui entourent un corps ou un objet; cf. Varr., R. R. 1, 8, 6, *uinctus, quod antiqui uocabant cestum*. Ancien, usuel et classique. Peu représenté dans les langues romanes, qui ont recouru à *ligare*. M. L. 9340.

Dérivés et composés : *uinculum (uinculum)* : « lien » en général; sur les acceptions spéciales, v. Rich, s. u.; en particulier *uincula* pl. « entraves » et « menottes » des prisonniers; d'où les expressions *uincula conicere, dūcere*, etc., M. L. 9341; *uinculō, -as* (tardif); *uincio* (rare; Varr., L. L. 5, 62, repris par

la latinité impériale); *uinctor* (Arn.); *uinctura* (Varr., époque impériale); *uinctus, -ūs* m. (Varr.).

Cf. aussi M. L. 9342, \**uincus* « flexible », et 9339, \**uincilia* « lien »; *uincula*, βινυλῶνα, CGL III 427, 59.

*circumuincio* (Plt., Avien); *conuincio*, terme de la langue grammaticale traduisant le gr. σύνδεσμος, cf. Quint. 1, 4, 18; *dēuincio* : lier fortement, obliger (usuel et classique), M. L. 2614; *ēuincio*, même sens (époque impériale); *praeuinctus*; *reuincio*.

L'ombrien a *praeuīlatu* « *praeuinculātō* ». L'n de *uincio* peut être l'infixe du présent qui, par opposition avec le groupe de *uincō*, aurait été généralisé, grâce à l'addition du suffixe \**-ye-* (comme dans lit. *jūngti*, etc.; v. *iungō*); *uincio* est différencié de *uincō* même au présent. On rapproche skr. *viśyākti* « il embrasse », *vydcaḥ* « extension »; mais les sens des deux groupes n'ont rien de commun; et un rapprochement de racines limité à l'italique et au sanskrit aurait besoin d'être plus précis pour satisfaire.

**uincō, -is, uicē** (de \**wi-* avec vocalisme *o* du parfait; cf. *uīdi* et *liqūi*?), **uictum** (inf. fut. *uincitūrum*, Pétr.), **uincere** : être vainqueur, vaincre. Transitif et absolu; sens propre et figuré, physique et moral. Ancien, usuel et classique. Panroman. M. L. 9338.

Dérivés : *-uicāx* dans *per-uicāx* adj. : qui s'obstine dans la lutte (joint et opposé à *perināx* dans Acc. ap. Non. 432, 31 sqq. : *nam peruicacem dici me esse et uincere* | *perfacile patior, perinacem nihil moror*); puis simplement « obstiné, opiniâtre » (en bonne ou en mauvaise part); *peruicācia, -ae* f.

**uictor** m.; **uictrix** f.; **uictōria** f. : victoire; féminin d'un adjectif \**uictōrius* dérivé de *uictor*, comme *uictorius* de *uictor*. C'est proprement « la Victorieuse », déesse de la victoire, avec laquelle s'identifie la victoire elle-même. Les représentants romans sont des mots savants, M. L. 9313; *uictōriātus* : à l'effigie de la victoire : u. (sc. *nummus*) m., cf. *quadrigātus*. Il n'y a pas de substantif *uictus* ou *uictio*, mais *conuictio*, *reuictio* existent, à date tardive, il est vrai.

*conuincō*, qui n'a plus que le sens dérivé de « convaincre » (*aliquem alicuius rei, dē aliquā rē*, etc.) et, avec un nom de chose, « prouver » ou « réfuter »; *conuictio*, tardif (langue de l'Eglise) = *ἐλεγχος, ἐλεγχμός*; *conuictius* (Prisc.).

*dēuincō* : vaincre complètement (cf. *dēbellō*); *ēuincō* : id. (latin impérial); *ēuictio*, terme juridique « recouvrement d'une chose par jugement »; *peruincō*; *reuincō* : vaincre de nouveau et « réfuter », cf. *confutō* et *refutō*; de là *reuictio* (Apul.), *reuincibilis* (Tert.), M. L. 7279. A *uictus* s'oppose *inuictus* : invaincu et « invincible ». Ancien, usuel et classique. Une forme *inuictrix* est isolée.

*Prōuincō* est une invention de grammairien pour expliquer *prōuincia* (cf. P. F. 253, 15).

Présent à nasale infixée, *uincō* indique le terme d'un procès, d'où le sens de « vaincre ». L'osque a *uincter* « conuincitur ». Le sens général de la racine est « combattre ». Il s'agit d'une racine ayant fourni un présent radical athématique, ce qui se reconnaît à la coexistence d'un présent à vocalisme radical zéro : irl. *fichim* « je combats » (avec préverbe *arfnach* « uincō »). v. h. a. *ubar-*

*wehan* « uincere », *ar-wigan* « confectus », et du présent à vocalisme *e* : got. *weihan* « combattre », v. angl. *wigan* « combattre » résultant d'un compromis entre \**wihan* et \**wigan*; le flottement entre *h* et *g* confirme donc l'hypothèse d'un ancien présent athématique. Lit. *apocriph* « je triomphe de » offre un présent dérivé remplaçant l'ancien présent athématique.

**uindēmia** : v. *uinum*.

**uindex, -icis** m. : terme de droit; caution fournie par le défendeur, qui se substitue à lui devant le tribunal (*in iūs*) et se déclare prête à subir les conséquences du procès; cf. F. 516, 19 : *ab eo quod uindicat quominus is, qui prensus est ab aliquo, teneatur*. Dans la langue commune, « protecteur, défenseur », « vengeur »; et, par extension, « qui tire vengeance de, qui punit ».

Dérivés et composés : *uindicō, -ās* : faire fonction de uindex; revendiquer : u. *spōnsam in libertatē*; *pro suo uindicāre*; « libérer, délivrer » (sens propre et figuré); « venger » et « punir ». Panroman (*uindicare*), M. L. 9347; *uindicatō* (classique), M. L. 9348; *uindicatōr* (langue de l'Eglise) = *ἐκδικητής*; *reuindicō* (bas latin), M. L. 7280.

\**uindico, -is*? : une forme *uindicu* de la Lex XII Tab. est citée par Aulu-Gelle 20, 1, 45.

*uindicia, -ae* f., et *uindiciae, -arum*; *uindicia, i. e. corruptio manus in re atque loco praesenti apud praetorem ex XII tabulis fiebat*, Gell. 20, 18; et *uindiciae appellatur res eae de quibus controuersia est*, etc., F. 516, 24 sqq.; 1° revendication présentée par le uindex (singulier); 2° choses qui font l'objet de la revendication (pluriel); *Vindicus*.

*uindicta, -ae* f. : revendication; en particulier *uindicta in libertatē* « revendication en liberté », mode d'affranchissement qui se faisait suivant un cérémonial spécial, comportant l'emploi d'une baguette (substitut de la lance, symbole de la propriété quiritaire) dont chacune des parties était munie; *uindicta* en est arrivé à désigner la baguette elle-même (*festuca*).

D'après *uindico*, *uindicta* a signifié aussi « protection » et « châtimement ». M. L. 9349 (ital. *vendetta*). Dérivés tardifs : *uindictor, -trix*; *uindictum*.

Le second élément de *uindex* est sûrement celui que l'on a dans *iūdex*; c'est le mot racine correspondant à *dico* : le premier terme est plus obscur et controversé. On y voit souvent l'accusatif de *uis* : \**uim-dex* > *uindex* (cf. *uēnumdare* > *uēnumdare*); mais la forme fléchie d'un premier terme de composé est étrange, et on ne l'explique qu'en supposant arbitrairement que *uindex* serait formé secondairement sur *uim dicere*. Le *uindex* serait celui qui montre au juge la violence faite à son client, que le demandeur, par la *manūs iniectio*, entraîne devant le tribunal, *in iūs rapū*; c'est ce sens que les juriconsultes romains donnaient au substantif; cf. Gaius, 4, 21 : *nec licebat iudicato manum sibi depellere, et pro se lege agere, sed iudicem dabat, qui pro se causam agere solebat*. Le procès est une lutte simulée pour la possession de la chose : *manuum cōsertio, manum cōserere*, « une réminiscence des actes de force par lesquels jadis la propriété était conquise et défendue » (May et Becker, *Précis*, p. 350; sur la différence entre *uindex* et *uas*, ibid. 236). Ovide joue exactement des

termes juridiques : Fast. 4, 90 (*Aprilem*) *quem Venus iniecta uindicat alma manu*. — Le *uindex* étant le défenseur d'un membre de la « grande famille », on pense à irl. *fine*, qui est le nom de la « grande famille »; v. h. a. *wini* signifie « appartenant à la famille, ami ». Ces rapprochements sont séduisants, mais la forme et le sens du composé *uindex* ne s'en tirent pas aisément.

**uinnulus, -a, -um** : *dicitur molliter se gerens et minime quid uirilitatis faciens*, P. F. 519, 6; cf. un seul exemple dans Plt., As. 223, *oratione uinnula, uenustula*; le passage de Non. 186, 12 se rapportant à ce mot est altéré; cf. aussi Thes. Gloss., *uinnulus, mollis, blandus*; -m, *delectabile*. Il faut peut-être y rapporter la glose *uinnicus, voxελής* (avec une variante *uinnicus*), CGL II 209, 5.

De *uinnus*, doublet de *cinnus*, cité par Isid., Or. 3, 19 : *uinnus, cinnus molliter flexus* (si, toutefois, *uinnus* n'est pas inventé pour expliquer *uinnulus*); cf. le nom propre *Vinnius*?

Adjectif expressif, sans étymologie sûre. Cf. *uieō* et *uennuncula*?

\***uinnus** : v. le précédent.

**uñum, -I** n. (*uñus*, forme vulgaire, Pétr. 41, 12; Schol. Bern. in Verg., G. 2, 98) : vin. Par métonymie, « vigne » et « raisin ». Ancien et usuel; s'emploie au singulier et au pluriel. Panroman. M. L. 9356; germanique : got. *wein*, etc., d'où finn. *viina*. Le celtique a conservé : irl. *fin*, britt. *gwyn* et irl. *fine, fintan, finime* « uinea, uinētum, uindēmia ».

Dérivés et composés : **uñeus** : de vin. Rare; presque uniquement usité comme substantif féminin *uñea* : 1° plantation de vigne, vigne (panroman dans ce sens, M. L. 9350); 2° mantelet, sorte de baraquement qui protégeait les soldats romains dans l'attaque d'une muraille, cf. Rich, s. u. Le nom ne vient sans doute pas, malgré Festus, 516, 20, *a similitudine uinearum*, mais de ce que le centurion qui commandait les soldats était armé d'un cep de vigne, cf. *sub uitem hastas iacere, sub uitem proeliari*, P. F. 405, 8; 407, 1; et 407, 4 : *sub uitem iacere dicuntur milites, cum astantibus centurionibus iacere coguntur sudes*. Dérivés : *uñeālis*, M. L. 9351; *uñeārius*, M. L. 9352; *uñeāticus* (Col., Cat.); *uñeola*, M. L. 9352 a.

*uñāceus* : de raisin; u. *acinus*; d'où *uñācea* f. : marc de raisin, et *uñācea, -ōrum* (*uñācia*; le singulier *uñācium* est rare) « pépin(s) » et « marc » de raisin, M. L. 9337; *uñāciola uitis*, Pl. 14, 38; *uñālis* : de vin; *uñālia, -ium* : *diem festum habebant quo die nouum uinum Ioui libabant*, P. F. 517, 1.

*uñārius* : de vin, à vin; subst. *uñārius* m. : marchand de vin, buveur de vin; *uñārium* n. : pot à vin; *uñētum* : vignoble; *uñiōr* : vigneron (classique, cf. *olior*), M. L. 9353, v. h. a. *winzur-ū*; *uñiōrius*.

*uñolentus* (ancien et classique); *uñolentia*; *uñōsus* (ancien et classique) : abondant en vin ou « qui aime le vin »; M. L. 9355, *uñōsiūs* (Tert.). V. Ernout, *Les adj. lat. en -ōsus*, Paris, 1949, p. 52.

*uindēmia* f. : vendange. Panroman, sauf roumain; M. L. 9343. De \**uindēmia*, cf. *dēmō*; *uindēmīator* (et *uindēmītor*, Sén., Apoc. 2, 1; *uindēmīātor*, Hor., S. 1, 7, 30), *uel quod uinum legit dicitur, uel quod de uiti*



*id demunt*, Varro, L. L. 5, 94; panroman, sauf roumain, M. L. 9346; *uindemiātorius* (Varr.); *uindemiā*, -ās (Col., Plin.; semble postérieur à *uindemiātor*, sur lequel il a sans doute été rebâti); panroman, sauf roumain, M. L. 9344, v. h. a. *windema*, *windemōn*; \**uindemiātiō* (non dans les textes), M. L. 9345; *uindemiālis* (tardif), M. L. 9343 a; *inuinius* = *δινωος* (Apul.).

*uillum*, -i n. : petit vin, piquette (Tér., Ad. 786); de \**uino-lo-m*; *uīnulum* (Charis.).

Composés en *uini*-, *uino*- (d'après des types grecs en *olvo*-) : *uini-bua* « buveuse de vin » (Lucil.); *uini-fer* (Sil.); -*pōtor* (Ital.); -*fūsor*, -*cultor*, -*uorāx* (Comm.), *uino-forum* (Gl.).

L'ombrien a *vinu*, *uinu*, le volsque, *vinu*, forme panitalique; joint à la différence de genre, le vocalisme montre que *uinum* n'est pas un emprunt du latin au grec. Il s'agit d'un mot méditerranéen dont hitt. *wiyana*, gr. (F) *οἶνος*, arm. *gini* et les formes sémitiques repasant sur *wain*- sont des reflets plus ou moins indépendants les uns des autres.†

**uiola**, -ae f. : 1° violette, plante et fleur; couleur violette; 2° giroflée, etc. Le même nom désigne de nombreuses plantes; v. André, *Lex.*, s. u. Ancien (Caton, Agr. 1, 23, 5). Formes romanes savantes. M. L. 9357; germanique : v. h. a. *viola*.

Dérivés : *uioleceus* : violet; *uioleceum* « vin de violette »; *uioleceus* : de violette, d'où *uioleceus* : teinturier en violet (Plt., Aul. 510); *uioleceus* : lieu planté de violettes; *uioleceus* dans u. *diēs* « jour des violettes » (où l'on garnissait les tombes de violettes; cf. *rosālis*).

Emprunt au même mot d'où vient gr. (F) *οἶνος*; cf. *γῆλα* « *ἄσκη* » (Hes.).

**uiolō** : v. *uis*.

**uipera**, -ae f. : vipère, serpent. Employé aussi comme terme d'injure. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 9358; celtique : britt. *gwiber*; germanique : v. h. a. *wipper*? V. B. W. *vive*.

Dérivés : *uipereus* (poétique); *uiperinus* (plus ancien); *uiperina* f. : vipérine (plante); *uiperālis* (tardif et rare).

L'étymologie \**uiui-pera* « vivipare », de \**uiuo-pera* (cf. *pariō*), a pour elle la croyance des anciens; cf. Plin. 10, 170 : *terrestrium sola [uipera] intra se parit* ou *unius coloris*, et *molliā, ut pisces. Tertia die intra uterum catulos excludit, deinde singulis diebus singulos parit, uiginti fere numero. Itaque ceteri tarditatis impatientes perrumpunt latera, occisa parente*.

\***uipex** : <a> uim patiendo uel uim patiens (Gloss.). Sans doute déformation de *uidez* par étymologie populaire.

**uipiō**, -ōnis m. : petite grue, oiseau (Plin. 10, 135). M. L. 9359. Onomatopée (Plin., toutefois, le donne comme un mot baléare); a donné en ital *bibbio*, en fr. *oi(n)geon*, nom du canard siffleur.

V. Barbier, *Rev. de linguistique romane*, 1, p. 324 sqq.

**uir**, *uir* m. : homme, par opposition à « femme »,

*mulier, femina*, e. g. Ov., M. 3, 326 : *deque uiro factus, factum mirabile, femina*. Terme exprimant les qualités viriles ou masculines de l'homme (cf. l'emploi poétique de *uir* au sens de « parties sexuelles de l'homme »; Cat. 63, 6, *itaque ut relicta sensu sibi membra sine uiro*; de *uirilia*, même sens; et le composé *euirō*). La différence de *uir* et *homō* apparaît dans le passage suivant, Cic., Tu. 2, 22 : *Marius rusticanus uir, sed plane uir, uetuit se alligari... Et tamen fuisse acrem morsum doloris idem Marius ostendit : crus enim alterum non praebuit. Ita et tulit dolorem uir uir; et, ut homo, maiorem ferre sine causa necessaria noluit* (B. B.). Dans ce sens, s'oppose aussi à *puer*, e. g. Just. 3, 3, 7 : *neque eos (scil. pueros) prius in urbem redire quam uiri facti essent statu*. De là les sens de : 1° mari, époux; et, en parlant des animaux, « mâle »; 2° homme digne de ce nom, héros; 3° puis, la guerre et le combat étant exclusivement réservés aux hommes, « soldat », et plus spécialement « fantassin », toutes acceptions qui se retrouvent dans le fr. « homme ». *Vir* a aussi un sens distributif e. g. dans l'expression fréquente de l'ancienne langue militaire, *uir uirum legi* « chaque soldat se choisit un compagnon d'armes »; de là, dans la langue juridique : *uirilis pars*; *portiō* « part qui revient à chacun dans un héritage »; d'où, dans la langue commune, *pro uirili parte* « suivant la part qui me revient, suivant mes forces ou mes ressources ». Ce sens distributif reparait dans l'adverbe *uiriūm* « par homme »; cf. Caton, Inc. 6 : *praeda quae capta est uiriūm est diuisa*, d'où dérive un adjectif *uiriūnus* : *ager dicitur qui uiriūm populo distribuitur*, P. F. 511, 13 (non attesté en dehors de cette glose). Ancien, usuel, mais concurrencé par *homō*, qui en a pris les sens, *uir* n'est pas demeuré dans les langues romanes, pas plus que *uis*.

Dérivés et composés : *uira*, -ae f. : *feminas antiqui... uiras appellabant, unde adhuc permanent uirgines et uiragines*, F. 314, 45; repris par Isid., Or. 11, 2, 23. Non autrement attesté; cf. *taurus, taura*? Peut-être invention de grammairien pour expliquer *uirgō* et *uirāgō*.

*ūniuiura* : mariée à un seul homme (cf. *ūnmarita*); -*uirātus*, -ūs m. (Tert.).

*uirāgō*, -inis f. : femme forte ou courageuse comme un homme. Terme archaïque (Plaute, Ennius), repris par la poésie impériale. — Formation obscure; rappelle *imāgō*, *uorāgō*, etc.; v. Ernout, *Philologica* I, 165 sqq. L'explication par « *quae uirum agit* » n'est qu'un calembour.

*uirātus*, -a, -um (= *ἀνδρεῖος*; Vulg., Sir. 28, 19); *uirātus*, -ūs m. (Sid.); *uirilis* (opposé à *muliebris*); cf. plus haut, M. L. 9369; *uirilitier*; *uiriliūs* (époque impériale).

*euirō*, -ās : enlever la virilité, émasculer, efféminer. Un doublet tardif *euirō* a subi l'influence de *uirs*, Mul. Chir. 14, p. 8, 16. Depuis Varro; *euirātō* (Plin.).

*uiriūm*; *uiriūnus* (époque impériale).

*uirōsus* : qui aime les hommes. Adjectif de la langue de la comédie, formé sur *uiriūsus*, avec lequel il allitère. Glosé aussi *neruōsus*, *austērus*, par confusion avec *uiriōsus*, adjectif tardif dérivé de *uis* et glosé *fortis*, *austērus*, *ἀνδρεῖος*; *uirissat* : *fortiter uel uir-*

*liter sapit*. Verbe conservé par les gloses, appartenant sans doute à l'ancienne comédie et formé comme *paritissō*.

*uirtūs*, -ūtis f. : « *Virtus* est avec uir dans le même rapport de dérivation que *iuentūs*, *senectūs* avec *iuenis*, *senex*. Comme ces deux mots, il marque l'activité et la qualité [cf. Ernout, *Philologica* I, 225 sqq.]; Cicéron (Tu. 2, 18, 43) s'explique ainsi sur le sens du mot : *Atqui uide ne, cum omnes rectae animi affectiones uirtutes appellantur, non sit hoc proprium nomen omnium, sed ab ea una, quae ceteris excellat, omnes nominatae sint. Appellata est enim a uiro uirtus : uiri autem propria maxime est fortitudo, cuius munera duo maxima sunt, mortis dolorisque contemptio*. — *Virtūs* est employé quelquefois pour désigner la force pure et simple : Corn. Nép., De reg. : *Siculus Dionysius cum uirtute tyrannidem sibi peperisset...*; Vg., Ae. 2, 390 : *dolus an uirtus quis in hoste requirat*. Mais la plupart du temps *uirtūs* désigne le courage, Cés., B. G. 1, 2, 1 : *Perfacile esse, cum uirtute omnibus praestaret, totius Galliae imperio potiri*. — Une fois arrivé au sens général de « vertu », il a pu s'employer pour toute espèce de qualité ou de mérite, Cic., Bru. 17 : *In Catonis orationibus omnes oratoriae uirtutes reperientur*. Il a même pu se dire des plantes et des objets inanimés, Ov., M. 14, 356 : *si non euanuit omnis herbarum uirtus*; Justin. XI 14 : *Cum uictoria non armorum decore, sed ferri uirtute quaeratur*; Caton, Agr. 1 : (*Praedium*)... *uti... solo bono, sua uirtute ualeat*. C'est un exemple de généralisation de sens (B. B.). M. L. 9371. Celtique : irl. *firt*, britt. *gwyrt*. — Dérivés tardifs : *uirtuōsus* (S<sup>t</sup> Aug.); *uirtutificō* = *ἐθνευαγῶ*.

Composés : *Viriplāca* : épithète de Junon; cf. Val. Max. 2, 1, 6; *uiripotēns* : *puella* ou *uirgō* « nubile » (Dig.); *uirops* « *quae iam opus habeat uiro* » (Gloss.). *Sēmi-uir* : moitié homme (et moitié bête, e. g. Chiron, le Minotaure; ou moitié femme; hermaphrodite; émasculé (*sēmimās*), efféminé). Mot d'époque impériale; cf. *sēmi-fer*.

On rattache parfois à *uir* le nom (propre?) *Virītēs* qui figure dans le groupe *V. Quirīnā* (v. sous *heriēs*); le texte et le sens sont très obscurs.

*Vir* figure, enfin, dans des juxtaposés de la langue du droit public, où il désigne des magistrats : *trēs uirī, stūiri, decemuirī*, etc., sur lesquels ont été dérivés des abstraits du type *decemuirātus*. Du pluriel employé généralement au génitif (e. g. de *duumuirum*, *triumuirum sententia*) ont été tirés des singuliers : *duumuir*, *triumuir*, *stūir*, etc.

La forme \**uiro*-a ses correspondants dans irl. *fer*, gall. *gwr* et got. *wair*, v. isl. *verr*, etc.; on a \**uiro*- dans lit. *vīras*, skr. *vīrah*, av. *vīra*. Des deux mots anciens désignant l'« homme mâle », le « guerrier », le latin a conservé seulement l'un et l'osco-ombrien l'autre; v. l'article *nerō*, où est aussi montré le caractère récent du dérivé *uirtūs*. Le mot est attesté en ombrien trois fois sous la forme *uero* « uirōs » (à côté de *uiro*, plus fréquent), ce qui semble indiquer un *z*, comme en sanskrit et en lituanien; le volsque *coueheriu* « *cīria* » est obscur de toute façon. Pour *i* et *l*, v. la remarque faite sous *uirs*. Dérivé de *uis* par W. Schulze, KZ 52, 311; ce qui est le plus vraisemblable.

**uirgō**, -ēs, -ūl, -ēre : être vert (en parlant des plantes); par suite « être vigoureux »; e. g. T.-L. 6, 22, 7, *uegetum ingenium uiuido pectore uigebat, uirebatque integris sensibus*. Attesté depuis Caton. Rare, technique.

Dérivés : *uirgō*, -is : verdur; *uiridis* : vert, panroman; M. L. 9368 a : *uiridis*; \**uiridis*; *uiride* n. « le vert »; *uiridia* n. pl. « les plantes vertes », M. L. 9367, *uiridia*, britt. *gwyrd*; *uir(i)diarium* n. : jardin de plaisance, bosquet, M. L. 9368; et *uiridarius* « jardinier », CIL VI 2225; *uiriditās* (classique) « verdure » et « verdure »; *uiridō*, -ās, transitif et absolu « rendre ou être verdoyant »; *uiridescō* « devenir vert » (S<sup>t</sup> Ambr.); *uiridicāns* (formé comme *albicāns*, *nigricāns*); *uiridicātus*, -a, -um : verdoyant; *praeuiridis* (*praeuiridans*) : très vert; *subuiridis* : verdâtre; *uir(i)dis* (tardif). — La fortune de l'adjectif \**uiridis* dans les langues romanes provient de son emploi fréquent dans la langue rustique.

*uirētum* et *uirectum* (d'après *salictum*), surtout au pluriel *uirecta* : jardins, bosquets. Attesté depuis Virgile. M. L. 9360 a.

*uiror* (tardif) : verdir; *uireō*, -ōnis m. : verdier, verdet (oiseau, Plin.); *per-uirēns* : toujours vert; *reuirēns* : qui reverdit; *reuirēscō* : reverdir (classique). Sans étymologie valable. Les mots celtiques du type v. gall. *guird* « herbida » sont empruntés au latin.

**uirga**, -ae f. : branche souple et flexible, drageon, marcotte, bouture; d'où verge, baguette; raie(s); baguette du licteur; d'où *uirgarius* « qui regis baculum portat » (Gloss.). *Sensū obscenō* dans Cassiod., Anim. 9. Ancien (Caton, Agr. 101). Panroman. M. L. 9361. Celtique : irl. *uirge*.

Dérivés et composés : *uirgeus* : fait de verges ou d'osier; *uirgatus* : fait de baguettes ou d'osier; rayé, vergé, M. L. 9362; *uirgator* : qui donne des verges (Plt.); *uirgarius* : *βάκκουχος* (Gl.); *uirgētum* : oseraie; *uirgōsus* (bas latin); *uirgula* : petite baguette et petit trait, ligne, accent, M. L. 9365; d'où *uirgulātus* : rayé (Plin.); *uirgultus*, -a, -um : couvert de buissons ou de jeunes pousses; *uirgulta*, -ōrum : buissons, branchages, et « rejetons, jeunes plants » (Caton, Agr. 141, 2); *uirgultōsus*? (Serv., Aen. 3, 516); *uirgidemia* : vendange de coups, raclée. Mot plautinien, forgé sur *uindemia*; *primiurgius* : *πρωτοδρακων* (Gloss.). Cf. aussi M. L. 9363, \**uirgella*.

Voire les sens spéciaux de *uirga*, *uirgātus*, *uirgula* dans Rich., s. u.

Vocalisme *i* de mot expressif, comme dans *uirgō*.

**uirgō**, -inis f. : 1° vierge, jeune fille ou jeune femme qui n'a pas encore connu l'homme. Se dit aussi des femelles d'animaux; et, à l'époque impériale, s'emploie comme adjectif de toute espèce d'objets : *u. terra* (Plin.), *u. charta* (Mart.), et même avec un masculin : *emit et comparauit locum uirginem* (Inscr.); 2° « la Vierge », constellation du zodiaque; *Aqua Virgō* ou *Virgō*, nom d'un aqueduc à Rome. Attesté de tout temps (Livius Andr., et peut-être inscription de Duosno *uirco*?). M. L. 9364. Les représentants romans sont pour la plupart savants et transmis par la langue de l'Église, où ce sont des calques du grec; de même en celtique : britt. *gwyryf*, etc.

Dérivés : *uirginālis* : de vierge, virginal ; *uirgināle* (*uirginal*, cf. *fēminālis*) et *uirginālia* n. « pudenda muliebria » ; *uirginārius* (Plt.) ; *Virginiensis*, *Virginiensis* f. : déesse qui présidait au détachement de la ceinture de la jeune mariée (S<sup>t</sup> Aug.) ; *uirgineus* (formé par la langue poétique pour remplacer *uirginālis*, qui était exclu de l'hexamètre) ; *uirginus*, usité comme nom propre, ainsi que *Virginia* ; fréquent dans les inscriptions de l'époque impériale au sens de « jeune époux », et *uirginum* (tardif) ; *uirginiū* f. (classique) ; *uirginor*, -*aris* (Tert.) : vivre en vierge ; *Virginesuendōnides* (Plt., Per. 702) ; *uirguncula* (époque impériale).

On ne connaît pas de nom indo-européen pour cette notion ; gr. *παρθένος* est sans étymologie, comme *uirgō*.

*uiriae*, -*arum* f. pl. : sorte de bracelet (= *armilla*). Attesté seulement à l'époque impériale. Le singulier *uiria* ne se trouve que dans les gloses, mais est confirmé par les langues romanes. M. L. 9366.

Dérivés : *uiriola* ou *uiriolae* « petit bracelet », M. L. 9370 ; B. W. *virole* ; et peut-être *uiriatūs*, épithète appliquée à Annibal par Lucilius XXVI (55) : *contra flagitium nescire bello uinci a barbaro* | *uiriato Annibale*, quoique Nonius, 186, 31, interprète *uiriatum* par *magnarum uirum* et que Lindsay y voit un nom propre, *Viriato*. Il est possible, du reste, que *Viriatus* soit un cognomen celtibère signifiant « qui porte un bracelet », car, d'après Plin., 33, 40, *uiriolae celtice dicuntur*, *uiriae celtiberice*. La forme *uiriliae*, dans Isid., Or. 19, 31, 16, a été influencée par *uirilis* ; v. Sofer, 85 et 173.

*uiriculum*, -*i* n. : synonyme de *cestrum* (= *κρόνον*), sorte de burin ou de pointe à graver employée dans la peinture à l'encaustique (Plin., 35, 149).

*uiridis* : v. *uireō*.

*Virītēs* : v. *Quirīnus* et *uir*.

*uirūtis* : v. *uir*.

*uirus*, -*i* n. : suc des plantes ; humeur (sperme) ou venin des animaux ; par suite, « venin, poison » en général, et « âcreté, amertume ». Terme technique, classique. Non roman.

Dérivés : *uirulentus* : venimeux ; *uirulentia* f. (tardif) ; *uirōsus* (déjà dans Caton, Agr. 157, 11) : visqueux, empoisonné, fétide.

*Virus* n'a pas de pluriel ; le neutre est surprenant ; d'après *uenenum* ?

Avec le même *i* qu'en latin, cf. v. irl. *fi* « poison », gr. *τόξ* « venin, rouille » (masculin) et, avec *i* (cas inverse de lat. *uir* en face de skr. *vīrāh*), skr. *viṣām* « venin, poison » (neutre), av. *viša-*. La différence entre *i* et *i* dans un mot de ce genre relève des allongements « populaires » que M. Vendryes a mis en évidence dans les Mélanges Chlumsky, p. 148-150 ; cf. *pūsus* et *pūtus*.

*uis*, *uim* f. ; pl. *uirēs*, -*ium* : 1<sup>o</sup> force (en action, ce qui explique le genre « animé » du mot), en particulier force exercée contre quelqu'un, *uim afferre alicui*, etc., d'où « violence » (sens ancien) et même « viol » ; 2<sup>o</sup> (sens secondaire) « quantité, nombre ». Le pluriel *uirēs*, de

sens concret, désigne « les forces » (physiques) et par là « les parties sexuelles de l'homme », comme *uirilia*, les ressources mises à la disposition d'un corps pour exercer sa *uis* ; en particulier les « forces » militaires, les « troupes ». A servi aussi depuis Cicéron à traduire des valeurs techniques de gr. *δύναμις*, *δυνάμεις* : « puissance, ascendant », « vertu (d'une plante, d'un remède) », « valeur (d'une monnaie) », « sens, valeur (d'un mot) », etc.

*Vīs* est un thème en -*i-*, ce qui explique la persistance de l'*i* à l'accusatif et à l'ablatif singulier *uim*, *ui* ; le génitif et le datif singulier sont à peine attestés, et presque uniquement à l'époque impériale ; la langue classique emploie *dē ui* au lieu du génitif : *dē ui condemnātus*, *reus* (Cic.). A côté du pluriel *uirēs*, qui présente un élargissement du thème en -*s*-, Lucrèce et quelques prosateurs (Salluste, Messala) emploient *uis* (e. g. Lucr. 2, 586 ; 3, 265) ; sur la valeur de cette forme, v. Ernout, Philologica II, p. 112 sqq. Les anciens ne séparaient pas *uis* de *uir*, *uirūs* (cf. gloss.), et ont confondu *uirōsus* et *uirōsus*. — *Vīs* est ancien, usuel et classique, mais, sans doute en raison de son caractère monosyllabique, n'a pas survécu dans les langues romanes, sauf dans le juxtaposé *uis maior* > fr. *vimaire*, terme technique du vocabulaire des eaux et forêts.

Dérivés en *uir-*, rares et tardifs pour la plupart ; *utriculae* (Apul.) ; *uirōsus* : violent ; *uirōsē* (Apul., Tert., Gloss.) ; *uiraciū* dans Varr., ap. Non. 187, 15, *uir uiraciū*, glōsē *magnarum uirum*. Pour *uirio*, -*riatio*, v. *uirō*, sous *uir*. Des confusions avec *uir* se sont produites à basse époque.

A *uis* se rattachent : *uiolentus* : violent. Ancien et usuel, avec un doublet poétique *uiolēns* (Hor., Pers.) fait sur *uiolentior* d'après *uehemēns*, *uehementior* ; d'où *uiolentor* (ancien), *uiolentia* f. ; *inuiolentus* (Cassiod., Not. Tir.).

*uiolō*, -*ās* : violer, faire violence à, outrager. Ancien, classique. D'où *uiolātor*, -*tiō* (tous deux d'époque impériale), -*trix* (tardif) ; *uiolābilis* (poésie impériale) et *inuiolābilis* (depuis Lucrèce, d'après *δὲλαστος*) ; *inuiolābilitās* (langue de l'Église) ; *inuiolātus* (classique) « inviolé » et « inviolable » (cf. *inuiolatus*) ; *inuiolātē*.

Au sens de « force », la langue homérique a les formes correspondantes à *uis* : (F)*ίς* à *uis*, (F)*ίς* (devant voyelle) ; en réalité, *Fiv* au singulier à *uim*, et la forme adverbiale (F)*ίς* (d'où (F)*ίς* en face de *ui*). — Pour F, noter la glose γίς (c'est-à-dire *Fic*) : *ταχός*.

Il n'y a pas lieu de considérer ici (F)*ίς* « tendon », (F)*ίς* « tendons ». — Le sens de skr. *vāyāh* (thème en -*s*-) est : « force vitale, force jeune » ; ce rapprochement explique l'*r* de *uirēs* ; le type *uir-* n'existe qu'au pluriel ; cf. *spēs* et *spērēs*. La parenté avec *uir* est vraisemblable.

La formation de *uiolentus* rappelle celle de *opulentus*, et *uiolāre* a l'air d'une formation expressive comme *ustulāre*, *sorbillāre*, etc. L'*o* de ces formes doit s'expliquer comme celui de *filioles*.

*uis* : 2<sup>o</sup> personne du singulier de *uiolō*, issue de \**uei-s(i)*. *Vīs* s'est introduit dans la conjugaison de *uiolō* parce que la 2<sup>o</sup> personne normale \**uei-si* aboutissait soit à \**uuelle*, et se confondait avec l'infinitif présent, soit à \**uell* > *uel* (v. ce mot). D'autre part, on ne pouvait

restituer \**uels*, comme on l'a fait pour *fers*, car une finale -*is* est inconnue en latin. D'où la nécessité de recourir à une racine différente, celle du skr. *vēpi* « tu aspire à », gr. *ἔλπει* « il aspire à » ; cf. *inuitus*.

*uiscom*, -*i* n. (*uiscom* m., Plt., Ba. 50) : gui ; glu. Ancien, usuel. Panroman, en partie sous des formes savantes. M. L. 9376.

Dérivés : *uisārius*, -*a*, -*um* ; *uisārius* « qui chasse aux glaux » ; *uisārium* « glauu » ; *uisāragō*, -*inis* f. : carline (plante), v. Sofer, 161 ; *uisātus* (ancien), d'où *uisō*, -*ās* (époque impériale) ; *uisidus* (Theod. Prisc., et Gloss., *uisidum* : *ἰξοειδής* ; *uisidus* : *στυφός* olivoc), M. L. 9373 ; *uisidōsus* (tardif, Prud., Pall.), M. L. 9375 ; *uisitūdō* = *δυσωτότης* (Diosc.). Cf. aussi *uisicinus*, *uisicinus* et *uisicillārius* « auceps » (Thes. Gloss., s. u.).

Il doit y avoir un rapport avec gr. *ἔξω* « glu » ; mais lequel ?

*uisceus*, -*eris* (singulier rare ; on trouve surtout *uisceus*, -*um* n. ; l'*i* est attesté par l'*i longa* des inscriptions) n. : parties internes du corps, chair(s), entrailles. Terme général, s'appliquant à tout ce qui est à l'intérieur du corps ; par image, s'applique à d'autres objets : *uisceus terrae*, Ov., M. 1, 138 ; *in medullis populi Romani ac uisceribus haerebant*, Cic., Phil. 1, 15, 36. Ancien, usuel, classique. Non roman.

Dérivés et composés : *uisceratiō* : distribution publique de viande ; repas où l'on mange la chair des victimes (classique) ; *uisceratim* : par lambeaux (Enn.) ; *uiscerālis* ; *uiscerāliter* (Vulg., Arn.), d'après gr. *πολυστλαρχος* ; *uiscererus* (Prud.) ; *uiscerō*, -*ās* : arracher les entrailles à, déchirer. Sans étymologie claire.

*uisitō*, *uisō* : v. *uideō*.

*uisiō*, -*is*, -*ire* (*uisiō*, *bissiō*, *bisiō*) : vesser (Gloss.). M. L. 9382. Celtique : irl. *fis*, *fissiu*, britt. *gwis* ; germanique : v. h. a. *wisila* ?

Dérivés : *uisium* n. (*uisium*, *uisitium*) ; *uisiō* : vesse ; M. L. 9381, *uisiō* ; cf. aussi M. L. 9380, \**visināre*, v. fr. *vesner*, *venette*.

Forme expressive, comme v. isl. *fisa* « pèdère », et gr. *βῆτω*, de \**βῆτω*. V. *pēdō*.

*uisulla* (*uitis*), -*ae* f. : sorte de vigne dont les grappes sont plus fournies que lourdes (Col. 3, 2 ; Plin. 14, 28, 31).

*uita* : v. *uiuus*, s. u. *uiuo*.

*uitellus*, -*i* m. (*uitellum* n., Varr., Apic.) : jaune de l'œuf. Phonétiquement identique à *uitellus*, diminutif de *uiulus* ; mais le rapport sémantique n'apparaît pas.

*uilex*, -*icis* f. : gâtillier ou arbre au poivre (Plin.). M. L. 9389. L'*i* est attesté par tosc. *uilece*, ombr. *uilece* ; v. L. Bertoldi, Mus. Helv., 1948, p. 73 ; M. L. est dans l'erreur en notant un *i*. Cf. peut-être *uiere*, *uitis*. Finale en -*ex*, comme *uilex*, *rumex*, *cōdex*, *ilex*, etc. ]

*uitilligō*, -*inis* f. : sorte d'éruption cutanée, dartre, tache ; lèpre : *in corpore hominis macula alba quam Graeci ἀφόν uocant, a quo nos album ; siue a uitio dicta*,

*etiāsi non laedit, siue a uitulo propter eius membranae candorem qua nascitur inuolutus*, P. F. 507, 15. Cf. *stri-biligo* ; v. Ernout, Philologica I, p. 182.

Dérivé : *uitilliginōsus* (Gloss.). Attesté depuis Lucilius ; rare et technique. Non roman. Sans doute à rattacher à *uitium* « défaut physique, tache ».

*uitillitigō*, -*ās*, -*āre* : chicaner ; *uitillitigātor* : chicaner. Mots de Caton (ap. Plin., prael., § 30), de *uitium* et *litigō* « entamer un procès ou une dispute à tort ». Avec haplogogie *uitillitigat* : *uituperat* (Gloss.).

*uitiparra*, -*ae* f. : chardonneret ? (Plin.). De *uitis* et *parra*. ]

*uitis*, -*is* f. : vigne ; cep de vigne, et par extension : pampre, raisin, vin ; vrilles (de la courge) ; cep de centurion. Avec des épithètes, désigne des plantes diverses : *u. alba* « bryone » ou « aristoloche » ; *u. nigra* « bryone noire » ; *uitis canis* « saxifrage » ; *u. siluatica* ; *uitis uineae* : *ἀμπελομηλα*. Usité de tout temps. M. L. 9395 (vigne et vis).

Dérivés : *uiteus* : de vigne, M. L. 9388 ; *uitiārium* : plant de vignes (Cat., Varr., Col.) ; *uiticula* : petite vigne, et « vrille », M. L. 9392 (et \**uitula*, M. L. 9405 a) ; *uiticella* : sorte de liseron, M. L. 9390 ; André, *Lex.*, s. u. ; *uitigineus* (Caton, Colum., Plin.), formé sur le type *oleagineus* ; il a dû exister un doublet *uitignus* (sans rapport avec le composé poétique *uitigenus*, Lucr.), conservé dans les langues romanes, M. L. 9393 ; *uitineus* (Florus 3, 29, 4, peut-être à lire *uitigineus*) ; cf. aussi M. L. 9391, \**uiticeus* ; 4501, \**interuitile* « sorte de clématite ».

Composés pour la plupart poétiques : *uiticola*, *uiticarpifer*, *uiticomus*, *uitifer*, *uitigena* (cf. *ἀμπελογενής* qui, du reste, a un autre sens dans Aristote), *uitisator*, *uitiparra*.

*Vitis* désigne proprement la « plante à vrilles » ou la « vrille » ; ce n'est que par une restriction secondaire que le mot s'est spécialisé dans le sens de « vigne ». Le mot peut s'apparenter à *uietō* et n'a pas de rapport avec *uinum* ; mais l'identité de l'initiale a favorisé le rapprochement.

V. *uietō*.

*uitium*, -*i* n. : défaut physique ; *uitium cum partes corporis inter se dissident : ex quo prauitas membrorum, distortio, deformatio. Itaque illa duo, morbus et aegrotatio, ex totius ualeitudinis corporis conuassatione et perturbatione gignuntur ; uitium autem integra ualeitudine ipsum ex se cernitur*, Cic., Tu. 4, 13, 39. Par suite « défaut » ; en général « faute, vice » ; « violence commise, viol », u. *offerre* ou *afferre pudicitiae* (langue des comiques). Dans la langue augurale, « présage ou signe contraire ou défavorable (fourni par un animal qui a des défauts) » ; de là *uitiō creātus* (par opposition à *iure*). Usité de tout temps. M. L. 9396. Celtique : britt. *gwyd*.

Dérivés et composés : *uitiōsus* : qui a des défauts, fautif ; vicieux ; *uitiōsē* ; *uitiōsiūs* (Cic., Macr.) ; *uitiō*, -*ās* : vicier, altérer, corrompre ; violer ; *uitiatiō*, -*tor* ; *uitiābilis* ; *praeuitiō* (Ov., Cael. Aur.) ; \**inuitiāre*, M. L. 4556.

Cf. aussi *uitillitigō*, *uituperō*.



La concordance avec sl. *vina*, lett. *vaina* « faute » est trop partielle pour enseigner grand'chose d'utile. L'origine et l'histoire du mot sont trop obscures pour qu'il soit possible de déterminer avec certitude le sens premier. Cf. Dorothy Paschall, dans Trans. of Amer. Philol. Ass., 67, 1936, p. 219 sqq.

**ulūō, -ās, -āul, -ātum, -āre** : éviter. Sens physique et moral. Suivi du datif (Plaute) ou de l'accusatif (classique). Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés : *ulūtiō* f. (rare, Aut. ad Her., Cic., traités philosophiques) ; *ulūbilis* (rare, époque impériale) ; *ulūbundus* (Sall., puis T.-L., Tac.). Composés : *dēulūō* (ancien et classique, mais assez rare) ; *dēulūtiō* (Cic., Att. 16, 2, 4) ; *ēulūō, -ās* (classique), d'où *ēulūtiō, ēulūtiābilis* et *inēulūtiābilis* (= ἀνεφευκτος), tous trois d'époque impériale.

Sans étymologie claire, à moins qu'on n'explique *ulūō* comme un fréquentatif de *uiēō*, ce qui n'est pas exclu, mais les sens diffèrent beaucoup. L'explication par \**ui-ūtāre* (fréquentatif de *eō*) est purement imaginaire ; il n'y a pas de préfixe *ui-* en latin.

**ulūricus, -i m.** : beau-père ; mari de la mère qui a des enfants d'un autre lit (classique). Pour le suffixe, cf. *nouerca*. Conservé en roumain et en sarde. M. L. 9400.

Sans étymologie.

**ulūtrum, -i n.** : verre ; guède ou pastel (couleur). *Vitrum* et ses dérivés ne semblent pas attestés avant la fin de la période républicaine et le début de l'Empire. Il n'y a pas lieu de séparer *ulūtrum*, nom du verre, du nom de la plante, celle-ci ayant été nommée à cause de sa couleur vitreuse. Le verre des anciens n'était pas transparent comme le nôtre, mais verdâtre. — Bien représenté dans les langues romanes. M. L. 9403 et 9402, \**uūrium* ; et en celtique : ir. *fuithir* ? ; britt. *gwydr*.

Dérivés : *ulūreus* : de verre (Varr.) ; *ulūreolus* (Paul. Nol.) ; *ulūreāmen* (Dig.) : objets de verre ; *ulūreārius* (-tri-) et *ulūreārius* : verrier (Sén.) ; *ulūreāria* f., -ium n. : verrerie, M. L. 9398-9399 ; *ulūre(e)āria* f. : autre nom de la paroi latérale (Ps.-Apul., Herb. 82, 6), M. L. 9397, et *ulūragō* (Orib.) ; *ulūrinus* (Theod. Prisc.), M. L. 9401 ; *ulūriola* : chalcantus, vitriol bleu ou vert, sulfate de fer ou de cuivre (Gloss.), M. L. 9401 a ; *ulūrosus* : ὀυλώδης (Gl.).

Sans étymologie. Sans doute emprunté.

**ulūta, -ae f.** : ruban ou bandelette servant à maintenir la chevelure, ou l'infula rituelle. Cf. Rich, s. u. Sans doute ancien terme religieux, d'emploi rare et surtout poétique, mais bien représenté dans les langues romanes. M. L. 9404.

Dérivés : *ulūtātus* et \**vitulla*, M. L. 9405.

Le *u* indique un terme technique ; remplace sans doute un \**ulūta*, de la racine de *uiēō* (v. ce mot).

**Vitula** : v. *ulūtor*.

**ulūlāmēn, -inis n.** : rejeton, marcotte = gr. μόσχευμα (Ambr., Vulg.). Associé à *ulūulus*, gr. μόσχος.

**ulūtor, -āris, -āri** : -ari... quod Graeci παλαιὸν uocant, Varr., Rer. diu. l. XV ap. Macr. 3, 2, 11 ; être en fête à la suite d'une victoire ; Enn., Sc. 52 V : is

habet coronam ulūlans uictoria. Dérivé de *Vitula*, nom de la déesse de la joie ou de la victoire ; cf. Macr., l. 1. : *Hyllus libro quem de dis composuit ait Vitulam uocari deam quae laetitiae praestit* ; *Piso ait Vitulam uictoriam nominari* ; et Suét., Vitell. 1, 2 : *Vitellia quae multis locis pro numine coleretur* ; toutefois, le nom propre *Vitellius* est scandé avec *i*.

Étymologie populaire dans P. F. 507, 12 : *ulūlans laetans gaudio, ut partu (pastu, edd.) <ulūulus> add. Aug.* Sans doute vieux terme rituel, qui a disparu de bonne heure ; peut-être sabin : cf. Suét., l. 1. Dérivé tardif : *ulūlutiō*.

**ulūulus, -i m.** : 1° veau ; 2° petit d'un animal, poulain, etc. ; 3° *marinus*, veau marin, phoque. Ancien (Cat., Agr. 141, 4). M. L. 9406. Celtique : irl. *fithal*, *fidil*.

Dérivés : *ulūula* : génisse ; *ulūlūnus, ulūlūnus* « de veau » ; *-a carō* : viande de veau ; *ulūellus* : petit veau (mieux conservé que *ulūulus* dans les langues romanes, en raison de la prédilection de la langue rustique pour les diminutifs), M. L. 9387 ; *Vitulāria uia* ; *Vitulus*, nom propre ; *Vitellius* ? ; *uiellinus*.

On ne saurait séparer le dérivé indiquant l'animal de l'année : skr. *vatsādh* « veau », got. *wiprus* « agneau ». La formation se retrouve dans éol. ἔταλον, dor. ἐτελον « petit de l'année ». Donc, du groupe de gr. ἔτος « année » (v. *uetus*). — L'i, qui ne peut s'expliquer par aucun changement phonétique régulier, relèverait du type expressif (cf. *uigēō, uigil*). — L'ombrien a, de même, *vitlu* « uilulum ».

**Vitumnus, -i m.** : nom d'une ancienne divinité italique, citée par Tertullien et Augustin, qui le font dériver de *uiūta*. Sans doute étymologie populaire ; la forme rappelle *Verumnus, Volumnus* (v. ces mots), et le mot doit être d'origine étrusque, mais plus ou moins déformé.

**ulūuperō, -ās, -āul, -ātum, -āre** : trouver des défauts à ; d'où « dénigrer, blâmer, déprécier », etc. Le rapport avec *ulūium* apparaît encore dans Rhet. ad Her. 2, 27, 44 : *artem aut scientiam aut studium quodpiam ulūuperare propter eorum ulūitia qui in eo studio sunt*. Ancien et classique, mais à peu près disparu de la langue impériale. Non roman.

Dérivés : *ulūuperātiō, -tor* (presque uniquement cicéroniens) ; *ulūuperābilis* (id.), -*bilitas* (Cassiod.), -*tius* (Serv.) ; *ulūuperō, -ōnis* (Gell., Sid.) ; *ulūuperium* (St Jér.), M. L. 9407.

*Vituperō* est un composé dont le premier terme est apparenté à *ulūium*. Le mot appartient sans doute originellement à la langue augurale ; cf. *cur omen mihi ulūuperat*, Plt., Cas. 410/411. Pour la formation, cf. *improperō, aequiperō, recuperō*, etc.

**ulūus, -ūs f.** : τρυγ, ἄνρωξ (Gloss. ; cf. Thes. Gloss., s. u.) « cerce, jante ». Sans exemple dans les textes en dehors de Marius Victor., GLK IV 56, 17.

Sur gr. τρυγ, v. *uiēō* ; lat. *uius* serait donc du groupe de *uiēō*.

**ulūuerra, -ae f.** : furet (Plin.), belette (*mustella*, Gl.). M. L. 9412 ; *ulūuerrārium* n. : endroit où l'on élève des furets. Cf. aussi M. L. 9413, \**uiouerrica* « belette », et 9414, \**uiouerrula* « écureuil », ce qui, à en juger par les

mots apparentés, serait le sens ancien ; mais les noms de petits animaux sauvages sont mal fixés, cf. *mēlēs, jēlēs*.

Mot expressif qui rappelle des noms de l'« écureuil » : gall. *gwywer* (emprunté à *uiueria* selon J. Loth), v. pruss. *weuware* ; lit. *deveris, uoverē* ; serbe *veverica* ; pers. *oowarah*. En somme, des formes à redoublement, de types variés, dont la racine est \**wer-* : le germanique a un composé v. angl. *do-ocorna* (all. *Eichhorn* résulte d'une étymologie populaire). La racine pourrait être celle qui figure dans gr. ἄ(F)ερω « j'élève » et αλωπά « balançoire ».

**ulūō, -is, -xī, -ctum, ulūere** : vivre ; être en vie (*uiuentēs* « les vivants » opposé à *mortui*), passer sa vie ; vivre de (abl. u. *herbis, carne*). Ancien, usuel et classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 9411.

Dérivés et composés : 1° en *ulū-* : *ulūus* : vivant (opposé à *mortuus*, qui lui a sans doute emprunté son suffixe) ; *ulūi* « les vivants » ; *ulūum* « le vif » ; par suite « plein de vie, vif, ardent » (époque impériale). Ancien, usuel et classique ; panroman, M. L. 9420. Composés : *redi-* (v. *reduium*), *sēmi-*, *semper-ulūus* = ἡμι-, ἀει-ζωος.

*ulūa, -ae f.* : vie (par opposition à *mors*) et « moyen ou façon de vivre ». Comme le gr. βίος et à son imitation, désigne aussi la « vie humaine, l'humanité » (poésie et prose impériale). Aussi terme de tendresse : *mea ulūa*. Ancien, usuel et classique ; panroman, M. L. 9385 ; celtique : irl. *fu*. Dérivés et composés : *ulūālis* : vital ; d'où *ulūālia* n. pl. « les parties vitales » ; *ulūālia capitū* « les tempes » (Pline, cf. M. L. 9386) ; *ulūāliter* (Lucr.) ; *ulūālitās* (Plin.) ; *ēulūō, -ās* : priver de la vie (Enn., Acc., repris par Apul.).

*ulūiscō, -is* (*ulūiscō*) : prendre vie, s'animer, M. L. 9417 ; *ulūuidus* : plein de vie (surtout poétique), M. L. 9415 ; *ulūuidō, -ās* (tardifs) ; *ulūuāx* (poétique, époque impériale) ; *ulūuāciter* ; *ulūuāciās* ; \**ulūuācius*, M. L. 9408 ; *ulūuārius* : où l'on garde du poisson vivant, -*ae nāuēs* ; *ulūuārium* n. : vivier, M. L. 9409, v. h. a. *uūwāri* ; *ulūuātus* : vivifié (Lucr.), vivant ; cf. aussi *ulūuēda* « moyens de vivre, nourriture », M. L. 9410, et les composés : *ulūuī-ficus* ; -*ficō*, M. L. 9416 ; -*scitiō, -tor, -tōrius* (tardifs ; langue de l'Église), d'après ζωοποιός ; *ulūuiparus* (Apul.) ; cf. peut-être *ulūpera* (v. ce mot) ; *ulūe-* (*ulūi-*) *rādix* « plant vif », terme d'agriculture (Caton, Varr., etc.) ; *ulūuigignētia* = ζωογονούντα (Aug.).

*reulūō* (Sén.) ; *reulūiscō* (*-uiscō*) (classique), M. L. 7282-7283.

*conulūa, -ae m.* : convive ; *conulūium* : repas en commun, banquet. M. L. 2201. Étymologie dans Cic., Cat. M. 13, 45 : *bene maiores nostri accubitionem epularem amicorum, quia uitae coniunctionem haberet, conulūium appellarunt, melius quam Graeci qui hoc idem tum comotationem tum concenationem uocant*. Mais sémantiquement tend à se séparer de *ulūō*. De là : *conulūtor, -āris* (et *conulūō, -ās*) : banqueter ensemble ; *conulūātor, conulūātor, -e* (tous deux d'époque impériale) ; \**conulūāre*, M. L. 2200.

*conulūō, -is* : vivre avec. Attesté seulement à partir de Sénèque ; semble créé sur le gr. συνζωο, συμζωο. Mais

Cicéron a déjà *conulūus* au sens de « vie en commun », et le fils de Cicéron *conulūtor, -tiō*.

2° en *ulūct-* : *ulūctus, -ūs m.* : moyens ou façon de vivre ; régime (classique), M. L. 9315, d'où, tardif, *ulūctualis* et *ulūctualia, -ium* (Cassiod., Vulg.), M. L. 9314 ; *ulūctiō, -ās* : faire son régime de, vivoter de (terme de la langue familière, Plt., Tēr.).

La racine est \**gweya-*, \**gweye/ō-*, bien attestée dans plusieurs langues : av. *iyātu-* (gāth. acc. *iyātūm*, gén. *iyātūš*), *gaya-* « durée de la vie » ; le grec a aor. ἐβίων « j'ai vécu » en face du présent dérivé ζῆν « vivre » et βίος « vie » (\**gweya-to-*), formé comme θάνατος, etc. Il y avait une forme à élargissement *-u-*, qui est très répandue : skr. *jivāh* « vivant », v. sl. *živŭ*, lit. *gyvas*, gall. *byw*, répondant à lat. *uiuus*, osq. *bivus* n. pl. « uiui » ; skr. *jīvati* « il vit », v. sl. *živeti*, v. pruss. *giwa* répondent à lat. *uiuit*. À la forme de la désinence près, l'infinifit *uiuere* répond à véd. *jivāse* « pour vivre ». La gutturale de *uiūi, uictus* est secondaire ; elle provient de ce que, en position intervocalique, lat. *u* peut représenter soit \**w*, soit \**gw*. Quant à *ulūa*, ce doit être un dérivé de *uiuus* ; cf. lit. *gyvatā*, v. sl. *životi*, gall. *bywyd* « vie » et *iuuen-ta, senec-ta* ; toutefois, on ne saurait démontrer qu'il ne repose pas sur un ancien \**gweyā* ; cf. gr. βίος ; osq. *biitā* « ultam ». Pour *Vitumnus*, v. ce mot. *Conulūa* est formé comme *collēga*.

**ulūx** : v. *uicis*.

**ulūx adv.** : avec peine et « à peine » ; dans ce dernier sens, souvent renforcé de *dum, uixdum* ; ou joint à *tandem*. Ancien, usuel et classique. M. L. 9421 et 224, *aduix*. Formes romanes rares.

Sans correspondant. La forme rappelle celle de *moz*.

**ulūiscor, -eris, ultus sum, ulūiscel** (et sporadiquement *ulūiscō* actif, Ennius, Sc. 147 V<sup>2</sup> ; *ulūisci* passif, Sall., Iu. 31, sans doute d'après *ultus*, qui peut avoir le sens actif « qui s'est vengé de » ou passif « puni » et de *ulūiscendus*, qui a également un double sens ; à *ulūiscō* se rattache la vieille forme *ulūō* « ultus fuerō » de \**ulūō*) : se venger, absolu et transitif. Dans ce dernier cas, peut avoir pour complément un nom de personne : se venger de quelqu'un (ou aussi : venger quelqu'un) ; ou un nom de chose ; venger une injure : e. g. 1° *ut tuos inimicos ulūiscare*, Plt., Tri. 618-619 ; 2° *quos nobis poetae tradiderunt patris ulūiscendi causa supplicium de matre sumpsisse*, Cic., Rosc. Am. 24, 66 ; 3° *qua in re Caesar non solum publicas sed etiam priuatas iniurias ultus est*, Cés., B. G. 1, 12, 7. Ancien, usuel, classique. Non roman (cf. *uindicāre*).

Dérivés : *ulūtor* (classique, Cic.) ; *ulūtrix* (Vg.) ; *ulūtorius* (Tert.) ; *ulūtiō* (non attesté avant l'époque impériale ; la prose classique dit *uindicta*) ; *inulūus* : non vengé.

La ressemblance avec irl. *ole* « mauvais » a chance d'être fortuite. Peut-être tiré de *ulcus*, mais les sens sont éloignés.

**ulcus, -eris n.** : blessure à vif, ulcère ; plaie (sens physique et moral). Classique. Non roman.

Dérivés : *ulcusculum* (époque impériale) ; *ulcerō, -ās* (classique) ; *ulcerātiō* f. ; *ulcerātus* (époque impériale) ; *ulcerulentus* (Fulg.) ; *ulcerāria* f. : marrube,

plante (Ps.-Apul., Herb. 45, 30); *exulcerō* (classique) et ses dérivés.

Cf. gr. ἔλκος « blessure, ulcère » et skr. *arpaḥ* « hémorroides ». De plus, ἔλκων « τρωμάτω (Hés.) ; ἔλκωλον » je suis blessé » chez Eschyle. V. le précédent.

**illex**, -icis m. : sorte de romarin (Plin.). M. L. 9034 et 9034 a, \**ilicinus*. Mot méditerranéen, comme *illex*?

**ilīgō**, -inis f. : humidité naturelle de la terre. Terme de la langue rustique (Varr., Col. ; Vg., G. 2, 184 : *at quae pinguis humus dulcique uligine laeta*). Celtique : britt. \**uli-ar*? V. J. Loth, s. u.

Dérivé : *ūliginōsus*. Sans doute apparenté à *ūdus* (v. *ūuidus*), avec influence des autres mots en -*līgō*, favorisée peut-être par une prononciation dialectale; cf. Ernout, *Élém. dial.*, s. u.

V. *ūmeō*, *ūuidus*; et pour l'échange d/l : *lacruma*, *oleum*, *solum*, etc.

**ūllus**, -a, -um : v. *ūnus*.

**ulmus**, -i f. : orme, ormeau. Ancien; panroman. M. L. 9036; B. W. s. u.; germanique : v. h. a. *ulmboum*, all. *Ulme*.

Dérivés et composés : *ulmeus*; *ulmārius*, d'où *ulmārium* (Plin.) : pépinière d'ormes; *ulmānus* : situé près des ormes (Inscr.); *ulmētum* (Gloss.), M. L. 9035; *ulmītriba* m. : composé hybride plautinien (de *ulmus* et *τρίβω*) « briseur d'ormes » (celui sur le dos duquel on brise les verges d'orme).

Cf. v. isl. *almr* et le mot celtique représenté par *irl. lem* « orme », etc. (V. Pedersen, *V. G. d. k. Spr.*, I, 175).

**ulna**, -ae f. : avant-bras; par métonymie, en poésie, le « bras » tout entier : coudée et brassée. Mot surtout poétique, attesté depuis Catulle; Plaine semble être le seul prosateur à l'avoir employé. Non roman. V. B. W. sous *aune* II.

Le mot appartient à un grand groupe, comprenant des formations diverses, qui sert à indiquer le « coude », l'« avant-bras », la « coudée (aune) », la « brassée », etc. Le groupe \**in-* suppose qu'une voyelle est tombée, en latin, entre *l* et *n*. Les formes les plus proches sont donc, avec *ō*, gr. ὠλήνη f., ὠλήν m. « coudée » (et ὠλλόν τῆν τοῦ βραχίονος καμπήν, Hés.), et avec *ē*, *irl. uilen*, gall. *elin* « coudée, angle », v. h. a. *elina* « aune ». La racine se retrouve, d'une part, dans skr. *aratiñh* (et av. *arəθna-*) « coudée », av. *frāraθni-* « aune », v. perse *araθniš* « coudée », de l'autre, dans lit. *ūloktis* « aune » (et v. pruss. *woaltis*), avec *ō*, et dans lit. *alkūnė*, v. pruss. *alkunis* ou v. sl. *lakūt* (russe *lōkot*?, serbe *lōku* « coudée »); le lēta a *ēlks* et *elkuōns* « coudée », et le grec *ἐλαξ* « πῆχυς (Hés.) ». Ces mots sont les uns de genre masculin, les autres de genre féminin; aucun n'a le genre neutre : il s'agit d'un organe actif; le gr. ὠλλόν est sans doute un diminutif.

**ulpicum**, -i n. : sorte d'ail ou de poireau à grosse tête. Attesté depuis Caton et Plaute; appelé aussi *alium pūnicum* d'après Columelle 11, 4. Cf. M. L. 9037, \**ūlpticum*. Semble un adjectif substantivé. Cf. le gentile *Vlpius*?

**uls** prépos. : au delà de. Archaïque; encore dans Ca-

ton, d'après P. F. 519, 1; ne subsiste plus que dans des formules; ainsi Form. sacra Argeor., cité par Varr., L. L. 5, 50, *uls lucum Facutalem*; et dans *uls et cis Tibērim*. Remplacé partout ailleurs par *ultrā*.

Dérivés : \**ulter*, -tera, -terum « qui se trouve au delà », opposé à *citer*. Ne subsiste que dans les ablatifs adverbiaux :

*ultrā* adv. prépos. (construite avec l'accusatif) : au delà (de), outre (s'oppose à *citrā*); *ultrā quam* « plus loin que, au delà de ce qui ». Usuel et classique. Bien conservé dans les langues romanes. M. L. 9038. Composé tardif : *ultrāmundānus* (Apul.; cf. esp. *oltramār*). *ultrō* : seulement adverbe. Dans le sens local « au delà, au loin, au large », se trouve seulement dans Plaute, e. g. Am. 320 : *ultrō istunc qui exossat homines* !, et, à l'époque classique, dans l'expression *ultrō citrō*, puis dans le composé tardif et rare *ultrōraum* (Sulp. Sév.). Le sens local étant réservé à *ultrā*, *ultrō* a été employé dans le sens dérivé de « de plus, en outre, par-dessus le marché », e. g. Plt., Pe. 327, *et mulier ut sū libera atque ipse ultro det argentum*. De ce sens de « par-dessus le marché », on est passé à celui de « gratuitement, sans raison », e. g. Tēg., Ad. 594-595, ... *ita putant | sibi fieri iniuriam ultro, si quam fecere ipsi expostules*; et du sens de « sans raison » au sens, le plus fréquent, de « de soi-même, de sa propre volonté, spontanément » : *cum id quod antea petenti denegasset, ultro polliceretur*, Cēs., B. G. 1, 42, 2. Sur ce sens ont été faits, à l'époque impériale, *ultrōneus* (Apul., Vulg.; cf. *spontāneus, idōneus*) et *ultrōneūās* (Fulg.).

Comparatif et superlatif : *ulterior* : plus éloigné. Se dit de l'espace et du temps; s'oppose à *citerior* et à *proximus*; d'où les substantifs *ulterior* n., *ulteriorēs*, *ulteriora*.

*ultimus* : qui se trouve tout à fait au delà; le plus éloigné; le dernier; cf. *extrēmus*; *irl. uilt* : « ultima ». De là : *ultima*, -rum; *ultimō*, -ās : toucher à sa fin (Tert.); *paenultimus*, terme de grammaire, d'où *irl. savant peneuilt*. S'oppose à *ciuius*. L'osque a *ūltimam* « ultimam ».

*Vls* est formé comme l'adverbe de sens opposé *cis*; -s est maintenant sous l'influence de *cis*; pour l'étymologie, v. *ille* et *alius*.

**ulua**, -ae f. : ulve, herbe des marais. Attesté depuis Caton. M. L. 9042.

Dérivé : *uluōsus*.

**ulucus**, -i m. : hibou, chat-huant (Serv. Vg., B. 8, 55; gloss. *ulucius, olucius* avec gemination expressive conservée dans les langues romanes; cf. M. L. 9038 a). Cf. le suivant.

**ulula**, -ae f. : chat-huant, dont le nom vulgaire est *cauannus*; cf. Thes. Gloss., s. u. Son cri est de mauvais augure; de là le proverbe : *homines eum peius formidant quam fullo ululam*, Varr., Men. 539. — Pour la forme, cf. *upupa*. *Vlula* est peut-être un postverbal de :

*ululō*, -ās : hurler; onomatopée fréquente et ancienne, qui se dit des hommes et des animaux. Conservé dans les langues romanes sous les formes *ululāre* et \**urulāre*. M. L. 9039.

Dérivés : *ululātus*, -ūs m. (usuel; M. L. 9041) et les formes tardives *ululātio*, *ululamēn*, *ululābilis*. Cf. aussi M. L. 9040, \**ululātor*. La forme *ululāta*, glōssée *μελάγχρους*, CGL III 187, 12, semble avoir désigné un poisson. Cf. aussi *ullulage* = gr. ὀλλουγαί?, CIL IV 4112.

Mot imitatif. Cf., sans redoublement, lit. *ulūti* « pousser le cri ulō- » et gr. ὤλιν « aboyer » (à côté de lat. *latrāre*, etc.). Avec redoublement, le lituanien a *ulūlūti*, à peu près synonyme de *ulūti*. Skr. *ulūkhaḥ* « chouette » rappelle lat. *ulucus*. Les mots skr. *ululi* (-*ululi*-) et *ulūlu*- sont peu attestés et peu clairs; skr. *ulū* est mentionné à date ancienne pour désigner un cri rituel et subsiste au Bengale. Cf. aussi gr. ὀλλόζω « je pousse des cris aigus », étr. *hiuls* « chouette ». — La consécution de deux *l* dans *ululāre* est contraire à la phonétique du latin ancien, qui dissimile l'un des deux *l* figurant dans un même mot; ceci marque le caractère imitatif du mot; du reste, les langues romanes n'ont pas gardé *ululāre* et, de roum. *urla* et it. *urlare* à fr. *urler* (v. B. W. s. u.), c'est à un \**urulāre* phonétiquement attendu qu'elles renvoient en général. Cf. *upupa*.

**umber**, -brī m. : variété de mouton issue du croisement du moufflon et de la brebis (Plin. 8, 199). Forme peu sûre; est-ce le nom propre *Vmber*? Cf. *Vmber* (canis), Vg., Ae. 12, 753; etc.†

**umbilicus** : v. le suivant.

**umbō**, -ōnis m. : toute pièce faisant saillie sur une surface, surtout ronde ou conique; d'où divers sens spéciaux dans les langues techniques : bosse de boudier; pli de la toge faisant saillie sur la poitrine; pierre de parement formant le rebord du trottoir; borne; coude, etc. Cf. Rich, s. u.

Dérivés : *umbilicus* : nombril; et par analogie tout objet circulaire, entre autres : 1° bout du cylindre autour duquel était roulé un livre ancien (sens calqué de gr. ὀμφαλός?); 2° tige métallique formant le milieu d'un cadran solaire; 3° sorte de coquillage; 4° u. *Veneris* « nombril de Vénus », plante. Ancien, technique. Panroman, avec des déformations diverses; cf. M. L. 9045, *umbilicus* et \**umbilicus*; M. L. 9044, \**umbiliculus*; B. W. sous *nombril*. — Dérivés : *umbilicāris* : ombilical; *umbilicātus* : ombiliqué.

Comme le nom de l'« ongle », celui du « nombril » affecte souvent des formes populaires : *umbilicus* n'a pas seulement un suffixe de dérivation à -i, comme *ungula* (v. *unguis*), mais un second suffixe complexe \**-iko-*, de forme thématique, correspondant à -ik-. La forme principale est indiquée par l'indo-iranien : skr. *nābhīh* « nombril, moyeu », av. *nābā-nāzdišta-* « le plus proche du nombril », c'est-à-dire « le plus proche parent », cf. lat. *proximus* (véd *nābhīh* sert aussi à désigner la parenté); le dérivé neutre *nābhyan* signifie seulement « moyeu ». L'iranien a une forme populaire à \**-ph-* : av. *nāfō* « nombril » (pers. *nāf*), *nāfya-* « de famille ». Le double sens de « nombril » et « moyeu » se retrouve dans v. pruss. *nabis* et en germanique : v. h. a. *naba* « moyeu » à côté de *nabalo* « nombril ». L'élément -i- de *umbilicus* se retrouve dans v. h. a. *nabalo*, v. irl. *imblui*, gr. ὀμφαλός; pour le caractère de cet élément, cf. *ungula*; v. Chantaine, *Formation des noms*

en grec ancien, p. 246. Le φ de ὀμφαλός peut reposer sur \**ph* ou sur \**bh*. L'ο prothétique de *umbilicus*, qui est exceptionnel, sans doute populaire, est comparable à celui de *unguis*; dans les deux cas, il se retrouve en grec; le dérivé *umbō*, qui n'a pas le suffixe *ō*, le présente aussi (le sens de *umbō* existe dans gr. ὀμφαλός). Véd. *nābhīh* et gr. ὀμφαλός ont été largement employés par la langue religieuse; ceci éclaire sans doute un vers parodique de Plaute, Men. 155 : *Dies quidem iam ad umbilicum est dimidiatus mortuus*. Les formes aberrantes al. *popū* (avec φ issu de \**ph*?) et lit. *bām̃ba* soulignent le caractère populaire que tend à présenter le nom du « nombril ».

**umbra**, -ae f. : 1° ombre produite par un corps interposé entre la lumière et la terre; 2° ombrage, place à l'ombre, objet donnant de l'ombre : *umbræ uocabantur Neptunabilis casae frondeae pro tabernaculis*, P. F. 519, 1, et par suite « asile, protection »; 3° ombre, par opposition au corps qui la produit, d'où « image sans consistance, semblant »; et au pl. *umbræ* « les ombres » des morts; 4° comme le gr. ὁμάδ, personnage non invité amené par un convive (comme son ombre); 5° ombre, ombrine, poissons. Ancien, usuel et classique; panroman, sauf espagnol et portugais. M. L. 9046.

Dérivés et composés : *umbella* et dans les gloses *umbrella* (refait sur *umbra*) : ombrelle (Mart., Juv., cf. Rich, s. u.); M. L. 9049; *umbrilla* : ὀκλαῖνα, poisson (Gloss.).

*umbrōsus* (classique), M. L. 9050; *umbrāculum* : ce qui donne de l'ombre, ombrage(s), parasol (= ὀκλαῖ), M. L. 9047; *umbrāticus*; *umbrātilis* : qui se passe à l'ombre, retiré (par opposition à *forēnsis*, cf. gr. ὁματροφῶς, etc.); *umbrāticulus* (Plt., Tru. 614); *umbrātiler* : figurément (St Aug.) ; *umbrāticē* « en apparence » (Cassiod.) ; *umbrō*, -ās : ombrer (surtout poétique), M. L. 9048, avec ses composés : *adumbrō*, terme des peintres « esquisser » (cf. σκιαγραφεῖν), M. L. 208, d'où *adumbrātiō*, *adumbrātum*; in-, ob-, prae-, \**sub-umbrō*, M. L. 8045; *umbrātiō* (tardif); *umbrifer* (poétique).

Le rapprochement avec skr. *andhaḥ* = av. *andō* « aveugle » et véd. *andhaḥ* « obscurité » est plausible; pour le suffixe, cf. lat. *tenebrae*. On a rapproché aussi lit. *ūnksnā* « ombre »; *umbra* serait issu de \**unks-ra*.

**ūmeō**, -ēs, -ēre : être humide (surtout poétique). Formes nominales et dérivés : *ūmor* m. : humidité (abstrait et concret), élément liquide; liquide en général, humeur. Ancien, classique, usuel; *ūmidus* : liquide, humide (s'oppose à *terrēnus*); *ūmiditās* (tardif); *ūmidulus*; *ūmidō*, -ās (Gloss.); *ūmectus* (anté- et postclassique; formation analogique d'après *fructectum*, etc. : -ta local), d'où *ūmectō*, -ās (surtout poétique); *ūmectātiō*; *ūmēscō*, -is (époque impériale); *ūmēfaciō*; *ūmifer*; *ūmificus*, -ficō; *ūmōrōsus* (tardifs).

La graphie sans h est la plus correcte; mais l'étymologie populaire, en rapprochant *umor* de *humus*, a doté ces mots d'un h adventice; cf. Varr., L. L. 5, 24 : *humor hinc* (scil. ex humo)... *Pacuuius* (363 R.) « terra ex (h) palat auram atque auroram humidam », *humectam*; *hinc ager uliginosus, humidissimus*; *hinc udus, uuidus*; *hinc sudor et udor*. Cf. M. L. 4237, *hūmor*; 4233, *hūmidus*; 4234, \**hūmigāre*; 3012 a, *exhumōrāre* (Cael. Aur.).



Groupe d'origine peu claire, comprenant aussi *ūueō*, *ūueōcō*, *ūuidus* (*ūdus*), *ūlīgō*. On rapproche gr. ὑπόδος « humide », qui rappelle arm. *oyc* « frais », et aussi v. isl. *okkr* « humide ». On pourrait de \**ug-sm*, ou \**oug-sm*, et de \**e/oug-w*. On ne saurait tracer une histoire précise.

**umerus**, -I m. : 1° épaule (généralement de l'homme, par opposition à *armus*), et quelquefois partie supérieure du bras (ordinairement *lacetius*) ; 2° par image, « milieu (d'un objet) », « dos, croupe ou flanc (d'une montagne) » (époque impériale). Ancien, classique, usuel. M. L. 4232, *humerus* (italien, espagnol) ; B. W. *épaule*.

Dérivés : *umerulus* (Vulg.) ; *umerale* n. : manteau militaire, casaque. M. L. 4231, *humerale*.

La graphie avec *h* est aussi fautive que celle de *humor*. Cf. skr. *dmsah*, arm. *us* (gén. *usoy*), got. *amsans* (accusatif pluriel) ; omb. *onse*, uze « in umerō ». Le gr. ὄμος n'est pas clair phonétiquement ; le *ἀπομαζία* de Théocrite apporte le traitement de \**ms-* attendu en lesbien. L'e latin, entre *m* et *s*, n'a pas de correspondants, sauf le *ἀμύσας* : ἀμυονάται d'Hésychius, qui ne peut guère être grec et dont l'origine est inconnue.

**umquam** (unquam) adv. : à quelquel moment, jamais. Adverbe de temps indéfini, correspondant à *usquam* pour le lieu. S'emploie généralement comme *ūllus* dans des propositions négatives, interrogatives ou conditionnelles. Usité de tout temps. M. L. 9051, *umquam*. Composé : *numquam*, de *nō* + *umquam* « ne... jamais », M. L. 5995 ; cf. *nusquam* ; de là *nōnumquam*, ancien juxtaposé (cf. *nōnūllus*) « quelquefois ».

Juxtaposé de *cum* (*quom*) et de *quam* (cf. *usquam*). Le qu- initial manque, d'après *ubi*, *unde*, *usquam*, *ut*, parce que la répétition de *qu-* était déplaisante.

**uncia**, -ae f. : douzième partie d'un tout (livre, *iugerum*, pied, etc.) ; en particulier, « once », monnaie valant un douzième d'as. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 9052, *uncia* ; celtique : irl. *unga* ; germanique : got. *unkja*, v. angl. *ynce*.

Dérivés et composés : *unciālis* : d'une once ou d'un pouce (Plin., S<sup>t</sup> Jér.) ; *unciārius* : du douzième, u. *fēnus* ; *unciātim* : par once ; *unciola* (Juv. 1, 40).

*sēm-uncia* f. : demi-once ; le 1/24 d'un tout ; *sēmunciālis* ; *sēmunciārius* ; *deunz*, -cis m. : les 11/12 de la livre romaine ; cf. Varr. L. L. 5, 172 ; *deunz*, *dempta uncia* ; *seuncunz*, -cis m. et *seuncunia* (*sesconcia*, Inscr.) : une once et demi ; le 1/8 d'un tout ; *seuncunzius* ; *seuncunziālis* ; *quincunz*, v. ce mot.

Le nom de l'unité fractionnelle est évidemment dérivé de *ūnus*, et tous les autres s'y rattachent. Il s'agit de termes techniques dont la formation est singulière. Cf. les noms, tous anomaux, des multiples de l'as.

**ūueō**, -ās : crier, braire en parlant de l'ours, Carm. Philom. 50. Cf. *onō*.

**ūueus**, -a, -um : recourbé, crochu.

**ūueus**, -I m. : croc, crochet. Ancien, technique.

Dérivés et composés : *ūueinus*, -a, -um et *ūueinulus*, -I m., M. L. 9055 ; *ūueinulus* ; *ūueinātus* (Cic., Acad. 2, 38, 121), M. L. 9054 ; \**ūueia* « jointure du doigt », M. L. 9053.

*aduncus*, -cō, -ās, M. L. 210, 210 a ; *adunciās* (Cic., Plin.) ; ob-, red-*uncus* ; *inuncō*, -ās : accrocher.

Cf. gr. ὑπόδος « crochet », ὑπόδος γωνία (Hés.) et, avec un vocalisme *a-* dont la présence en face de \**e/o* n'est pas surprenante à l'initiale : ὑπόδος « courbure du bras, coude », ὑπόδος « courbé », ὑπόδος « courroie, amarre » ; irl. *éath* « hameçon » (de *ank-*), v. h. a. *ango*, *angul* (même sens) et got. *hals-aggā* « nœud », lit. *dūka* « boucle (d'un nœud) », v. sl. *okolt* « hameçon », skr. *ankdh* « courbure, hameçon, etc. » ; et en latin même *āncus*. Il n'y a de formes verbales qu'en indo-iranien ; la racine devait fournir un présent radical athématique qui n'a survécu nulle part, mais qu'indique la coexistence des deux vocalismes dans skr. *āncati* et *acati* « il courbe ». — Ce type athématique justifie la coexistence des formes à -g-, telles que lat. *angulus*, arm. *ankiwn* « coin », sans doute v. h. a. *ancha*, *encha* « croc, tibia, talus ». V. aussi les articles *ungulus*, *ungustus* et *ancus*.

**unda**, -ae f. : eau (considérée en tant que mobile ou courante), onde, flot (terme surtout poétique ; v. *agua*). S'emploie au singulier et au pluriel. A le sens figuré de notre « flots, tempêtes », e. g. Cic., Planc. 6, 15 : *campus atque illae undae comitorum*. En architecture, traduit le gr. κυματόν « cimaise ». Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9059, *unda*.

Dérivés et composés : *undō*, -ās : être agité (en parlant de la mer) ; ondoier, onduler ; couler à flots ; employé tardivement pour *abundō*. M. L. 9060 et 9061, *undātus* ; *undōsus* (poétique) : aux flots agités, orageux, M. L. 9065 ; *undulātus* (Varr.) : ondulé, ondulé, tiré d'un diminutif *undula* attesté seulement dans Boèce, mais qui subsiste dans des dialectes romans, M. L. 9066-9067 ; cf. aussi M. L. 9064, \**undicāre* ; *undātum*, *undanter* (époque impériale) ; *undābundus* (id.).

*abundō*, -ās : déborder ; sens moral « abonder » et « avoir en abondance ». Dans la langue grammaticale, traduit *περὶ πλεονέχεια* « être en trop », M. L. 52, 53. — Dérivés : *abundē*, *abundanter*, *abundantia*, *abundātiō* ; rapproché de *habere*, dont il apparaît comme une forme renforcée, d'où la graphie fréquente *habundō* et la création tardive de *superabundō* ; *deundō* (rare et tardif).

*exundō*, M. L. 3111 ; *exundantia* ; *inundō*, M. L. 4524 ; *inundātiō* ; *redundō* (= περισσεύω) ; *redundanter* ; *redundantia* ; \**subundō*, -ās, M. L. 8406.

Composés poétiques en *undi-* : -cola, -fluus, -fragus, -sonus, -uagus.

L'eau, considérée comme un objet, est exprimée au neutre par *ombr. ut ur* (abl. u n e), hittite *uatar*, gén. *uatenā*, gr. ὕδωρ, ὕδατος, skr. *udakdm*, *udndh*, v. h. a. *wazzar* et got. *uato*, gén. *uatin* (chaque groupe germanique a généralisé l'un des types anciens, à *r* ou à *n*). Les noms désignant l'eau en tant qu'être actif sont plus variés. L'indo-européen occidental a pour cela un mot représenté en latin par *aqua*. Mais il a aussi été formé des dérivés de \**wed*, \**ud-* ; le plus remarquable est le mot slave *voda*, avec suffixe \*-a-. Le même suffixe se retrouve dans lat. *unda*, avec un infixe nasal que présente aussi l'autre langue, où les infixes nasaux ont pris un grand développement, le letto-lituanien : lit.

*vandū*, gén. *vandēns* ! L'infixe provient sans doute d'un présent non conservé dans ces deux langues, mais que connaît le sanskrit : *undāti* (3<sup>e</sup> plur. *undānti*) « il se répand de l'eau ». — Irl. *uisce* « eau » (neutre) repose sur un thème en \*-es- dont il y a trace en sanskrit et en grec : cf. 580c.

**unde** adv. : d'où ; relatif et interrogatif, corrélatif de *inde* ; cf. Cic., Inuent. 1, 20, 28 (*narratio brevis erit si, unde necesse erit, inde initium sumetur*). Redoublé, prend une valeur indéfinie : *unde unde* (= *undecumque*). Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9062.

Composés : *undique* : de toutes parts (cf. *ubique*) ; *undecumque* : de quelque endroit que ; *undelibet* (tous deux rares) ; *aliunde* (archaïque) : d'ailleurs ; *alicunde* : « de quelque part » ; *necunde* : de peur que... de quelque part (T.-L. 22, 23, 10 ; 28, 1, 9) ; *undecunde* (Claud. Mam.) ; \**dē unde*, fr. *dont*, etc.

La seule forme constituée comme *unde* est *inde*. Pour l'u- de *unde*, v. *ubi*. La formation des adverbes indiquant le point de départ diffère d'une langue à l'autre : skr. *kūtaḥ*, gr. *πόθεν*, got. *hwapro*. La structure de *inde*, *unde* rappelle celle des adverbes slaves : *tdō*, *tdē* « de là, inde », *kōdō*, *kōdē* « unde ». Mais on voit mal le rapport avec le type lat. *hin-c*, *istim*, *illim*.

**undecim** invar. : onze. Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 9063 (*undecim*).

Dérivés : *undecimus* ; *undecumāni* : soldats de la 11<sup>e</sup> légion ; *undecies* adv. : onze fois ; *undēni* : onze par onze ; *undēnārius* (S<sup>t</sup> Aug.) ; *undecirēmis* : à onze rangs de rames (Plin.).

L'i de *undecim* en face de *decem* cadre mal avec l'hypothèse d'une simple juxtaposition, à laquelle contredit aussi l'absence de toute trace d'une forme casuelle de *ūnus*. Le traitement -im final s'explique dans un élément accessoire ; cf. *enim*.

**unēdō**, -ōnis m. (-inis f. ?) : arbrusier et « arbrouse » (Plin. ; Gloss.), synonyme de *arbutus*. M. L. 9068. Étymologie populaire dans Plin. 15, 98 : *pomum inhonorum*, ut cui nomen ex argumento unum tantum edendi. M. L. note l'u bref.

**unguis**, -is m. : 1° ongle (de l'homme ou des animaux, d'où « sabot, griffe, serre, ergot », au singulier et au pluriel) ; objet en forme d'ongle ou de griffe : coquillage, grappin, serpette ; ongle (partie inférieure des pétales) ; rejeton de la vigne qu'on veut récolter ; petite taie blanche à l'œil (cf. fr. « coup d'ongle »). Ancien, usuel ; mais remplacé dans les langues romanes par *ungula*. *Unguis* est un ancien thème en -i : abl. *ungui*, gén. pl. *unguium* ; la forme *unx* des glossaires est sans doute refaite d'après *ὄνυξ*. La parenté des deux mots était sentie des Latins, et beaucoup d'expressions proverbiales où figure *unguis* ont leur correspondant en grec.

Dérivés et composés : *ungula* : 1° corne du pied des animaux, sabot. Panroman, M. L. 9071, et celtique : britt. *ongl* (peut-être emprunté au français) ; 2° *ungula caballi* « tussilage, pas d'âne » ; v. André, *Lex.*, s. u. ; *ungulātus* (tardif) ; *ungella* (tardif) ; *unguella* ; *unguella* : pied de cochon cuit (Apic., Marc. Emp.) ; *ungulatos* (l. *ungulastros* ?), *ungues magnos atque as-*

*peros* Cato appellavit, P. F. 519, 27 ; *unguinālis* f. : herbe qui guérit les panaris ; *ungicululus* (ancien et classique) ; *ungiculārium* : ὀνυχιστήριον (Gloss.) ; *ezunguis* : sans ongles (Tert.) ; *ezungulō* (Vég.).

Les formes du nom de l' « ongle » diffèrent d'une langue à l'autre, tout en étant évidemment parentes entre elles ; il s'agit, en effet, d'un mot de type « populaire » ; l'indo-iranien a le *kh* populaire en face de *gh* des autres langues : skr. *nakkdh* et *nakkdm*, *nakkdrah* et *nakkdram* ; persan *nāzun* ; le *χ* de gr. ὄνυξ, ὄνυχος est ambigu et l'u admet diverses explications (comme celui de *vōξ*, v. *nox*). L'u du *gu* de *unguis* ne doit pas appartenir à une ancienne labio-vélaire ; cf. v. sl. *noğıti* et lit. *ngūtiis*, v. gall. *eguin* (où il y a un *u*) et v. irl. *inga*. Le germanique a v. h. a. *nagal*, etc., et le lituanien *nāgas*. La prothèse de *unguis* doit avoir un caractère « populaire », comme celle de *umbō*, *umbilicus* ; elle se retrouve dans skr. *dnghriḥ* « pied » (pour le sens, cf. lit. *nagā* « sabot [d'animal] », v. pruss. *nage* et v. sl. *noga* « pied »). L'o de gr. ὄνυξ et le *e-* de la forme obscure arm. *elungn* sont prothétiques.

**ungulus**, -I m. : *Oscorum lingua anulus*, F. 514, 28, qui cite un exemple d'une comédie inconnue (Atell. inc. 6 R<sup>3</sup>) et deux de Pacuvius (64 et 215 R<sup>3</sup>). Sans doute mot introduit à Rome par la comédie et qui n'a pas subsisté.

V. *uncus*.

**unguō** (et *ungō* d'après *unxi* sur le modèle *iungō*, *iunxi*), -is, *unxi*, *unctum*, *unguere* : oindre, parfumer. Le participle *unctus* a pris dans la langue familière le sens de « élégant », puis « bien garni » (par opposition à *siccus* ; cf. Hor., Ep. 1, 17, 12), « riche, copieux », d'où *unctum* « bonne chère ». Ancien, usuel. Panroman. M. L. 9069, *ūngēre*, et 9069 a, \**ungicāre*. Celtique : irl. *ongaim*.

Dérivés et composés : *ungen*, -inis n. : graisse, huile, onguent (archaïque et poétique), avec un dérivé *unguinōsus*. Remplacé par *unguentum* (depuis Plt.), M. L. 9070 ; britt. *ouenn*. Dérivés : *ungeniātus*, d'où *ungeniō*, -ās ; *ungeniārius*, souvent substantivé ; *ungeniārius*, -a : parfumeur, parfumeuse ; *ungeniāria* (*taberna*) : boutique de parfumeur ; *ungeniārium* (*aes*) : argent pour acheter des parfums ; *unguēdō*, -inis f. (Apul.).

*unguilla*, -ae (Sol.) : boîte à onguents ; *Vnzia*, -ae f. : déesse de l'onction (Arn., Mart. Cap.) ; formation désidérative du type *noxia*, etc. ; *unctiō* (ancien et classique) ; *unctor* ; *unctorium* : salle de frictions ; *unctus*, -ūs (époque impériale) ; *unctūra* (Cic.), M. L. 9058 ; *unctulus*, -a, -um (Varr.) ; *unctiusculus* (Plt.) ; *unctiō*, -ās fréquentatif (Plt., Caton) ; cf. aussi *unctum*, M. L. 9057 (panroman) ; \**unctificāre*, 9056 ; \**unctolentus*, 9056 a.

*de-ungō* (? douteux ; conjecture d'Acidalius dans Plt., Pseud. 222) ; *ezunguō* (mot de Plt.) : ruiner en parfums, mettre à sec, nettoyer (argot) ; *inunguō*, -is : appliquer un onguent sur ; *inunctiō* ; ob-, *perunguō* et *perunctiō* ; *inunctus* : non oint (S<sup>t</sup> Aug.) ; *subung(u)ō* (Not. Tir.), M. L. 8407.

Il ne subsiste des formes verbales claires de la racine qu'en sanskrit et en latin (l'arm. *awacanem* « j'oins » fai-

sant quelque difficulté). Au premier aspect, skr. *andkti* « il oint » (3<sup>e</sup> plur. *añjanti*) est à lat. *unguō* ce que *rinkti* « il laisse » est à lat. *linguō*; pure apparence, car dans *andkti* la nasale appartient à la racine, et ce n'est que secondairement que les deux formes ont été rapprochées en sanskrit. La racine \**engw-* fournissait sans doute un présent athématique, ce qui explique la disparition presque universelle des formes verbales. Le lat. *unguō* représente un ancien présent athématique à vocalisme *o*, qui, comme *linguō*, etc., est passé au type thématique; l'ombrien a aussi *umtu* « unguito ». Les formes *unzi* et *unctus*, auxquelles se rattachent *unctiō*, etc., sont faites d'après le présent; le sanskrit *añjāh* « oint », de \**ngw-ō-*, montre assez que *unctus* doit son vocalisme à *unguō*. — Hors du sanskrit, on peut citer, avec \**n* : irl. *imb*, breton *amann* « beurre », et avec -*on*-, comme lat. *ungen* : v. h. a. *ancho*, v. pruss. *ankian* « beurre ». L'alternance vocalique montre que les trois thèmes en \*-*en*-, lat. *ungen*, ombr. *umen*, abl. *umne*, irl. *imb* et v. h. a. *ancho*, ont été substitués à un ancien thème radical, dont véd. *añjāh* « onguent » est aussi un substitut.

\**ungustus* : fustis *uncus*, P. F. 519, 9. Sans autre exemple.

V. *uncus*.

*unicornis* : v. *cornū*. Mot d'époque impériale, tra-  
duisant le gr. *μονόκερος*; a servi à désigner la licorne.  
Formes romanes savantes. M. L. 9072; B. W. s. u.;  
britt. *ungorn*.

*uniō*, -*ōnis* (genre et quantité de l'u non attesté en latin; sans doute masculin) : oignon : *caepam quam uocant unionem rustici*. Col. 12, 10, 1. Demeuré en français et dans certains dialectes du sud, M. L. 9073; passé en germanique : \**unja* > v. angl. *ynnē*, et en celtique : irl. *uinniu*, dont la forme semble attester un *ū*. Rattaché ordinairement à *ūnus*, comme le suivant; l'oignon aurait été ainsi désigné parce que, à la différence de l'ail, il a un tubercule isolé, et la formation serait identique à celle de *terniō*, *quaterniō*, *quiniō*; mais ce peut être une étymologie populaire (v. B. W. s. u.). Mot dialectal; le terme courant est *cēpa*, *cēpulla*.

*ūniō*, -*ōnis* m. : perle grosse et de la plus belle eau (cf. Plin. 9, 112, qui dérive le nom de *ūnus* : *dos omnis in candore, magnitudine, orbe, leuore, pondere, haud promptis rebus in tantum ut nulli duo reperiantur indiscreti, unde nomen unionum Romanae scilicet imposuere deliciae*; 9, 119; et Mart. 12, 49, 13, grandes, non pueras, sed uniones). Pour le développement de sens, on peut comparer le fr. « solitaire », qui désigne un diamant qui se porte seul en raison de sa taille et de son poids.

Le nom n'apparaît que sous l'Empire : terme technique? Peut-être le même mot que le précédent : cf. *pirula* > *perle* (étymologie toutefois contestée), *cēpitis* (de *cēpa*), *cēpolatilis*, nom d'une pierre précieuse (Plin.), et le sens de fr. *oignon* « grosse montre bombée ». Le nom courant est *margarita*, emprunté au grec.

*ūniuersus*, -*a*, -*um* (*oinuorsei* = *ūniuersti*, SC Ba.) adj. : proprement « tourné tout entier (d'un seul élan) vers ». S'emploie au singulier avec des noms collectifs : -*a prouincia*, *terra*. Le pluriel *ūniuersti* « tous ensemble »

(= οἱ ὅλοι) s'oppose à *singuli*. Le neutre *ūniuersum*, dans la langue philosophique, a servi à traduire τὸ ὅλον (Cic.) ; in *ūniuersum* « en général » ; *ūniuersē*. M. L. 9074 (mots savants).

Dérivés : *ūniuersitās* (rare ; attesté depuis Cicéron, qui l'a peut-être créé pour traduire ὁλότης ; usité après lui dans la langue du droit) ; *ūniuersim* (Naev., Gell.) ; *ūniuersalis* (Quint., Plin. le J.) ; *ūniuersaliter* (Dig.) ; *ūniuersatim* (Sid.).

*unquam* : v. *unquam*.

*ūnus*, -*a*, -*um* (de *oinos*, encore conservé dans les inscriptions anciennes ; cf. *oino*, CIL I<sup>2</sup> 9 ; *oenos*, Cic., Leg. 3, 9, 9 ; et les juxtaposés et composés *noenu* = *nōn* ; *oinuorsei* = *ūniuersti*, SC Ba. ; *oinumama* = *ūnimamma*, CIL I<sup>2</sup> 566 ; *oenigenos* : *unigenitos*, P. F. 211, 13) : un, un seul, unique. — Se décline comme les démonstratifs ; gén. *ūnius*, dat. *ūnī*, sauf au neutre *ūnum*, cf. *alter*. Toutefois, la langue parlée a créé de bonne heure les génitifs et datifs *ūnī*, *ūnō*, *ūnāe*. S'oppose à *alter*, à *duo*, en général à tout nombre pluriel ; a servi à désigner l'unité, sens dans lequel il a supplanté la racine \**sem-* (cf. *semel*, etc.) ; et, par contre, dans le sens de « seul », a été éliminé par *sōlus* ou renforcé par lui : *ūnus sōlus*. — Accompagne souvent aussi *idem* : *ūnus atque idem* « un seul et même » ; ou se joint à la négation pour la mettre en valeur, cf. Cic., Bru. 59, 216 : *nulla re una magis oratore commendari quam uerborum splendore et copia* « par aucune chose particulière(ment) plus que par... » ; de là *nēmō ūnus* (cf. *nēmō quisquam*), T.-L. 2, 6, 3. — *Vnus* peut s'employer au pluriel : *ruri dum sum ego unos sex dios*, Plt., Tri. 129. — A également le sens indéfini de « un quelconque », seul ou joint à d'autres indéfinis : *aliquis ūnus* (= fr. *aucun*, etc.), *ūnus quisque*, etc. De là *ūllus*, cf. plus loin. Panroman. M. L. 9075. L'utilisation secondaire de *ūnus* pour désigner l'unité, le nombre un, explique que les adverbess et adjectifs ordinaux et distributifs soient empruntés à d'autres racines : *primus*, *singuli*, *semel*.

Dérivés et composés : *ūnā* adv. : ensemble, en même temps. Ablatif féminin ; cf. *extrā*, *infra*, etc. ; *ūniūs* (attesté depuis Varr. = gr. *ἑνότης*) : unité, sens physique et moral ; *ūniter* (Lucr.) : de manière à former une unité ; *ūnicus* : unique (déjà dans Plaute), d'où « sans rival » ; joint à *ūnus* (Cat. 73, 6), à *sōlus* (Lucr. 2, 542, 1078) comme dans notre « seul et unique » ; *ūnicē* ; *ūniō*, -*ōnis* : unité, union (latin ecclésiastique), d'après *communio*? — Pour *uniō* « perle » et « oignon », v. ces mots ; *ūniō*, -*is* : unir (époque impériale ; rare), M. L. 9073 a ; *ad-*, *co-* *ūniō* ; *ūnō*, -*ās*, -*āre* : unifier (Tert.) = *ἑνω* et *adūnō*, -*ās*, -*āre*, M. L. 209 (et *ad ūnum*, 211), comme *adnūllō* ; *adūnātiō* ; *coūnō* (= *συνένω*) ; *ūnōsē* adv. (Pac.).

Le celtique a conservé : irl. *undir* « unārium », *unigim* ; britt. *unig* « ūnicus » et *uned*, *undod* « ūnitās », toutes formes savantes.

*nōn* : v. ce mot.

Nombreux composés en *ūn-*, *ūnī-* du type : *ūnanimus* *ūnanimis*, *ūnanimāns* et *ūnanimitās* ; *ūniceps*, *ūnicolor*, *ūnicornis*, *ūniformis*, *ūnigena*, *ūnigenitus* ; *ūnimōris* = *μονότροπος* ; *ūnimanus* ; *ūnīpetius* (Marc. Empir.) ;

*ūniuersus* (v. ce mot), etc., souvent d'après des types grecs en *μνο-*.

*Vnus* figure encore dans les noms de nombre : *andecim*, *undēuiginti* « dix-neuf », *undecentum*, etc.

De *ūnus* dérive aussi : *ūllus*, -*a*, -*um* (gén. *ūllius*, dat. *ūllī*) : adjectif et pronom indéfini « un quelconque, quel qu'un, aucun » ; employé le plus souvent dans des phrases négatives, interrogatives ou conditionnelles, tandis que *aliquis* s'emploie dans des phrases positives. Ancien, usuel et classique.

A *ūllus* se rattachent : *nūllus*, de *ne* + *ūllus* : aucun, nul, personne (en parlant de plus de deux, auquel cas on emploie *ne-uter*). Dans la langue familière, se place en apposition au sujet au lieu de *nōn* ; comme négation renforcée : *Philotimus... nullus uenit* « En fait de Philotimus... il n'est venu personne ». Comme adjectif a aussi le sens de « qui n'existe pas » ou « qui n'existe plus, perdu » : *nūllus sum* « je suis mort » (familier), de là « dont on ne tient pas compte, sans valeur, nul » (classique) ; cf. Cic., Tu. 2, 5, 13, *nullum uero id quidem argumentum est* ; et, dans le latin ecclésiastique, les composés : *nūllificō*, -*ās* « mépriser, tenir pour rien », *nūllificātiō*, *nūllificāmen* (Tert.) et *adnūllō* = *ἐξουθενώ* (Sept.) ; *nūllātenus* glosé « nūllā ratiōne, nūllō modō » (Mart. Cap., Cod. Just.) et *ūllātenus* (Claud. Mam., Greg.). — *Nūllus* est bien représenté dans les langues romanes, M. L. 5992.

*nōnnūllus* : ancien juxtaposé « qui n'est pas nul, quelque » : *nonnullum periculum est*, Plt., Cap. 91 ; pl. *nōnnūlli* : quelques, quelques-uns.

L'ancien nom de l'unité, qui subsiste dans des mots tels que *simplex*, *singuli*, a disparu à l'état isolé. Pour obtenir une expression plus forte, on l'a remplacé par le mot signifiant « unique », de même qu'en celtique, en germanique et en balte ; cf. irl. *oen*, got. *ains*, v. pruss. *ains*, en grec *ὀνός*, *ὀνός* désignent [l'] « as » au jeu de dés ; la formation parallèle, où le sens de « unique » est évident, est représentée par hom. *ὀ(φ)ός* « seul », v. perse *aiva* ; avec un autre siffisme, le sanskrit a *ēkaḥ* « seul, un », le balte et le slave ont un autre vocalisme dans sl. *ino-* « *μνο-* » (au premier terme de composés), *ot-inoḍū* « tout à fait » ; lat. *ūnicus* est fait comme v. sax. *ēnag* « seul », v. sl. *inokū* « unique ». L'abrien unu (T. E. II a 6, 8) est contesté ; v. Vetter, *Hdb.*, p. 190.

*uocātiō*, *uociferus* : v. *uacō*.

*uocimum* (*pirum*) n. : poire verte et allongée (Plin. 15, 56). Forme obscure, corrigée en *uoconium*.

*uocō* : v. *uoz*.

*uola*, -*ae* f. : *uolae uestigium medii pedis concauum, sed et palma manus uola dicitur*, P. F. 511, 3. Rare dans les textes, mais a dû s'employer dans la langue parlée, comme le prouve le proverbe *nec uola nec uestigium exstat*. — Sur le rattachement de *inuolō* à *uola*, v. ce verbe.

Sans correspondant exact. Le rapprochement de av. *gava* « mains (des êtres mauvais) » et de gr. *γῶλον* « courbure » est de peu de profit.

*uolaemum* (*uolēmum*), -*i* n. et masc. *uolemi*, *κολοκυνθίδες ἀπτοι* (Gloss.) : sorte de grosse poire ; cf. Vg.,

G. 2, 88 : *nec surculus idem | Crustumis Syriisque piris grauiibus uolaemis*. — Mot gaulois d'après Servius, qui note ad loc. : *grauibus uolemis, magnis : nam et uolema ab eo quod manum impleant dicta sunt, unde et inuolae dicimus (cf. uola). Volema autem Gallica lingua bona et grandia dicuntur*. — Peut-être identique au superlatif osque *ualaemon* « optimum » ; l'o serait dû à un faux rapprochement avec *uola*.

Cf. le groupe de *uales*?

*Volcānus* (*Vul-*), -*i* m. : Vulcain, dieu du feu ; dérivés : *Volcānius*, -*a*, -*um* ; *Volcānalis* ; *Volcānalia*, -*ium*. A dû s'employer comme nom commun (cf. déjà l'emploi du mot dans Plt., A. 341, *quo ambulas tu qui Volcanum in cornu conculus geris?*), et par là a subsisté dans quelques formes romanes. M. L. 9462.

Nom de divinité dont l'étymologie est indéterminée. Une origine étrusque n'est pas exclue : cf. *Velya*, *Volca* dans les gentilices étrusques (Schulze, *Lat. Eigenn.*, p. 377).

*uolgus* (*uulgus*), -*i* m. et n. : la foule, le vulgaire, le commun du peuple. — Les deux genres sont attestés ; le masculin semble plus rare et archaïque ; mais bien souvent la distinction est impossible à faire. Le neutre développe peut-être la nuance collective ; cf. Zimmermann, Glotta 13, 238 sqq. Niedermann a pensé à une influence de *pecus* au sens de « foule stupide ». Ancien, classique. Non roman.

Dérivés et composés : *uolgō* adv. : communément, généralement ; *uolgāris* (et *uolgārius*, populaire, sans doute refait sur le pl. n. *uolgāria*) ; *uolgārius* ; *uolgārius* (tardif) ; *uolguia* (Lucr.) : qui erre à l'aventure ; qui se livre au vulgaire (= *πᾶνδημος*) ; *uolgō*, -*ās* : répandre dans la foule, propager, divulguer ; *sensū obscenō* « prostituer » (cf. *uictum uolgo quæ-rere*, Tér., Hau. 447, et l'expression juridique *uolgō conceptū*, Dig. 1, 5, 23) ; *uolgātor* (Ov.) ; *uolgātus*, -*us* (Sid.) ; et les composés : *dī*, -*ē*, *in-*, *per-* (d'où *peruol-gātē*), *prō-uolgō*.

Sans correspondant connu, ce qui n'est pas surprenant pour un mot ayant ce sens. Le skr. *vārgaḥ* « division, groupe » est loin pour le sens.

*uolnus* (*uul-*), -*eris* n. : blessure, sens physique et moral. Ancien, usuel et classique. Non roman.

Dérivés : *uolnusculum* (tardif et rare ; d'après *τραυματιον*) ; *uolnerārius* : de blessure : -*m* *emplastrum* ; *uolnerārius* m. : chirurgien ; *uolnerō*, -*ās* ; *uolnerātiō* (classique), -*tor* (tardif), -*itiūs*, *ti(i)us* ; *uolnerābilis* (Cael. Aur.) et *inuolnerātus*, *inuolnerābilis* (= *ἐτραυρος*) ; *conuolnerō* (époque impériale). — Composés, poétiques et rares : *uolnifer* ; *uolnificus*, -*ficiō*.

Le groupe -*ln-* aboutissant normalement à lat. *ll-*, on admet que quelque élément s'est amui entre *l* et *n* de *uolnus* ; mais on ne sait lequel. On rapproche gall. *gweli* « blessure » (à côté de v. irl. *fuil* « sang », *fuili* « blessures sanglantes »), v. isl. *valr* « mort sur le champ de bataille » et v. h. a. *uual* « défaite », v. sax. *wōliar* « abattre », lit. *velys* « mort », v. pruss. *ūliti* (de \**wālini*) « combattre », hittite *walḫ-* « battre, frapper », sans doute hom.-att. *ὀλῆ* « blessure » (de \**Folōs*?) ; le désidératif à vocalisme *a* et à *ll* (gémination expressive) *uallēssit* appartient sans doute à ce groupe (v. ce mot).



La racine semble dissyllabique, à en juger par le hitite; lat. *uolnus* repoussait peut-être sur \**welenos*. — Comme *r* de *s. rana* « blessure » peut reposer sur \**var-*, le rapprochement de skr. *varāṇa* « blessure » est incertain. Du reste, l'indo-européen a connu des flottements entre *r* et *l* en des conditions inconnues (v. *stella*). Sans rapport avec *uellō*.

**uolō, uis, uolui, uelle** (formes athématiques *uolt, uoltis, uelle*, etc., d'une autre racine, *uis* [v. ce mot]); le subjonctif est un ancien optatif: *uelim*; la 1<sup>re</sup> personne du pluriel indicatif *uolumus* a gardé l'u intérieur sous l'influence de *possumus*; *uolui* est sans doute fait sur *potui*, de même que \**uolere*, substitué par les formes romanes, cf. M. L. 9480, a dû subir l'influence de *potere*: vouloir; avoir la volonté de; « avoir l'intention de » ou « consentir à, vouloir bien » (de ce sens proviennent les formules de politesse *sis, sultis* « si tu veux, si vous voulez bien »); *uelle* avec un complément de personne dans la langue parlée a aussi le sens de « vouloir de quelqu'un ou de quelque chose »; « vouloir voir » ou « vouloir posséder ». Cf. aussi *uelle sibi* « se proposer, avoir un dessein » et par suite « avoir un sens, vouloir dire, signifier »; *bene, male uelle* « avoir de bonnes, de mauvaises intentions » (*alicui*), etc. — *Volō* figure en outre dans des périphrases verbales, où il ne joue guère qu'un rôle d'auxiliaire: *illud tamen te esse admonitum uolo*, Cic., Cael. 3, 8; *sed nunc rogare hoc ego te uolo* (= *rogabo*), Plt., Tri. 173, etc. Cet emploi s'est développé en bas latin, peut-être sous l'influence du grec (où ἐθέλω a servi à former le futur), et a laissé des traces dans les langues romanes, notamment en roumain. Sur le caractère général de cette tendance, v. Wackernagel, *Vorles. üb. Syntax*, I, 195. Usité de tout temps. La forme *uēlō* est à peine représentée dans les langues romanes; *uolere* est, au contraire, très répandu. M. L. 9180; B. W. s. u.

Dérivés et composés: *uolēns*: qui veut bien, participe « *cum uolentibus dis* »; usité aussi dans la phrase du type *mihi uolenti est*, qui répond au grec οὐκ ἔστι βουλομένοις ἔστιν; de là *uolenter* (Apul.); *uolentia* (Apul., Sol.); *beni-, mali-* (et *bene-, male-*) *uolēns* (archaïque; la langue classique emploie plutôt *bene-, male-uolus*, que l'on trouve, de déjà chez Plaute) et *bene-, male-uolentia* (classiques et usuels, dont Apulée a extrait le *uolentia* cité plus haut, au lieu duquel la langue classique emploie *uoluntās*, et Salvien, *inuolentia*); *-uolus* dans *bene-(-ni-), male-(-li-) uolus*; *multiuolus* (Catull., Vulg.); *beneuolē, maleuolē*; *uolō, -ōnis* m.: volontaire; *Volones, dicti sunt milites qui post Cannensem pugnam usque ad octo milia, cum essent serui, uoluntarie se ad militiam optulerent*, P. F. 511, 5. Formation populaire en *-ō, -ōnis*, que la langue classique remplace par *uoluntarius*.

*uoluntās*: 1<sup>o</sup> bonne volonté. Sens ancien; employé d'abord à l'ablatif (*meā, tuā*) *uoluntate* « volontairement, de plein gré »; 2<sup>o</sup> bienveillance (= *studium*); 3<sup>o</sup> volonté exprimée (par un testament, etc.). C'est seulement lors de la création du vocabulaire philosophique que *uoluntās* a pris le sens abstrait et technique de « volonté »; cf. Cic., Tusc. 4, 6, 12. M. L. 9438. — Dérivés: *uoluntarius* (classique), *uoluntarius* (tardif), M. L. 9437; et, à date très basse, *inuoluntās*,

*inuoluntarius*; *uoluntatiuus*: -a *uerba*: verbes désidératifs (Prisc.).

La seconde personne de *uolō, uis*, ajoutée au thème du relatif-indéfini, a servi à former les pronoms et ad-  
verbes du type *quīuis, quāuis, ubiuis, etc.*

Composés: *nōlō, neuīs, neuolī* (puis *nōn uīs, nōn uolūt*); *nōlūmus, ne uolūtis* (*nōlītis*, Lucil.) et *nōn uolūtis, nōlunt*; *nōlūt, nōlle*: ne pas vouloir. *Nōlō* est issu de \**ne uolō* > \**neuolō* (cf. *nous* en face de *vet(F)oc*) *nōlō*; la négation est la même que dans *nesciō, nequeō*; les formes avec *nōn* sont récentes. Le *nō-* de *nōlim, nōlle*, etc., ne s'explique pas directement en partant de *uelim, uelle*; il est analogique de *nōlō, nōlēns, nōlūt*, etc. Le participe *nōlēns* est attesté à l'époque impériale; *nōlentia* dans Tertullien; *nōluntās*, créé d'après *uoluntās*, est dans le Gloss. de Placide, CGL V 87, 6. L'impératif *nōlī*, récent et formé sur le subjonctif, suivi d'un infinitif, sert à exprimer une interdiction polie: *Nōlī facere* « Ne veuille pas faire » (en opposition à *uelim facere*, qui est un ordre atténué). *Nōlō* et *uolō* sont souvent opposés dans des expressions antithétiques: *uelim nōlim, siue uelim, seu nōlim, uolēns... nōlēns*; de là le *nōlītis* de Lucilius créé pour être opposé à *uolūtis*.

*mālō, māuīs, māluī, mālī* (arch. *māuolō, māuelim, māuellem*, etc.). *māuolūt* est encore dans Pét., Sat. 77: vouloir plutôt; aimer mieux, préférer. On explique ordinairement *mālō* par *magis-uolō* devenu *māuolō*, puis *mālō*; mais le passage de *māuolō* à *mālō* est insolite. *Mālō* doit être refait sur *māuīs, māuolūt*, d'après *nōlō* (qui est phonétique), *neuīs, neuolūt*; de là *mālumus, māluīt*. *Māluīt* est fait d'après le rapport *mōlō/molui*; *potēō/potui*.

L'u initial de *uolō* est un ancien *af*: ombr. *veltu* « déligitō », *chueltu* « iuhētō » (cf. toutefois, Vetter, *Hdb.*, p. 127). Au sens de « vouloir », la racine \**wel-* n'existe que dans les langues qui vont du slave à l'italique; l'indo-iranien a, en ce sens, skr. *adāmi* « je veux », gāth. *casemī*, dont l'ancien participe \*(F)ecōw « qui veut bien » atteste l'existence en grec primitif, la langue ayant substitué le type βούλωμαι dans l'usage ordinaire ou, en dorien, le type λῶν « vouloir » (l'arménien, qui a pour « vouloir » un mot d'emprunt, n'enseigne rien).

Le présent est athématique aux formes qui sont susceptibles de se conserver en latin: *uolt, uoltis, uelim, uelle*; les formes *uolō, uolumus, uolunt* sont pareilles à celles du type thématique, comme *edō, edunt*; *ferō, ferunt*. Sur le supplétisme de *uolō, uis*, v. ce dernier mot. Le lituanien est la seule langue qui en ait le correspondant exact: *pa-velt* « il veut, il permet ». Le slave a substitué le type *veljē* (*veljīti*), inf. *veljīti* « commander »; *voljē* (*voljīti*), *volīti* « vouloir »; *do-voljē* (*do-voljīti*), *do-voljīti* « suffire ». Le germanique n'a gardé que l'ancien optatif, apparenté à lat. *uelit*, et il s'en sert comme d'indicatif: got. *wīli* « il veut » (*wīleina* « ils veulent »).

Il est probable que véd. *urta* « il a souhaité » (optat. *cūrīta*) est apparenté; il s'agirait d'une racine de type athématique fournissant un aoriste; une racine de cette sorte peut fournir à l'indo-iranien un aoriste et au latin un présent; cf. skr. *dadāti* « il a donné » en face de lat. *dat* « il donne ». En indo-iranien, la racine a été rapprochée d'une racine, sans doute différente, qui fournit le présent: véd. *urītē* « il choisit », av. *corante*.

Le celtique a gall. *guell* « meilleur » (v. Pedersen, *V. G. d. k. Spr.*, II, p. 124); cf. av. *cairyō* « de choix, excellent »; et v. *uolūt*.

Le substantif *uoluntās* repose sur \**uolunt-ās*, avec trace d'un participe à vocalisme *o*, du type de *euntem* (et *sonā?*), dont le maintien a pu être favorisé par l'existence de *uoluptās*: les deux mots sont souvent confondus dans les manuscrits.

**uolō, -ās, -āui, -ātum, -āre**: voler (de l'oiseau); par image « courir aussi vite que l'oiseau vole ». Ancien, usuel et classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 9431.

Dérivés et composés: *uolātus, -ūs* m.: vol (classique); *uolātō* (St Aug.); *uolātūra* (Varr., Col.); *uolāticius*: qui vole et « volage » (ancien, usuel et classique), M. L. 9432; *uolūtīlis*, d'où *uolūtīlia* « les espèces volantes » (Vulg.), M. L. 9433; *uolucer, -cris, -cre* « qui vole », souvent substantivé: *uolucris, -is* f. (et quelquefois masculin v. *āles*), cf. Cic. poet., Diu. 2, 30, 64) « oiseau », surtout poétique; cf. *alacer uolucrum, -culum* (Greg. Tur.), *uolucriter, uolucritās, uolucripēs*, tous trois tardifs et rares.

Composés en *-uolus*: *ueli-, flammī-, celeri-uolus*; il semble, en outre, d'après le témoignage des langues romanes, qu'il y ait eu un simple \**uolus*; cf. M. L. 9439. *uolūtō, -ās*: fréquentatif-intensif de *uolō*, « voleter, voltiger, se pavaner ».

*Volō* et *uolūtō* ont fourni à leur tour de nombreux composés dans lesquels le préverbe ne fait que préciser l'idée verbale: 1<sup>o</sup> *ā-, ad-* (M. L. 2227) et *superad-, circum-, con-, dē-, ē-* (\**ex-*, M. L. 3115), in- (sur le sens spécial de ce mot, v. l'article s. u.), *inter-, per-, praeter-, prō-, re-, sub-, subter-, super-, trans-uolō*; 2<sup>o</sup> *ad-, circum-, ē-, in-, inter-, ob-, per-, super-, trans-uolūtō*. Sur *conuolāre* > *conuolere*, v. Benveniste, Le français moderne, 1955, p. 2 sqq. Quelques-uns de ces verbes ont les substantifs dérivés correspondants.

Le rapprochement avec véd. *garūtman* « ailé », nom d'un oiseau céleste, et skr. *garuḍh* (forme *prākritisée* de \**garuta-*? correspondant à *uolucer*) est séduisant. Il s'agirait d'un groupe de mots important dans la langue religieuse; la science augurale l'aurait conservé, comme d'autres termes religieux ont subsisté en latin.

**uolpēs** (*uul-* et *uolpis*), -is f.: 1<sup>o</sup> renard. Attesté depuis Plaute. Animal proverbial, renommé par sa ruse et sa rapidité; d'où l'étymologie d'Aelius, citée par Varr., L. L. 5, 101: *uolpes... quod uolat pedibus*; 2<sup>o</sup> u. *marina*, sorte de poisson vorace et rusé, dit « faux » (Pline 9, 145). M. L. 9464. *Ir. uulp*. V. B. W. *renard*.

Dérivés: *uolpēcūla* f.: petit renard. Classique (Cic.), demeuré en roman, avec un doublet \**uolpēcūla, -lus*, M. L. 9463; *uolpiō, -ōnis* m. (formation populaire en *-ō(n)*, cf. *steliō*): fin renard, matois (Apul.); *uolpinus, uolpicinus*: de renard; *uolpina* = *dompetta*; *uolpinor, -āris*: faire le renard, user de fourbe (Varr. ap. Non. 46, 23).

Il est vain de chercher une étymologie exacte à un nom de cette sorte, qui est sujet à des déformations volontaires: *lupus*, qui a des correspondants indo-européens clairs, en est un bon exemple; v. ce mot. Le rapprochement avec lit. *uolpišys* « chat sauvage » n'a que le mérite, faible ici, d'être phonétiquement satisfaisant.

Les noms, assez aberrants, du renard, lit. *lāpė*, gr. *ἄλως*, etc., sont différents. Sur ce groupe, v. W. Schulze, KZ, 45, p. 287. — Le genre féminin que présentent plusieurs des noms de l'animal, ainsi, outre les noms cités, r. *lisica* (et de même dans d'autres langues slaves), est, comme dans le dérivé gr. *ἰσάνα*, un moyen de marquer du mépris pour une bête sans courage. Ce caractère du mot contribue à rendre compte de la divergence des formes; la dénomination est de caractère « vulgaire », donc instable.

**uolsella, uulsella**: v. *uellō*.

**uoltur** (*uultur*), -uris et **uolturus**, -ī (Enn., A. 138) m.: vautour; symbole de la rapacité. Ancien, classique. Les formes romanes remontent à *uūltur, uūltore* et *uulturius*. M. L. 9466, 9467.

Dérivés: *uolturius* m.: vautour; coup du vautour (au jeu de dés). Ancien. M. L. 9467; *uolturinus*: de vautour, et *subuolturius*: tirant sur le vautour (Plt., Ru. 422); formation plaisante pour *subaquilus*.

On rapproche *uellō*. Pour le sens, cf. av. *urvatō* (génitif singulier), Yt, XIV, 19, dit d'un « oiseau de proie » qui prend avec ses serres, et hom. (F)έλωρ, (F)ελώρεια, dit d'un « cadavre qui sert de proie aux chiens, aux chacals, aux oiseaux »; all. *Geier, Gier*. Mais une origine étrusque est possible; *uoltur* serait « l'oiseau du dieu Vel », cf. l'élthurna; v. Heurgon, cité dans l'article suivant.

**Volturnus**, -a, -um: adjectif dérivé de *Voltur*, nom d'une montagne de Campanie, près de Venose (le *monte Vulture*), usité surtout dans *Volturnus* (*uentus*), nom d'un vent du sud. Cf. M. L. 9468. Sur la possibilité d'une origine étrusque (*Volturnus* (*deus*) = étr. *velthurna*, et *Volturnius*), v. J. Heurgon, Rev. Ét. lat., 1936, p. 109 sqq. Cf. *Sāturnus, Tūturna*, etc.

**uoltus** (*uultus*), -ūs m. (le pluriel neutre *uolta* qu'on trouve dans Enn., A. 464, *auersabuntur semper uos uoltraque uolta*, repris par Lucr. 4, 1213, représente sans doute un ancien collectif neutre): visage, en tant qu'interprète des émotions de l'âme; cf. Cic., Leg. 1, 9, 27: *nam et oculi nimis arguti, quemadmodum affecti sumus, loquuntur, et is qui appellatur uoltus, qui nullo in animante esse praeter hominem potest, indicat mores*; *cuius uim Graeci norunt, nomen omnino non habent*. Lucrèce semble employer le mot au sens de « yeux, organe de la vision », cf. 5, 841, (*portenta*) *muta sine ore, etiam sine uoltu caeca reperta*, par une restriction de sens qui serait secondaire si *uoltus* ne se rattache pas à une racine \**uel-* « voir » qu'on retrouve en celtique; v. l'article cité ci-dessous. Ancien, classique. M. L. 9469.

Dérivés: *uolticulus* m.: [grise] mine (création de Cic., Att. 14, 20, 5, sans autre exemple); *uoltuosus*: trop expressif, grimaçant, affecté (attesté depuis Cic., Or. 18, 60); *uultuātus* = *figūrātus* (Mar. Victor.).

Cf. sans doute got. *uulpus* « 365a »; v. les observations de J. Vendryes, BSL 22 (1921), 24 sqq., qui rapproche le groupe de *uolō* « je veux ».

**uolua** (*uulua* et *uolua, uulba?*), -ae f.: 1<sup>o</sup> *ōs mātriciis*; *mulieris nātūra*; « vulve » et « matrice » (en cuisine « ventre de truie, fressure de porc »); 2<sup>o</sup> volve, enveloppe des champignons. Les gloses ne connaissent que *uulua*.

ot technique et populaire. M. L. 9442, 9470. — Diminutif : *uoluula* (Naev. et Apic.). Le rapprochement avec skr. *gārbhaḥ* « matrice » (que Benveniste rapproche de gr. βρέφος) et « fœtus », δελφός « matrice », etc., ne serait établi que si l'on était sûr de l'antiquité de la forme *uolba*, ce qui n'est pas (elle figure dans l'édit de Dioclétien). Et l'on n'a pas d'autre étymologie claire.

**Volumnus**, -I m.; **Volumna**, -ae f. : divinités protectrices de l'enfance, citées par St Augustin, Ciu. D. 4, 1. Probablement à rapprocher de l'étrusque *Velinna*, al. *Velmineo*, lat. *Volumnius*, comme *Vertumnus*, *Vi-munnus*; v. W. Schulze, *Lat. Eigenn.*, p. 258 sqq. Le rapprochement à *uolō* n'est qu'une étymologie populaire, mais qui a pu influencer sur les attributions de ces dieux cf. *Sāturnus*).

**uolūō** (dissyllabe; la prononciation trisyllabique est tardive et artificielle), -is, *uolūi*, *uolūtum*, *uoluerē* : rouler, faire rouler (causatif); rouler dans son esprit (fréquent et classique). Attesté depuis Pl.; panroman, sous cette forme ou sous des formes dérivées. M. L. 9443.

Dérivés et composés : *uolūta* : volute, bande roulée en spirale du chapiteau ionique, cf. Rich, s. u. (gr. *ἐλξ* ou *κάχη*), M. L. 9439 a; *Volūtina* : déesse qui recouvrirait les épis de leur enveloppe (St Aug.); *uolūtum* adv. (rare, tardif); *uolūmen* : rouleau, repli (sens général); en particulier : rouleau de papyrus sur lequel était écrit un ouvrage ou une partie d'ouvrage, livre; *uoluerē uolūmina* (usuel et classique). Les sens pris par le mot dans les langues romanes se rapportent au sens général; on trouve à basse époque *uolūmen* au sens de « corps, objet, volume », M. L. 9436; *uolūminōsus* (Sid.) : qui s'enroule, tortueux.

*uolūera* (*uolūere* n.; *uolūeris*, d'où le pl. *uolūerēs*, Col.) : pyrale ou rouleuse, chenille qui s'enroule dans les feuilles de la vigne (Plin.), dite aussi *conuolūulus*; cf. aussi *inuolūulus*. Pour le suffixe, cf. *inuolūcrum* : enveloppe.

*uoluola* f. (et *uoluulus*, CGL V 398, 54, confirmé par les langues romanes, M. L. 9447) : autre nom du *conuolūulus* « liseron », dit aussi *\*uolūculum*, M. L. 9435, et *uolūcrum*, v. André, *Lex.*, s. u.; *uolūbilis* : qui roule, ou qui tourne vite; d'où « rapide » (en parlant de la parole) ou « changeant » (u. *cāsus*, *fortūna*); *uolūbiliter*; *uolūbilitās* (classique).

Cf. aussi M. L. 9444, *\*uolūtāre*; 9445, *\*uolūtā*, *uolūtā*, B. W. *uolūtē*; 9441, *\*uolūtāre*; 9446, *\*uolūtāre*, *uolūtāre*.

*uolūtō*, -ās : fréquentatif-intensif de *uolūō* « rouler » à plusieurs reprises (sens physique et moral). Employé souvent au médio-passif *uolūtāri* « se rouler » (en parlant d'animaux : *in lūtō*, *in puluere uolūtāri*); Plin. emploie absolument le participe *uolūtāns*. Dérivés : *uolūtābrum* : bauge, bourbier, M. L. 9440; *uolūtātō* (classique); *uolūtātus*, -ūs m. (Plin.); *uolūtābundus* (Cic.).

*Volūō* et *uolūō* ont fourni des composés à préverbes : *aduolūō*; *circumuolūō*, *uolūō*; *conuolūō*; *conuolūulus* m. « liseron » et « ver coquin »; et *conuolūtō* : tourner, *deuolūō* : faire rouler d'en haut (quelquefois synonyme

de *deiciō*), M. L. 2615; *euolūō*, *euolūtō*; *inuolūō* et *inuolūcrum*; *inuolūmen*, -mentum, *inuolūtō*, *inuolūulus*, *\*inuolūtō*, M. L. 4540, 4539; *obuolūō*; *peruolūō* et *peruolūtō*; *prōuolūō*; *reuolūō* et *reuolūbilis* (poétique, époque impériale); *reuolūtō* (tardif), M. L. 7284, et *\*reuolūtāre*; *\*reuolūtāre*, 7283 a, b; *\*reuolūtāre*, 7285; sub-, super-, *trans-uolūō*.

Il y a eu un présent en -u- que conserve arm. *gelum* « je tords » et que supposent hom. *ἐλυσθεις* « tourné » et le causatif got. *afwalwjan* « ἀποκλινειν ». Sans l'élargissement -u- : v. sl. *valiti* « rouler » et, sans doute, arm. *glem* (de *\*gōleye*?) « je roule » et v. irl. *fillim* « je tourne », v. h. a. *wellan* « rouler ». Les formes verbales grecques sont peu claires; mais le substantif lat. *uolūcrā* a un pendant grec dans le nom d'instrument : *ἐλυστρον* « enveloppe, étui », cf. skr. *varūtram* « vêtement de dessus », dont le F initial est attesté par γέλουτρον *ἐλυστρον* *ἡγουν* *λέπυρον* (Hés.) (forme béotienne?); cf. aussi hom. (F) *ἐλξ*, par exemple, la formule I 466 = Φ 448, Ψ 166 *ἐλκτοδας* (F) *ἐλκας* *βοῦς*, ou (F) *ἐλκτομόνος* (ainsi Θ 340 et Σ 572), et l'on a les gloses : γέλκω *ἐλξ*, γέλλξαι *συνελεῖσθαι*, c'est-à-dire *fēl-ux*.

**uolup** : neutre d'un adjectif *\*uolupis* « agréable », conservé chez les comiques dans l'expression fixée *uolup(e)* est « il m'est agréable, ce m'est un plaisir » (l'existence de *uolup* comme substantif dans Enn., A. 242 est très douteuse).

Dérivés : *Volupia* f. : déesse du Plaisir (Varr., L. L. 5, 164).

*uoluptās* : plaisir (opposé à *dolor*; cf. Cic., Fin. 1, 11, 37, traduisant le gr. ἡδονή); sens abstrait et concret, d'où *uoluptātes* « les plaisirs ». Souvent dans un sens érotique. Ancien, usuel, classique. Non roman. Dérivés : *uoluptābilis* (Plt., d'après *optābilis*); *uoluptārius* (et *uoluptuārius*) : voluptueux (ancien et classique); *uoluptuōsus* (époque impériale); *uoluptuōse*; *uoluptuātus* (Fronton); *uoluptificus* (Apul.).

On pense au groupe de *uolō*; le -p- évoque l'élargissement de gr. (F) *ἐλπομαι* « j'espère »; mais ici l'élargissement serait plus complexe; v. Benveniste, *Formation*, p. 155.

**uomica** : v. *uomō*.

**uomis** (et, d'après les autres cas, *uomer*), -eris m. f. : soc de charrue; cf. Rich, s. u. Ancien et usuel. M. L. 9448 et 9450, *\*uomerea*.

Sans correspondant exact, comme il arrive d'ordinaire aux termes techniques. Les mots les plus voisins sont v. pruss. *wagnis* « coudre (de charrue) » et v. h. a. *waganso* « soc », gr. ὄνις « ὄνις », ἀρότρον; ὄνις « soc de charrue ». Gr. ὄνις « soc de charrue » est un terme populaire, à n gémé, peut-être du même groupe.

**uomō**, -is, -uī, -itum, -ere : vomir (absolu et transitif), rejeter. Ancien, usuel et classique. Sens propre et figuré. M. L. 9449.

Dérivés et composés : *uomica* f. : 1° vomissure (sens figuré); 2° abcès, accumulation d'humour ou de pus rejeté par le corps. Sans doute féminin de *uomicus*, -a, -um (d'où *\*uomicāre*, M. L. 9451); *uomicōsus*; *uomitō* f. (classique), -tor m. (Sén.); *uomitōrius*, d'où

*uomitōria* n. pl. « dégagements par où s'écoulait la foule dans un théâtre », cf. Rich, s. u.; *uomitūs*, -ūs m. (ancien); *uomitō*, -ās, itératif, M. L. 9452.

**uomāz** (Sid.) : sujet à vomir. Composés poétiques ou techniques : *uomificus*, *uomifluus* (Cael. Aur.); *igni-uomus* (Lact., Venant., Fort.). Composés : *con-*, *dē-*, *ē-*, *prō-*, *re-uomō*.

La racine, qui était dissyllabique, fournissait un présent radical athématique représenté par skr. *vdmīti* « il vomit », en face de *vāntāh* « vomi »; ce présent a été remplacé en lituanien par le dérivé *vemiū* « je vomis » (inf. *vdmīti*; avec un causatif *vdmīdyti*) et en latin par le thématique *uomō*. — Parallèlement, le grec a une forme sans *w* initial : *ἐμέω*. Forme nominale en germanique : v. isl. *vaema* « mal de mer ».

**uopiscus**, -I m. : jumeau qui survit après l'avortement de l'autre; cf. Plin. 7, 49 : *uopiscos appellabunt a geminis qui retenti utero nascerentur, altero interempto. abortu*. Conservé seulement comme cognomen. L'i est attesté par des apex. Sans étymologie. Même formation que *cornisca*?

**uorō**, -ās, -ūl, -ātum, -āre : avaler, engloutir; cf. Cic., N. D. 2, 47, 122 : *animalium alia uorant, alia mandunt*. Sens propre et figuré. Ancien, classique, usuel. Mais tend à être remplacé par le composé d'aspect déterminé *deuorō*. Non roman.

Dérivés et composés : *uorāz* (classique), M. L. 9454 a; *uorāciēs*; *uorāciūs* (époque impériale); *uorāgō* : gouffre, abîme (sens physique et moral, e. g. Cic., Sest. 52, 111, *gurgis et uorago patrimonii*), M. L. 9454, d'où *uorāginōsus*; *uorātor*; *uorātus*, -ūs m.; *uorātrina* f. « taverne, cabaret » et « gouffre » (ces trois derniers tardifs), cf. *lātrina*; *carni-uorus* (Plin., d'après *σαρκωφάγος*); *omniuorus* (id.), composés savants imités du grec; cf. le type *δημοδόρος*. Une forme simple de *uorus* avec gémée expressive se trouve dans la glose *uorri* : *edaces*.

*deuorō* (classique et usuel), M. L. 2616; dérivés tardifs : *deuorātor*, -trix, -tōrius; *deuorātō*; *deuorābilis*; *transuorō* (Apul.); *transuorātō* (Cael. Aur.).

La racine dissyllabique *\*g<sup>o</sup>erō-*, *\*g<sup>o</sup>erē/ō-* « avaler » fournissait un aoriste radical, qu'a conservé gr. *ἔφαγον* dans des rares formes de la langue épique et un parfait dont *βέβρωκα*, *βέβρωμα*, sont les représentants; l'arménien a un aoriste *keray* « j'ai mangé » en face de *utem* « je mange ». Pour le présent, il a été recouru à des dérivés comme gr. *βιβρώσκω* ou lit. *geriū* (inf. *gerti*) « j'avale » ou à des formes thématiques : skr. *girdmi*, v. sl. *žrē*. Le latin a le dérivé *uorāre* (sans doute « duratif », comme un certain nombre de formations en -ē, type *ē-ducere*). Par suite de son sens, la racine admettait en indo-européen beaucoup de formes intensives et expressives entraînant des dissimilations de *r* ou *l*; d'autre part, les formes à vocalisme zéro admettaient en partie le timbre *u* pour la voyelle accessoire; ainsi s'expliquent lat. *gurgulio* et *gurgis* (ce dernier à redoublement « brisé »). Et il y a, en dehors de toute dissimilation, des formes à *l* (cf. le cas de *stiella* en face de gr. *ἀσθήη*) : lat. *guila*, *glutius* (v. ces mots).

**uōs** (gén. *uestrum*, *uestri* (*uos*), dat. abl. *uōbīs*, acc. *uōe*), pronom de la 2<sup>e</sup> personne du pluriel : vous; cor-

respondant à *tū* du singulier. Le génitif est emprunté à l'adjectif possessif *uester*, *uestra*, *uestrum* (*uoster*) « votre » (le passage de *uoster* à *uester* s'est réalisé vers 150 av. J.-C.; l'o doit être bref dans *uoster*); la langue archaïque emploie *uostrodum*, *uostrārum* à côté de *uostum*. Renforcé de -met : *uōsmet*, *uōsmetipsī*, ou de -pte, cf. P. F. 519, 30 : *uopie pro uos ipsi Cato posuit*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9455 et 9279, *vester*, *\*vōster*.

V. l'article *nōs*. Cf. skr. *vaḥ*, av. *vā*, v. sl. *vy*, v. pruss. *vans*. Le latin n'a rien gardé du groupe de lit. *jūs*, etc. Les formes celtiques sont tout autres que les formes latines. Le pronom de 2<sup>e</sup> personne du pluriel a des formes diverses suivant les langues; le latin a, comme le slave, beaucoup simplifié.

**uouēō**, -ās, *uōuī*, *uōtūm*, *uouēre* : faire un vœu, vouer : *uōtūm uouēre*, *soluere*; par image « souhaiter, désirer » (langue impériale). Ancien, usuel et classique. Non roman.

Dérivés et composés : *uōtūm* : 1<sup>o</sup> vœu, promesse ou offrande solennelle faite aux dieux, en échange d'une faveur demandée ou accordée; par suite « souhait exprimé, désir »; 2<sup>o</sup> vœux prononcés lors du mariage, mariage (Apul., Cōd. Just.), M. L. 9458, celtique : irl. *mōiu*; et M. L. 9456, *\*uōtāre* (non dans les textes) « vouer »; *uōtūus* (classique) : votif, M. L. 9457; *uōtūitās* (Inscr.); *uōtifer* (poésie impériale) : -a arbor.

*conuouēō* : vouer ensemble (SC Bac., d'après *conuōrō*); *deuouēō* : vouer entièrement aux dieux (souvent avec un sens péjoratif), vouer aux dieux infernaux; consacrer (sens propre et figuré); *deuōtus* : britt. *diwyd*; *deuōtiō* (cf. *tabella deuōtiōnis*); *deuōtiō*, -ās (archaïque et postclassique), M. L. 2617.

Ombr. *vufetes* « uōtēs », *vufu* « uōtūum » montrent que le premier *u-* de *uouēō* est un ancien *\*u-* et le second une ancienne aspirée. Ceci posé, le rapprochement avec véd. *vāghāt* « faisant un vœu, sacrifiant » est justifié. Cf. aussi arm. *gog* « dis ». — Le rapprochement avec gr. *εὐχομαι* « je prie » est appuyé par le sens et favorisé celui avec gāth. *agōgdā* « il a dit », d'une racine indoiranienne *\*augh-*. Racine du vocabulaire religieux.

**uōx**, *uōcēs* f. : voix, organe actif de la parole (d'où le genre animé, féminin comme *lūx*, *prex*, *uīs*, etc.); au pluriel sens concret : « sons émis par la voix », cf. Cic., de Or. 3, 57, 216, *omnesque uoces, ut nerui in fidibus, ita sonant ut a motu animi quoque sunt pulsae...*; « paroles, mots », sens qui s'est étendu secondairement au singulier. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9459.

Dérivés et composés : *uōcula* f. : faible voix; inflexion, ton de la voix (d'où *uōculatiō*, intonation; cf. *\*uōculāre*, M. L. 9430); *uōcālis* : doué de la voix (opposé à *mūtus*) ou de la parole, sonore; subst. *uōcālis* f. (sc. *littera*) : voyelle; *uōcālēs* (bas latin) m. pl. : chanteurs. — M. L. 9427, *uōcālis*; *uōcālītās*, trad. de *εὐφωνία*, Quint. 1, 5, 4; *sēmiuōcālis* : à demi pourvu de la voix (Varr., Vég.); subst. *sēmiuōcālis* f. : semi-voix.

*aquiuocus*, *ūniuocus*, *plūriuocus*, adjectifs tardifs de la langue grammaticale, faits sur des modèles grecs.



*uōciferor*, -*aris* (et *uōciferō*, Varr., T.-L.) : crier, vociférer ; et les dérivés *uōciferatō* (Cic.), -*tor*, -*tus*, -*ūs* ; *uōcificō*, -*ās* (Varr., Gell.) ; *uōcifer* (Claud.).

Cf. aussi M. L. 9428, \**uōcīnāre*, logoud. *abboginare*. *uōcō*, -*ās* : appeler ; nommer ; invoquer ; inviter. Ancien, usuel et classique. M. L. 9428 a. Fréquent dans l'expression juridique *in iūs uōcāre*, où apparaît encore la valeur juridique comme la valeur religieuse est maintenue dans *inuōcō* ; de là *uōcātō* « citation en justice » et les composés *aduōcātus* « celui qui assiste l'appelé en justice » (emprunté par l'osque : *ak-katus* n. pl. « *aduocātī* ») ; *aduocātō* « assistance » ; *prōuōcō* « faire appel », *prōuocātō*, termes techniques de la langue du droit.

Dérivés et composés : *uocābulum* : façon d'appeler ou moyen d'appeler, nom ; nom (par opposition au verbe *uerbum*), d'où *irl. focal* (qui peut représenter aussi *uocālis* ou *uōcāla*) ; *uocābilis* : sonore, vocal (Gell.) ; *uocāmen* : synonyme rare de *uocābulum*, peut-être créé par la poésie dactylique, cf. Lucr. 2, 657 ; *uocātō* : citation en justice (cf. plus haut) ; invitation (Catulle) ; appellation (langue de l'Église), d'où *uocātor* (époque impériale), *uocātōrius*.

*uocātus*, -*ūs* m. : appel, invitation ; *uocātūus* : [cāsus] « le vocatif », trad. du gr. *ἀντιπρόσ* *uocātūē*.

*uocūtō*, -*ās* : avoir l'habitude d'appeler, donner le nom de (diminutif familier).

Composés : *aduocō* ; *aduocātus* m. (cf. plus haut), M. L. 226 et 225 (*aduocātor*) ; *irl. abhooid* ; *aduocātō* ; *auocō* (= *auertō*) ; *auocātō* ; *conuocō* ; *conuocātō* ; *euocō*, spécialisé en particulier dans la langue militaire au sens de « appeler des troupes, faire des levées » ; *euocātō* « appel aux armes » et « appel en justice » ; *euocātus* m. « vétéran rappelé au service militaire et muni d'un grade », d'où « gradé » ; *euocātor*, -*tōrius* (*euocātōria* : mandat du prince, citation) ; *euocātūus* ; *inuocō*, -*uocātō*, dont la valeur religieuse est nette ; *prōuocō* : appeler dehors, provoquer, faire appel (cf. plus haut), M. L. 6793 b ; *prōuocātō*, -*tor*, -*tōrius* ; *reuocō* « rappeler » et « rétracter, révoquer » ; *reuocātus* ; *irreuocātus* ; *irreuocandus* ; *reuocāmen* : rappel (Ov.) ; *reuocātō* (classique), -*tor*, -*tōrius* (époque impériale) ; *seuocō*, -*ās*.

De *uocātus* : *inuocātus* : non appelé.

La racine \**uekw-* était en indo-européen celle qui indiquait l'émission de la voix, avec toutes les forces religieuses et juridiques qui en résultent. Le nom racine *uōx* a en indo-iranien un correspondant, qui a une valeur religieuse : skr. *uāk* (avec *ā* généralisé), av. *uāzē* (acc. *uāzēm*, mais gén. *uāzō*) ; Homère a *ὕα*, *ὕος*, *ὕς*, avec *δσσα* pour nominatif ; *δσσα* est conçu comme une personne, B 93, ω 413 ; tokh. A *wak*, B *wēk* « voix » (féminin) ; v. pruss. *wackis* « Geschrei » (Voc.) est dans un contexte qui montre qu'il s'agit de « cri de guerre » ; le dérivé arm. *goēm* « je crie » s'applique à un cri puissant ; cf. *conuocium*. — Le thème neutre en \*-es- de skr. *uācah* « parole », gr. (F) *ἔπος*, n'est pas représenté en latin. Les thèmes verbaux de type archaïque, comme le présent véd. *uivakti* « il parle », le parfait véd. *uavāca* (3<sup>e</sup> plur. *ūcūh*), l'aoriste skr. *uocā-* = av. *uaoā-* = gr. (F) *ἔπει-*, ne le sont pas davantage. — Le latin n'a qu'un verbe dérivé *uocāre* dont le c, au lieu du qu attendu,

indique l'influence du nominatif *uōx*, mais qui a gardé le vocalisme o bref ; des formes semblables se trouvent en vieux prussien, notamment *wackitwei* « locken » et *perwūkauns* « berufen » (avec *ō*) ; lat. *uocāre* a conservé, surtout dans les formes à préverbe, beaucoup des anciennes valeurs politiques et religieuses. Cette valeur se retrouve dans ombr. *suboco* « inuocō », *subocau(u)* « inuocātione ».

*ūpiliō*, (piliō), -*ōnis* m. : berger (Plt., As. 540 ; Vg.). — Cf. *ouis*.

*upupa*, -*ae* f. : 1<sup>o</sup> huppe, oiseau ; 2<sup>o</sup> pioche ou pic ; 3<sup>o</sup> biberon (Muscio). Ancien ; formes romanes diversement altérées (*ūpupa*, etc.). V. B. W. s. u. ; M. L. 9076 ; germanique : v. h. a. *uuiu-hopfa*. Pour la forme, cf. *ulula*.

Le grec a, avec un vocalisme différent, *ἔπος*, et aussi *ἀπαφός* (Hes.) avec *a* et *ph* sans doute expressif ; v. Frisk, s. u. Onomatopée, de type populaire, de forme mal fixée.

*urbis*, *urbis* (gén. *urbium*) f. : 1<sup>o</sup> ville (par opposition à *arx*, à *rūs*) ; 2<sup>o</sup> la ville par excellence, Rome (cf. *ἑστῶ* en grec et M. L. 9078). Usité de tout temps, mais supplanté dans les langues romanes par des représentants de *ciuitas* et de *uilla*.

Dérivés et composés : *urbānus* : de la ville (opposé à *rūsticus*) ; par suite « poli, fin, spirituel » = *ἀστεῖος* ; *urbānūs* = *ἀστεῖος* ; *urbānē* = *ἀστεῖος* ; *urbānūs*, *inurbānē* ; *pseudourbāna* (*aedificia*) : hybride gréco-latin « qui copie la ville » (Vitr.) ; *urbicus*, adjectif de l'époque impériale, formé sur *rūsticus* ; d'où *urbicārius* (Cod. Theod., Just.) ; *urbicula* (Gloss.) ; *suburbānus* : de banlieue, de faubourg ; *suburbānūs* ; *suburbium* : faubourg ; *suburbicārius* ; *amburbium*, -*i* n. : procession autour de la ville, d'où *amburbialis*, *amburbalis* (*hostia*) ; cf. P. F. 5, 3 ; Serv. B. 3, 77, comme *ambaruālis*.

*urbi-capus* (Plt. ; cf. *πολλίπορος*) ; *urbi-cremus* (Prud.), -*genus*, -*gena*.

Sans doute emprunté. Il n'y a pas en indo-européen un nom de la « ville ». Le groupe de gr. *πόλις*, etc., signifiait « citadelle ».

*urceus* (*urceum*, Cat., Agr. 13, 1), -*i* m. : vase à anses, pot ; cf. Rich. s. u. Ancien, technique. M. L. 9080, *urceus*. Celtique : *irl. orc* ; got. \**aurkjus*.

Dérivés : *urceolus* (et *urceolum*, Gloss.) ; *orce*, *orci*, *urci*-, M. L. 9079, *urceolus* et *urceola* (als. *erke*) ; *urceolaris* : u. *herba* : pariétaire, M. L. 9078 a ; *urcedim* (Pétr.).

Mot technique, sans doute emprunté ; inséparable de gr. *ὄρχη* « terrine ». Mais la nature du rapport ne se laisse pas préciser. Cf. *orca* et *urna*.

*urcō*, -*ās*, -*āre* : crier (en parlant du lynx, Suét., Anthol.). Une variante *hircō* a subi l'influence de *hircus*.

*ūrdō* : v. *ūrō*.

*urgeo*, -*ēs*, *ursi* (rare), *urgere* : serrer de près, presser (transitif et usuel) : *nūl urget* « rien ne presse », Cic., Att. 13, 27, 2 ; joint à *premere*, *instāre*, Cic., Agr. 1, 5, 15 ; de Or. 1, 10, 42 ; poursuivre ; de là *urgens* « urgent » (tardif), *urgenter*. Pas de substantifs dérivés. Ancien,

usuel, classique. A peine représenté dans les langues romanes. M. L. 9083.

Composés : *ad-*, *ex-*, *in-*, *per-*, *sub-*, *super-urgeo*, tous rares, pour la plupart d'époque impériale, et savants.

On rapproche des verbes de sens divergents, mais conciliables ; got. *wrikan* « poursuivre », gr. *εἰργω* (de \**εργω*) « j'enferme », skr. *urjāni* « il va de l'avant », lit. *urtiū* « je serre ensemble », v. sl. *ot-vrāz* « j'ouvrirai », etc. Possibilités ; mais rien n'est exactement démontrable. Le latin aurait un \*-r- représentant l-e. ur au lieu de r. Forme peu sûre.

*urica* : v. *eruca*.

*ūrīna*, -*ae* f. : urine ; par extension « liquide séminal » (Juv. 11, 170). Terme technique. M. L. 9085 (mots savants) ; B. W. s. u. ; *ārīnālis* « d'urine » et subst *ārīnāl* n. « urinal ».

*ūrīnor*, -*āris* : -i est mergi in aquam, Varr., L. L. 5, 126 ; *ārīnātor* « plongeur ». Rare, technique.

Alors que le substantif *ūrīna* s'est spécialisé dans le sens de « urine » (peut-être sous l'influence du gr. *οὐρῶν*), le verbe *ūrīnor* a gardé le sens ancien de « plonger dans l'eau » et l'acte d'uriner s'est exprimé par *meiū*, *mingō* ou le verbe \**pissō*.

On ne peut comparer directement gr. *οὐρῶν* « j'urine », qui a dû commencer par F, à en juger par les formes *οὐρῶν*, *οὐρῶν*, *οὐρῶν*, etc. S'il y a parenté, elle est lointaine. Cf. peut-être le groupe de skr. *ōdr*, *ōdri* « eau », tokh. A *ōār* « eau », qui est éloigné.

*urium*, -*i* n. : *uitium lauandi est, si fluens amnis lutum importet, id genus terrae urium uocant*, Plin. 33, 75. Sans doute mot étranger, ibérique ?

*urna*, -*ae* f. : urne, vase à col étroit et à corps renflé qui servait à divers usages : urne à liquides, urne cinéraire, urne à voter ; unité de capacité équivalant à la moitié d'une amphore ; v. Rich. s. u. Rattaché par l'étymologie populaire à *ūrīnor* ; cf. Varr., L. L. 5, 126. Ancien, usuel. M. L. 9086.

Dérivés : *urnula*, -*ae* ; *urnālis* ? : d'une urne, d'où *urnālia* n. pl. ; *urnārium* : desserte ; *urni-fer*, -*ger* (poétique).

Sans doute de la même famille que *urceus* ; v. ce mot.

*ūrō*, -*is*, ussi, *ustum*, *ūrere* : brûler, sens propre et figuré ; physique et moral. Ancien, usuel et classique. Peu représenté dans les langues romanes. M. L. 9081.

Dérivés et composés : *ūrēdō* f. : 1<sup>o</sup> démangeaison ; 2<sup>o</sup> nielle ou charbon, maladie des plantes (classique) ; *ūrīgō* f. : démangeaison, prurit (cf. *prūrigō*, époque impériale) ; *ustiō* (époque impériale), M. L. 9094 a ; *ustor* : brûleur de cadavres ; *ustrina* et \**ustrināre*, M. L. 9096 « flamber » ; *ustūra* (basse époque), M. L. 9097 a ; *ustuiō*, -*is* (Prud.).

*usta*, -*ae* f. : cinabre brûlé ; *usticius* : bistre (terre de Sienne brûlée) ; *ustilāgō* : 1<sup>o</sup> inflammation (*κατακαυμα*, Sept.) ; 2<sup>o</sup> chardon sauvage (Ps.-Apul.) ; *ustulō*, -*ās* (déjà dans Catulle) ; *ambustulātus* dans Plt., Rud. 770), synonyme de *ūrere*, bien représenté dans les langues romanes, M. L. 9097 ; *ussitat* : frequenter combūrit (Gloss.).

Composés de *ūrō* : *adūrō* : brûler extérieurement, M. L. 212 ; *adustiō* (époque impériale) ; *ambūrō* : brûler autour ; le sens du préverbe s'affaiblit à partir de Cicéron et le verbe marque alors l'achèvement de l'action, comme *comb-*, *per-ūrere* ; *ambustiō*. C'est de *ambūrō*, coupé *am-būrō* (d'après *am-plector*, etc.), qu'a été tiré un substantif *bustum* et un verbe \**būrere*, par lequel s'explique *combūrō*, *combustiō*, -*tūra* ; *deūrō*, *exūrō*, -*ustiō* ; *in-ūrō* ; *obustus*, \**redustus*, M. L. 7150 ; *per-*, *prae-*, *sub-ūrō*, rares pour la plupart, sauf *combūrō*, *exūrō*, *inūrō*.

Le présent *ūrō* répond à gr. *εἶω* et skr. *ōpāmi* « je brûle », et *ustus* à skr. *uṣṭh* « brûlé ». Le germanique a des formes nominales : v. isl. *ysia* « feu », *usli* « cendre brûlante », etc. Le verbe expressif *ustulāre* est formé comme *postulāre*.

*ursus*, -*i* m. (et *ursa*, -*ae* f.) : ours, ourse. Le féminin est surtout poétique ; à l'imitation du grec, sert à désigner des constellations, la Grande et la Petite Ourse. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 9089, *ursus* ; celtique : britt. *ors*.

Dérivés : *ursinus* ; *ursārius* : gardeur d'ours (Inscr.). Noms propres : *Vrsō*, *Vrsulus*, -*ia*, -*sācius*.

Cf. skr. *ṛṣabha*, av. *arəšō* (et pers. *zīrs*), arm. *arj* (gén. *arjōy*), gr. *ἀρκτος* et *ἀρκος*, *irl. art* (cf. gaul. *deae artioni*). Le mot est remplacé par des mots nouveaux en germanique, en balte, en slave, par suite d'interdictions de vocabulaire.

*urtica*, -*ae* f. : ortie, plante ; et ortie de mer, zoophyte. Mis en rapport, par étymologie populaire, avec *ūrō* par les Latins ; cf. CGL V 255, 8 : *urticae genera sunt duo, masculus et femina ; masculus si tangatur ustulatur* ; mais on attendrait \**ustica*. Les formes romanes supposent *urtica* avec *ū*, M. L. 9090. Ancien (Plt.). Panroman.

Dérivés : *urticētum* (Gloss.) ; \**urticulu*, M. L. 9091. Nom de plante, sans étymologie.

*ūrūca*, -*ae* f. : chenille du chou. Cf. Thes. Gloss., s. u. — V. *ērūca*.

*ūrus*, -*i* m. : auroch. Mot germanique, cité pour la première fois par Cés., B. G. 6, 281.

*uruum*, -*i* n. : mancheron de la charrue (= *būra*). Technique, cité par Varron ; demeuré en sarde. M. L. 9092.

*urūō*, -*ās*, -*āre* : -*are* est aratro definire, Dig. 50, 16, 239, § 6 ; cf. F. 514, 22 : *uruiat Ennius in Andromeda significat circumdat, ab eo sulco qui fit in urbe condenda uruo aratri, quae fit forma simillima uncini curuatione buris et dentis, cui praefigitur uomer*. L'abrégi de Festus a la forme *ueruat* : *circumdat*. Sans doute dénomina-tif du précédent. Osq. *uruvū* « curua » ? (Cipp. Abell., l. 30).

*uspīam* adv. : quelque part. Adverbe de lieu, de sens identique à *quōpiam* et *usquam*. Attesté depuis Plaute, employé par Cicéron (œuvres philosophiques et correspondance, non dans les discours) ; rare à l'époque impériale, où on le rencontre surtout chez les archaïsants. N'est guère usité que dans les phrases négatives, conditionnelles ou interrogatives.

*Vspiam* est à *quispiam* comme *usquam* à *quisquam*; le suivant.

**usquam** adv. : même sens que *uspiam* et *quodam*. Plaute emploie indifféremment *usquam* ou *quodam* avec ces verbes de mouvement : Cap. 456, *ne quoquam pelem/ecerat sine custode*; Mo. 857, *equidem haud usquam pedibus abscedam tuis*. — *Vspiam*, *usquam* n'ont, en effet, pas *ubi* au premier terme et semblent formés de *us-*, issu de *\*ut-s*, élargissement de *ut*, et des particules indéfinies *-piam* (de *pe* + *iam*), *-quam*. Le sens premier est donc « en quelque façon, d'aucune manière », sens du reste bien attesté, cf. Plt., Tri. 336, *qui quidem nusquam per uirtutem rem confregit atque eget*, sur lequel s'est développé le sens de « quelque part, en quelque endroit », par une extension naturelle que favorisait en outre l'existence de *quodam*, dont la langue tendait à rapprocher *usquam*. D'abord plus fréquent que *uspiam*, mais ne semble plus employé après le 1<sup>er</sup> siècle.

Composé : *nusquam* de *ne* + *usquam* « nulle part ». V. *ut* et *quam*.

**usque** adv. : s'emploie absolument ou joint à d'autres particules, adverbos ou prépositions, pour marquer la continuité d'un mouvement dans le temps ou dans l'espace, envisagé dans son point de départ ou dans son point d'arrivée : *usque ab* (ab... usque), *usque ex*, *usque inde*, *hinc*; *usque ad* (ou ad... usque), *adhuc*; *usque in* (et in... usque); *usque eò*, *usque quò* et *quousque*; *usque dum*, *usque donec*, *usque quòd*; *usque quaque*. Le sens est celui d'un indéfini « en tout endroit, en tout temps », puis « toujours ». À l'époque impériale, par extension de constructions telles que *usque Romam* (Cic.), où *Romam* était considéré comme « dépendant », de *usque*, *usque* a été employé comme préposition avec le sens de « jusqu'à », e. g. Just. 7, 1, 4, *imperium usque extremos Orientis terminos prolatum*.

*Vsque* n'est pas séparable de *usquam*; pour la forme, cf. *quisque*, *utique*.

**ustilāgō** : v. *ūrō*.

**ūsūrpō** : v. *utor*.

**ut**, et forme renforcée **utī** (*utei*); la forme ancienne *uti* (correspondant à *ita*) figure aussi peut-être dans *aliuta*, conservé par P. F. 5, 15 : *aliuta antiqui dicebant pro aliter*, ex Graeco ἄλλοιως transferentes. *Hinc est illud in legibus Numae Pompili* (15) : « Si quisquam *aliuta* facit, ipsos Iovi sacer esto » et dans *utinam* de *\*utānam*, particule appartenant à un thème de relatif interrogatif-indéfini signifiant « comment » et « en quelque manière », comme » (cf. la synonymie de *ut* et de *qui* dans les souhaits : *qui illum di omnes perdiunt*, Plt., Men. 451, et *ut illum di perdant*, Naev., Com. 19). À pour corrélatif *ita* dans les groupes *ita... ut* ou *ut... ita* « ainsi... comme », qui servent souvent à introduire des phrases comparatives, à *ita* peuvent se substituer des synonymes : *sic* (de *la sicut*, *sicuti*); peut être redoublée pour renforcer le sens indéfini : *ut ut* « de quelque manière que », ou accompagnée de particules généralisantes comme le pronom indéfini lui-même : *utcumque* (« de quelque manière que » et « de toute manière » (cf. *quicumque*); *utique* « en tout cas », souvent avec valeur restrictive « tout au moins » (cf. *quisque*), quelquefois

« spécialement » (T.-L.); ou d'une forme d'adjectif ou de verbe, g. e., *ut puta* « par exemple », proprement « compte (ou « songe à ») en quelque sorte ». — Vt « comme » a servi également à introduire des phrases causales ou explicatives, soit seul, soit accompagné : *pro eò ut* « dans la mesure où », *perinde ut*; avec un substantif : *ut cynicus* « en qualité de cynique », Cic., Tu. 5, 33, 92; *ut est captus hominum* « étant donné ce qu'est l'intelligence humaine », Cic., Tu. 2, 27, 65; de là *utpote* « comme il est possible », *utpote qui* « comme il est possible à quelqu'un qui » : *satis nequam sum, utpote qui hodie amare inceperim*, Plt., Rud. 462; *utpote cum*.

Enfin, comme le gr. ὥς dans ὥς τάχιστα et comme *tva*, *ut* a pu servir à indiquer le temps ou le lieu : *ut*, *ut primum*, *statim ut*, *ut... tum*, etc. g. Plt., Am. 203, *principio ut illo aduenimus, ubi primum terram tetigimus*; Cic., Q. Fr. 2, 3, 2, *qui ut peroravit, surrexit Clodius*; et, avec sens local (rare, poétique et peut-être à l'imitation du grec), Cat. 11, 2, *sive in extremos penetrabit Indos | litus ut longe resonante Eoa | tunditur aqua*; et aussi 17, 10.

Vt, en qualité de particule indéterminée, accompagnait souvent des subjonctifs de supposition (d'où *ut* « à supposer que », *quod ut ita sit*, proprement « les choses seraient-elles ainsi de quelque manière », Cic., Tu. 1, 21, 49), de possibilité ou d'intention : *ita milites instruxit ut hostium impetum sustinere possent* voulait dire originairement « il rangea ses soldats ainsi; ils pourraient d'une manière ou d'une autre supporter le choc de l'ennemi ». La langue a tendu à considérer cet *ut* ainsi employé comme une conjonction subordonnante qui introduisait le subjonctif, ayant le sens de « pour que, afin que, que ». Vt a donc servi à introduire des complétives après les verbes marquant l'effort, *cūrāre*, *dare operam*, *facere*, la demande, le souhait ou la crainte, la possibilité, l'éventualité : *fi, accidit, sequitur ut*, etc. Par une extension nouvelle, *ut, ita ut* (*tantus, tot, is... ut*) a servi à introduire des propositions marquant une conséquence d'un fait précédemment accompli, « de telle sorte que », e. g. Cic., Verr. 2, 4, 42, 94, *eos deduxi testes et eas litteras deportavi ut de istius facto dubium esse nemini possit*, « j'ai produit de tels témoins, et j'ai ramené de telles lettres que personne ne peut (et non : ne puisse) douter... ». — Il s'est constitué ainsi deux conjonctions qui, dans l'emploi, n'avaient plus rien de semblable : 1<sup>o</sup> *ut* « comme », avec une série de sens dérivés, mais voisins, et où le mode, là où un verbe était exprimé, était l'indicatif; 2<sup>o</sup> *ut* « afin que, de sorte que », où le mode était le subjonctif. Le même développement se trouve en grec pour ὥς, qui a tous les sens de *ut* latin.

Outre les composés de *ut* cités plus haut, on trouve encore : *utinam* (cf. *quisnam*) : particule accompagnant un souhait relatif au présent, au passé ou à l'avenir « puisse-t-il arriver que; plaise, plutôt aux dieux que; que ne... »; et, avec *ut* comme second terme, *sicut, velut, prout, praeut*, anciens juxtaposés dont les deux termes ont tendu à se souder.

Vt, malgré la fréquence de son emploi en latin, est à peine représenté dans les langues romanes (cf. M. L. 9099 a), qui ont recouru à des formes plus pleines. Déjà, dans la Cena Trimalchionis, *ut* au sens de « comme »

est remplacé généralement par *quomodo, quemadmodum*; e. g. *solebat sic cenare quomodo rex*, 38, 15; *quomodo dicunt*, 38, 8.

Le *t* final de *ut* suppose qu'il s'est amui une voyelle finale, -a à en juger par *ita* et *aliuta*; cette voyelle subsiste, altérée, dans *uti-nam, uti-que* et dans *utei, uti* (de *\*uta-i*). En regard, l'osco-ombrien a osq. *puz, ombr. puz-e, pus-ei, pus-e*, donc un ancien *\*qut-s* qui se retrouve dans lat. *uspiam, usquam, usque*. Le radical *\*kw-* est celui qui figure dans *ubi*, etc. (v. ce mot). Le suffixe apparaît en indo-iranien sous la forme non expressive -ti dans skr. *tīti* (v. *ita*) et avec -th- expressif et forme pleine de la voyelle dans gāth. *iḍā* « ainsi », véd. *iṭhā* (avec gémiation expressive). La forme attestée par osq. *puz* et lat. *us-quam* résulte de ce qu'un -s final était susceptible de s'amuir en indo-européen. L'emploi d'un radical *\*kw-* doit être une innovation italique : cf. skr. *kāthd* et gāth. *kaṭā*; mais, à côté de *kuṭa*, l'Avesta a une forme, sans doute secondaire, *kuṭa* « comment », d'après *kuṭa, kuṭra*, etc. Le modèle était fourni par *iḍa*, puisque, en face de *kuṭa*, il y avait *iḍa* « ici »; c'est, de même, *ita* qui a dû fournir le modèle de *ut(a)*, en face de *ibi, ubi*.

**uter, utra, utrum** : pronom interrogatif indéfini « lequel des deux » et « celui, celle des deux qui, que »; peut s'employer aussi au pluriel; cf. Cic., Q. fr. 2, 11, 4, *sed utros eius habueris libros — duo enim sunt corpora — an utrosque nescio*. Quelquefois, renforcé de -ne, e. g. Hor., S. 2, 2, 107, *uterne | ad casus dubios fides sibi certius, hic qui... | an qui; cf. quīne, quōne*. — Le neutre *utrum*, qui servait à annoncer une alternative proposée à un interlocuteur, e. g. Plt., Ru. 104, *sed utrum tu masne an femina es?*; Mo. 681, *uidendumst primum utrum eae uelintne an non uelint*, est devenu par là une conjonction introduisant le premier terme d'une interrogation double (M. L. 9103); l'ablatif *utro* est devenu un adverbe local « auquel des deux endroits ». — Cf. aussi *\*utrim*, adverbe local conservé dans *utrimsecus* (Aetna 593). Ancien, usuel et classique. Mais, ayant perdu le sens du suffixe *\*tero-*, la langue a tendu à effacer la distinction entre *uter* et *quis*; la confusion existe dès l'époque classique et plus encore sous l'Empire. Non roman.

Composés : neuter q. u. : *uterge, utraque, utrumque* : chacun des deux (cf. *quisque*, dont *uterge* est le comparatif), l'un et l'autre (singulier et pluriel); *utrōque* « de part et d'autre, des deux côtés » (*utrōqueuersum*); *utrāsque* (Cass. Hem.); *utrimque* (*utrinque*); *utrimquesecus* « des deux parts »; *utercumque*; *utra, utrumcumque* : qui que soit des deux qui (classique); *uterlibet*; *uteruis* : qui vous voulez des deux; n'importe lequel des deux; *utrūbī* (*utrobī, utribī*) : dans lequel des deux endroits, dans celui des deux endroits où (archaïque et langue du droit impériale); *utrūbique* (*utrobique*).

Enfin, les deux termes juxtaposés *alter uter* « l'un ou l'autre » ont tendu à se souder et le dernier élément seul s'est décliné : *alteruter, alterutra, alterutrum*.

Les formes osques et ombriennes reposent sur *\*kw-* à l'initiale : osq. *pūtūrūspid* « utrique », ombr. *podruh-peī* « utrōque », etc. Ceci concorde avec les formes des autres langues pour l'interrogatif-indéfini se rapportant

à deux notions envisagées séparément : skr. *katardh*, av. *katārō*, lit. *katrās*, gr. *κότερος*, got. *kwaþar*. Comme celui de *ut, usquam*, l'*u* de *uter* est donc analogique; mais, ici, il est propre au latin, et non pas commun à tout l'italique. Ici aussi, le point de départ se trouve dans le parallélisme de *ibi, ubi*. La forme à *i-* qui a servi de point de départ survit dans *iterum* (v. ce mot).

**uter, utris m.** (n. pl. *utrid*, Luc. Inc. 91 ap. Non. 232, 36; gén. *utrium*, Sall., Iu. 91, 1) : outre. Ancien, technique. M. L. 9102.

Dérivés et composés : *utrārius* : porteur d'eau (langue militaire); *utriculus* : petite outre; *utriculārius* : fabricant d'outres, *utriculārī fabri*, CIL XIII 1934; v. B. A. Müller, Glotta 9, p. 202 sqq.; *utricium*; *utriscum* (Gloss.); *utricida*, composé formé plaisamment par Apulée d'après *pāricida*. Cf. aussi M. L. 9100, *\*utellum*.

Le rapprochement avec gr. ὕδρα « vase à eau » est séduisant. Il s'agit peut-être d'un emprunt qui aurait passé par l'étrusque.

**uterus** (*uter*, Caec. ap. Non. 188, 11; *uterum* n. dans Plt., Turp., Afr. ap. Non. 229, 27), -i m. : ventre; en particulier « partie du ventre où se trouve le fœtus, utérus ». Ancien et classique.

Diminutifs : *uterculus, utriculus* (Pline); adjectif : *uterinus*.

On pense naturellement à skr. *udāram* « ventre », gr. ὄδρος γαστήρ (Hés.), v. pruss. *weders* « ventre ». Mais ceci n'explique pas le *t*. Les mots de ce groupe ont des formes « populaires » instables, ainsi qu'il a été noté sous *uenter*.

**utique** : v. *ut*.

**ūtor, -eris, ūsus, sum, ūtī** (ancien *\*ōitor* encore attesté dans les graphies *oeti, oetier* = ūtī, ūtīle = ūtīle, fournies par les inscriptions anciennes ou les vieux textes de lois, e. g. CIL I<sup>2</sup> 756, 6 et 8; 586, 9; Fest. 288, 25; quelques emplois passifs de *ūtor*, cf. Nov. ap. Gell. 15, 15, 4) : user, faire usage de, se servir, employer. Complément à l'ablatif-instrumental (classique) et aussi, à l'époque ancienne, à l'accusatif, d'où l'expression *dare ūtendum* (*aliquid*), qui est encore dans Cicéron et Ovide.

— *Ūtor* a aussi le sens dérivé de « avoir des rapports avec », e. g. Cat., Agr. 143, 1, *ulica uicinas aliasque mulieres quam minime uatur*; « avoir à sa disposition, jouir de, avoir » : *patre usus et diligente et diti*, Nep. Att. 1, 2. Ancien, usuel, classique. Non roman; remplacé par *\*ūsāre*. M. L. 9093.

Dérivés et composés : *ūtilis* et *ūtibilis* (archaïque); *ūtiliter*; *ūtiliās* : utilité (abstrait et concret); *ūtilitātē* « services »; *inūtilis* « inutile » et « contraire à l'utilité, nuisible »; *inūtiliter*; *inūtilitās* (rare, mais classique); *ūtēnsilis* : dont on peut faire usage; n. pl. *ūtēnsilia* « ustensiles ». Mot, semble-t-il, de la langue parlée (Varr., Col., T.-L.; non strictement classique). M. L. 9101, *ūtēnsilia*, *\*ūsūilia*. Dérivé : *ūtēnsiliās* (Ter.).

**ūsus, -ūs m.** : « usage » et « utilité ». S'emploie avec *esse* dans l'expression *ūsus est* (*alicui alicuā rē*) « il y a profit à quelque'un avec quelque chose »; cf. Plt.,



Pseud. 50, *argento mi usus inuento siet*, devenue synonyme de *opus est*; cf. le développement de sens de gr. χρή, χρήσθαι; *usus fructus*, expression asyndétique désignant le droit d'usage et de jouissance d'un bien dont on n'est pas propriétaire (par opposition à *mancipium*, cf. Lucr. 3, 971) : *est ius alienis rebus utendi fruendi, salua rerum possessione*, Dig. 7, 1, 1.

De là *usufructuarius* : usufruitier, terme juridique (Gaius, Dig.). — Cf. aussi *usu capio* : « prendre par usage ». Ancien juxtaposé dont les éléments ont tendu à se souder. Terme de droit, auquel correspond un substantif *usucapio*, *-ōnis* : *est dominii adeptio per continuationem possessionis anni uel biennii; rerum mobilium anni, immobilium biennii*, Ulp., Fgm. tit. 19. — Sur *usucapio* ont été faits *usu-recipio*, *-receptio* (Gaius).

*Vsus* est resté dans les langues romanes (M. L. 9099), qui en ont tiré un dénominatif : fr. *us* (remplacé par *usage*), *user*; B. W. s. u.

Dérivés : *usulis* et *usuarius*, tous deux tardifs; *usuarius* subst. m. : usager, usufruitier (termes de droit).

*ūsura* : usage (ancien et classique). Spécialisé dans la langue du droit au sens de « profit retiré de l'argent (prêt) », « intérêt, usure », M. L. 9098. De là *ūsūrius* « dont on a la jouissance » ou « qui porte intérêt », irl. *usuire*; *ūsūrula* (Gloss.).

*ūsio* : usage. Rare, non classique, usité seulement dans des locutions toutes faites : *ūsioni esse*, *ūsionis grātiā*; *ūsibilis* (CGL II 597, 63, *usibile, bonum*); cf. M. L. 9094.

*ūsitatus* : d'un fréquentatif *ūsitor* (Gell. 10, 21, 2; 17, 1, 9), et *ūsio* non attesté en dehors de la glose *usitol*: χρήμα, CGL II 479, 17, à la fois de sens actif et passif : 1° qui se sert de; 2° usité, usuel (sens le plus fréquent); *ūsitātē*. Souvent confondu avec *uisitatus*.

*ūsūrpō*, *-ās* : prendre possession par usage. Terme de droit, qui peut-être s'est employé d'abord de celui qui prenait une femme (*rapere*) sans passer par des noces légitimes; cf. Gell. 3, 2, 12 sqq. S'est appliqué ensuite à toute espèce d'objets dans le sens de « s'approprier, prendre possession ou connaissance de », puis « usurper »; et par affaiblissement « faire usage de, employer », e. g. *ū. uocem* « employer un mot » (cf. *nūcupō*); de là l'emploi dans le sens de « surnommer » (cf. *perhibēri*). e. g. Cic., Off. 2, 11, 40, *Laelius is, qui Sapiens usurpatur*. — Dérivés : *ūsūrpātiō* (classique); *ūsūrpātor*, *-trix* (tardifs), *-tōrius*; *ūsūrpātiūs*; *ūsūrpābilis*.

Composés : *abūtor* : 1° « in usum consumere », dit Non. 76, 27, définissant *abūsa* « in usum consumpta ». C'est sans doute le sens premier, cf. *absūmō*, etc.; par suite « user complètement de », e. g. T.-L. 27, 46, 11 : *exendum in aciem abutendumque* (= tirer tout le parti possible) *errore hostium*; 2° détourner de son usage, abuser, mésuser.

Dérivés : *abūsus*, *-ūs* m. : 1° emploi de choses fonçables (opposé à *ūsus*), cf. Don., Andr. Prol. 5 : *usui est ager, domus, abusui uinum, oleum, et cetera huius modi*; 2° abus (sens rare), M. L. 55; *abūsio* : 1° terme de rhétorique traduisant le gr. κατάχρησις; 2° abus

(langue de l'Église); d'où *abūsor* (langue de l'Église); *abūsuius* (tardif); *abūsio* (Quint); *coūtor*, calque de συγγράμμαι (Vulg.); *deūtor* (Corn. Nep., Eum. 11, 3, douteux); *exūtor*? un participe *exussum* au sens de *abūsum* « dépensé complètement » est quelquefois admis dans Plt., Tri. 406; mais le texte est douteux, et sans doute faut-il lire *exunctum*. Cf. aussi *\*adūsō*, *-ās*, M. L. 215.

L'existence de la diphtongue est confirmée par osq. *ūtitiuf*, nom: sg. « *\*ūsio* », pélign. *oisa* « *ūsā* » (*casna oisa acetate*)? Mot italique, mais dont aucune étymologie claire n'est connue.

**ūua**, *-ae* f. : 1° raisin; et grappe de raisin. Se dit, par extension, d'autres fruits ou baies, de forme semblable au raisin (*ūua amōmi, lauri*; u. *agrestis, canina, coruina, lupina, taminia*), ou de la grappe que forme un essaim d'abeilles; 2° lueite = σταφυλή; 3° sorte de poisson de mer (? v. de Saint-Denis, *Vocab.*, s. u.). Ancien (Caton), classique, usuel. M. L. 9104 et 9105, *ūvula, ūvola* (Plin. 27, 44) « petit raisin ».

Composé : *ūuifer* (St., Sil.).

On pense naturellement à lit. *uga* « baie », v. sl. *jagoda* « fruit », *vin-jaga* « raisin ». Mais on ne voit pas comment établir le rapport. La terminologie de la « vigne » est, du reste, ou empruntée (*uīnum*, etc.) ou récemment adaptée (*uītis*). Le gr. *śa* « cormier » ne convient ni pour la forme ni pour le sens.

**ūuēō**, *-ēs, -ēre* : être humide. Attesté seulement au participe *ūuēns* (époque impériale).

Formes nominales et dérivés : *ūuor*, Varr., L. L. 5, 104 : *uuac ab uuore*; *ūuēscō*, *-is* : devenir humide (Lucr.); *ūuidus* et *ādus* : humide (attestée depuis Plt.; surtout poétique); *ūuidulus* (Catull.); *ūuidiūs* (tardif, rare); *ūdō*, *-ās* : humecter (tardif).

*ūdor*? : dans Varr., L. L. 5, 24 : *hinc* (scil. *ex uerbo* « *humus* ») *udus, uidus*; *hinc sudor et udor*, si toutefois *ūdor* n'est pas la transcription du gr. *ἔδωρ*.

*Ūuidus*, *ūdus* ont cédé devant *ūmidus* que soutenait le rapprochement populaire avec *humus*. Les emplois de ces formes sont rares et presque uniquement poétiques; *ūuor*, *ūdor* ne se trouvent que dans Varro, dont ce sont peut-être des inventions étymologiques. Cf. *uligō* et *unda*?

**uuluāgō** (*uulgāgō, bulbāgō*), *-inīs* f. : asaret. De *uulus*; la plante passait pour emménagogue. V. André, *Lex*, s. u.

**uxor**, *-ōris* f. : femme légitime prise par le mari « *liber[or]um sibi quaesendum grātiā* »; terme juridique (*uxōrem dūcere* [jamais *coniugem*], *habere*; dans les textes de lois, *uxor* s'oppose à *uir*) et familial; le terme noble est *coniux*. Ancien et classique. M. L. 9106 (représentants rares et qui n'ont pas tous survécu); *mulier* est beaucoup mieux représenté.

Dérivés : *uxōrius* : relatif à l'épouse ou au mariage, d'où *uxōrius* : faible pour son épouse; *uxōrium* : impôt sur les célibataires; *uxōriōsus* (Gloss.); *uxōrcula*, terme de tendresse familial; cf. aussi M. L. 9107, *\*ūzōrāre* « prendre femme ».

Le seul mot qui admette un rapprochement est *am. amusin* « époux, épouse », qui se laisse décomposer en

*am.* « avec » et une formation de la racine *\*euk-* « être habitué à, apprendre » qu'a l'arménien dans *usanim* « j'apprends ». En latin, il n'y a que le sens de « épouse », parce que *uxor* doit être une combinaison de *\*uk-*, à rapprocher de l'arménien *us-*, et *-sōr-*, le même élément qui figure dans *sōror* (*\*swe-sor* étant « la personne féminine du groupe »; pour *\*swe-*, cf. *sodālis*) et dans les

formes féminines des noms de nombre : skr. *tisrāḥ* « 3 », *cāstarāḥ* « 4 », etc.; *\*uk-sōr-* est une sorte de composé. Bien que limité à l'italique, le mot est donc ancien; c'est un des archaïsmes de l'italique. Le pélignien a *usur* (nominatif pluriel?) et, sur la malédiction osque de Vibia, se lit *usurs*, qui peut signifier « *uxōrēs* » (mais le sens est douteux; v. Vetter, *Hdb.*, n. 6). V. *sōror*. f

## X

**xenium**, *-ī* n. : présent, cadeau (fait à un hôte). Emprunt de la langue impériale (Plin le J., Mart., etc.) au gr. ξένιον. Diminutif : *xeniolum* (Apul.).

**xystus** (*-tum* n.), *-ī* m. : galerie couverte, colonnade. Emprunt au gr. ξυστός (-τος), depuis Cicéron.

## Z

**zaberna**, *-ae* f. : giberne (Éd. Diocl.); v. *gaberina*.

**zabulus**, *-ī* m. : forme populaire de *diabolus*, transcription du gr. διάβολος, avec passage de *dy-* à *z*, comme dans *zaconus*, etc. (Paul. Nol., Lact.).

**zamia**, *-ae* f. : perte, préjudice. Hapax de Plt., Au. 197; transcription du gr. dor. ζάμια; à lire sans doute *sāmia*, comme *sōna*, etc.

**zanca**, *-ae* f. : bottine montante. Mot parthe : z. *parthica* (Trebb. Poll.), rare et tardif.

**zēlus**, *-ī* m. : jalousie amoureuse, envie. Emprunt tardif au gr. ζήλος, surtout fréquent dans la langue de l'Église, avec ses dérivés *zēlōsus* « jaloux », M. L. 9613; B. W. s. u.; *zēlō*, *-as* (Tert., Aug., Vulg.) et *adzēlor*, *-āris*; *zēlanter* adv., *zēlātor* (Ven. Fort., Ambr.) et le composé *zēlotypus* (depuis Pét., Juv., Quint.).

**zenzur** : plante mal déterminée, sorte de prêle? = πολύρον dans Muscio 71, p. 101 Rose. Sans doute mot punique.

**zephyrus**, *-ī* m. : zéphyre. Emprunt poétique au gr. ζέφυρος, équivalent au *fauōnius*. Cf. *zephyria oua*, M. L. 9615 a. f

**zens**, *-ī* m. : sorte de poisson (Plin.); transcription du gr. ζαῖς.

**zingiberi** : transcription du gr. ζιγγίβερις, lui-même de source orientale, qui est à l'origine du fr. *gingembre*. M. L. 6919.

**zinzala**, *-ae* f. : moustique. Tardif (Cassiod., Gl.); onomatopée passée dans les langues romanes. M. L. 9623.

**zinzilō**, *zinzilulō*, *-ās* : gazouiller (Suét.). Onomatopée. M. L. 9622.

**zippulae**, *-ārum* f. pl. : mot tardif (Vitae Patr.), désignant une sorte de pâtisserie. Conservé en napolitain : *zeppola*.

**zizania**, *-ae* f. : transcription du gr. ζιζάνια, pl. de ζιζάνιον « ivraie », passé dans la langue de l'Église au sens de « jalousie, discorde », etc.

**ziziphus** (*-phum*), *-ī* m. : transcription du gr. ζιζυφον « jujube » et « jujubier ». M. L. 8627.

**zōna**, *-ae* (*sōna*, Plt.) f. : ceinture. Emprunt ancien au gr. dor. ζώνη. Dérivés : *zōnārius* (Plt.); *zōnātum* (Lucil.); *zōnula* (Catull.); *zōnālis* (Macr.). Composé hybride : *septizōnium* : le zodiaque, d'après *septimontium*. Formes romanes savantes.